

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 : LE PARCOURS HÉROÏQUE DE FITZCHEVALERIE LOINVOYANT..	7
1.1 L'enfance de FitzChevalerie Loinvoyant.....	8
1.2 Initiations et épreuves.....	12
1.3 Mort de FitzChevalerie Loinvoyant.....	24
CHAPITRE II: FITZCHEVALERIE LOINVOYANT ANTIHÉROS.....	30
2.1 Les failles de FitzChevalerie Loinvoyant.....	32
2.2 L'éthique de FitzChevalerie Loinvoyant.....	36
2.3 Échecs de FitzChevalerie Loinvoyant.....	44
<i>Fabulam agere</i>	47
CONCLUSION	147
ANNEXE A.....	152
BIBLIOGRAPHIE.....	153

INTRODUCTION

Le genre de la *fantasy* est en pleine expansion depuis les vingt dernières années : films à grand déploiement, jeux de rôles, jeux vidéo et séries télévisées envahissent le marché. C'est toutefois à la littérature, d'abord et avant tout, que nous devons cette expansion et aux porte-étendards que sont J. R. R. Tolkien (*Le Seigneur des Anneaux*), C. S. Lewis (*Le Monde de Narnia*) et, plus récemment, George R. R. Martin (*Le Trône de Fer*). Les deux premiers ont en effet publié, dans les années cinquante, des œuvres qui sont devenues de véritables références pour les lecteurs, tout comme pour les nombreux auteurs qui ont choisi de suivre leurs traces. Mais malgré une production et une diffusion de plus en plus importantes en *fantasy*, peu d'écrivains et, par conséquent, peu d'œuvres, parviennent à véritablement se démarquer, de façon à s'attirer à la fois la faveur du lectorat et de la critique. Une écrivaine américaine a toutefois réussi cet exploit, en séduisant lecteurs et commentateurs :

[...] il ne fait aucun doute que le grand auteur féminin de *fantasy* épique est Robin Hobb. Son cycle de *L'assassin royal* tranche sur le reste de la production par la qualité de l'écriture (ce qui n'est pas si courant en *fantasy*), par la richesse psychologique des personnages, par l'originalité de la figure qui est au centre de l'intrigue [...]¹.

¹ Jacques Baudou, *La Fantasy*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 2005, p. 61-62.

Robin Hobb est le nom de plume que s'est donné l'écrivaine Margaret Astrid Lindholm Ogden, aussi connue sous le pseudonyme de Megan Lindholm. Margaret Astrid Lindholm est née en Californie le 5 mars 1952. Elle a commencé à écrire pour des revues s'adressant aux enfants à l'âge de 18 ans, alors qu'elle venait de déménager sur l'île de Kodiak, sur les côtes de l'Alaska, avec son mari. En 1982, elle publie sa première histoire de *fantasy* sous le nom de Megan Lindholm, « Bones for Dulath », dans l'anthologie *AMAZONS!*². Toujours sous le pseudonyme de Megan Lindholm, l'écrivaine s'est mérité deux *Azimov Reader's Award*³ de même que le prix *Imaginal* du meilleur roman de fantasy, en 2003, pour *Le dernier magicien*, a écrit plusieurs nouvelles pour différentes revues et anthologies, et a fait paraître une dizaine de romans⁴. Écrivaine prolifique donc, Margareth Lindholm s'est fait connaître sous le pseudonyme de Robin Hobb en 1995, avec la publication du roman *L'Apprenti assassin* (en version originale anglaise). Lors d'une entrevue qu'elle a accordée le 20 mai 2011, elle dévoile les raisons qui l'ont motivée à adopter ces pseudonymes :

J'ai commencé à écrire sous le nom de Megan Lindholm, un pseudonyme qui était plutôt proche de mon nom de jeune fille [...]. Mais la *fantasy* est un genre très vaste, et quand j'ai commencé à écrire le cycle de *L'assassin royal*, j'ai décidé d'utiliser un nom différent afin de le distinguer de mes précédents travaux. Il s'agissait de *high fantasy*, et je n'en avais jamais écrit auparavant. J'ai choisi un nom androgyne parce que l'histoire est narrée depuis un point de vue masculin. En tant qu'écrivain, j'apprécie vraiment d'avoir deux pseudonymes bien distincts⁵.

² *Amazon!*, New-York, Daw Books, 1979, 206 p. Cette dernière a remporté un prix mondial de la meilleure anthologie « fantasy » de l'année (World Fantasy Award).

³ Prix décernés chaque année par les lecteurs de la revue *Azimov's Science Fiction Magazine*. Megan Lindholm en a remporté deux pour ses nouvelles publiées en 1989 : « Silver Lady and the Fortyish Man », dans *Azimov's Science Fiction Magazine*, New-York, Davis Publications, janvier 1989, 192 p. et « A Touch of Lavender », dans *Azimov's Science Fiction Magazine*, New-York, Davis Publications, novembre 1989, 196 p.

⁴ Megan Lindholm, *Le Vol des Harpies*, Lyon, Les Éditions Mnémos, 2004, 283 p.; *Les Venchanteuses*, Lyon, Les Éditions Mnémos, 2004, 342 p.; *La Porte du Limbreth*, Paris, J'ai lu, 2008, 379 p.; *Les Roues du Destin*, Paris, J'ai lu, 2008, 347 p.; *Le Dernier Magicien*, Paris, Pocket, 2004, 349 p.; *Le Peuple des Rennes*, Paris, Le Pré aux clercs, 2005, 327 p.; *Le Frère du Loup*, Paris, Pocket, 2008, 351 p.; *Le Dieu dans l'ombre*, Paris, Le Livre de Poche, 2004, 509 p.; *Alien Earth*, Paris, Le Livre de Poche, 2008, 542 p.; Megan Lindholm et Steven Brust, *La Nuit du Prédateur*, Paris, Pocket, 2009, 384 p. et *L'Héritage et autres nouvelles*, Paris, Pygmalion, 2012, 340 p.

⁵ <http://www.kissmygeek.com/3-interviews/itw-robin-hobb> (page consultée le 13 mars 2012).

Robin Hobb est ainsi une auteure de *high fantasy* (ou *fantasy* épique), alors que Megan Lindholm « [...] écrit de la *fantasy urbaine* et d'*aventure*, parfois même un peu de *SF*. En d'autres termes [...] tous les "autres" genres de la *fantasy*⁶ ». Le roman *L'Apprenti assassin* est bientôt suivi de douze autres qui se déroulent dans le même univers, soit celui du Royaume des Anciens. Ils seront regroupés en quatre tomes sous le titre *La Citadelle des ombres*⁷. Robin Hobb publie aussi, hors du Royaume des Anciens, *Le Soldat chamane*, en huit tomes⁸. Nombre de ses romans ont été traduits en plusieurs langues : allemand, espagnol, italien, néerlandais et polonais, pour ne nommer que celles-là.

Dans le cadre du présent mémoire, nous analyserons les deux premiers tomes de *La Citadelle des ombres*⁹. Les deux œuvres qui constitueront notre corpus peuvent se résumer ainsi : à l'âge de six ans, un jeune garçon que l'on nommera FitzChevalerie Loinvoyant, est laissé aux portes de la citadelle de Castelcerf, dans le royaume des Six-Duchés, par son grand-père maternel et sa mère. Bâtard né du prince Chevalerie et d'une Montagnarde, il sera élevé et éduqué par le maître des écuries, Burich, puis formé au métier d'assassin par un vieillard nommé Umbre. Possédant le don du *Vif*¹⁰, Fitz sera en outre initié aux rudiments des armes, puis à l'*Art*¹¹

⁶ *Ibid.*

⁷ Il s'agit des romans *L'Apprenti assassin*, *L'Assassin du roi*, *La Nef du crépuscule*, *Le Poison de la vengeance*, *La Voie magique*, *La Reine solitaire*, *Le Prophète blanc*, *La Secte maudite*, *Les Secrets de Castelcerf*, *Serments et Deuils*, *Le Dragon des glaces*, *L'Homme noir*, *Adieux et Retrouvailles*.

⁸ Les huit tomes de *Le Soldat chamane* ont paru, en traduction française, chez Pygmalion, entre 2006 et 2009 (tome 1 : *La Déchirure*, tome 2 : *Le Cavalier Rêveur*, tome 3 : *Le Fils Rejeté*, tome 4 : *La Magie de la peur*, tome 5 : *Le Choix du Soldat*, tome 6 : *Le Renégat*, tome 7 : *Danse de Terreur* et tome 8 : *Racines*).

⁹ Robin Hobb, *La Citadelle des ombres*, tome 1, Montréal, Flammarion Québec, 2000, 1116 p. et *La Citadelle des ombres*, tome 2, Montréal, Flammarion Québec, 2001, 898 p. Les références à ces romans seront dorénavant inscrites entre parenthèses, dans le texte, après l'extrait cité.

¹⁰ Magie permettant à celui qui en est doté de percevoir les formes de vie qui l'entoure, de communiquer avec les animaux, de se lier à eux, de percevoir par leurs sens, etc. Cette forme de magie fait peur et ceux qui sont reconnus comme ayant le Vif sont considérés comme des parias par plusieurs.

¹¹ Magie grâce à laquelle les pratiquants peuvent faire usage de télépathie, de téléportation d'une pierre spéciale à une autre, d'un pouvoir de conviction, de guérison ou de blessure, etc. Les possibilités en sont presque illimitées et sa puissance, comme sa dépendance, croît avec l'usage.

afin de défendre le royaume contre les Pirates rouges qui attaquent les villages côtiers, enlèvent les habitants et les retournent *forgisés* dans leur foyer, c'est-à-dire dépouillés de toute humanité. Après la mort du roi Subtil, son grand-père paternel, Fitz se retrouve emprisonné et torturé pour meurtre, pratique du *Vif* et complot contre le prince Royal. Il absorbe alors un poison mortel et introduit son esprit dans le corps de son loup, Œil-de-Nuit. Le premier tome se termine alors que Burich et Umbre ramènent son corps à la vie. Désormais considéré comme mort, Fitz décide de rejoindre le prince Vérité, parti dans les montagnes pour trouver les *Anciens* et leur demander d'aider les habitants des Six-Duchés à vaincre les Pirates rouges. C'est à cette quête que sera consacré le second tome de *La Citadelle des ombres*. Accompagné de quelques fidèles, Fitz retrouvera le prince Vérité, occupé à terminer de sculpter dans une *pierre de mémoire* un dragon qui pourra sauver le royaume. Unissant leurs forces, ils vaincront l'armée de Royal, qui voulait s'emparer de la couronne, chasseront les Pirates rouges et réhabiliteront la véritable reine sur le trône. Vérité y laissera toutefois la vie alors que Fitz demeurera solitaire et sans gloire.

Outre quelques entrevues et comptes rendus ponctuels qui accompagnent la sortie de ses livres, il n'existe pas d'études approfondies sur l'œuvre, pourtant magistrale, de Robin Hobb. Seul un mémoire de maîtrise lui est consacré, en 2010, par Stéphanie-Kim Jackson-Corbeil. Dans son mémoire, intitulé « Le mythe réactualisé dans *La Citadelle des ombres*, tome 1 de Robin Hobb. Pour une symbolique de l'immortalité¹² », l'auteure se penche sur le cycle naissance/mort/renaissance et sur l'union de l'animal et de l'homme afin d'analyser le désir d'immortalité des personnages. Ce mémoire nous sera utile en ce qu'il tente de définir le genre de la *fantasy* en plus de porter une attention particulière à l'approche initiatique et au rapport

¹² Stéphanie Jackson-Corbeil, « Le mythe réactualisé dans *La Citadelle des ombres*, tome 1 de Robin Hobb. Pour une symbolique de l'immortalité », M.A. (études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 123 p.

qu'entretient Fitz avec le monde animal. Toutefois, bien que ces éléments soient aussi présents dans notre mémoire, qui s'inscrit dans les études en mythocritique, nous les analyserons dans une perspective tout autre et inédite. En effet, nous nous intéresserons au personnage principal de *La Citadelle des ombres*, en posant comme hypothèse que ce dernier, bien que possédant certains traits propres au héros, se définit davantage comme un antihéros.

Selon Jacques Goimard, pour qu'il y ait *fantasy*, il faut qu'il y ait des héros (surhommes) qui détiennent des pouvoirs extraordinaires, voire magiques (merveilleux), et qui vivent des aventures se déroulant dans des univers imaginaires¹³. FitzChevalerie répond aux critères du héros de *fantasy* établis par Goimard, mais ceux-ci sont peu précis et insuffisants pour analyser le personnage principal de *La Citadelle des ombres*. C'est pourquoi nous nous appuierons sur le modèle héroïque tel que défini par Philippe Sellier dans son ouvrage *Le Mythe du héros*¹⁴ pour analyser la trajectoire de FitzChevalerie. Dans cette perspective, nous nous pencherons, dans le premier chapitre de notre mémoire, sur les trois séquences du parcours héroïque de FitzChevalerie : d'abord les circonstances entourant sa naissance, ensuite les épreuves qu'il doit traverser et, finalement le cycle mort, renaissance et apothéose propre aux héros. Dans le second chapitre, nous nous intéresserons aux caractéristiques de l'antihéros. Plus précisément, le chapitre portera sur les failles et les faiblesses du protagoniste, ensuite sur son éthique personnelle et finalement sur ses échecs.

La seconde partie du mémoire sera consacrée à la création littéraire, plus précisément à un récit en trois parties, intitulé *Fabulam Agere*, dans lequel il sera aussi question d'héroïsme et

¹³ Voir Jacques Goimard, *Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, 2003, p. 217-219.

¹⁴ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, Paris, Bordas, 1970, 208 p. Nous expliciterons le modèle héroïque dans le premier chapitre de notre mémoire.

d'antihéroïsme. Le premier texte, *Quelque chose de soi*, racontera par le biais d'un protagoniste-narrateur, et héros imparfait, la poursuite de l'inspiration, le besoin d'écrire et de parvenir au chef-d'œuvre coûte que coûte, quitte à en perdre l'esprit. Dans le second texte, *Quelque chose de bien*, nous suivrons la quête de Maevar, un personnage à l'éthique particulière et aux comportements pour le moins anormaux¹⁵. Enfin, dans le troisième récit, *Quelque chose de vrai*, nous nous intéresserons aux parcours liés de trois protagonistes qui, d'une manière ou d'une autre, font face à l'échec.

En nous intéressant au protagoniste de *La Citadelle des ombres*, de façon à montrer comment Robin Hobb a réussi à créer un protagoniste original et particulier, dans la mesure où il semble à la fois répondre et s'éloigner des caractéristiques du héros, et en consacrant la partie création de notre mémoire à des personnages combinant aussi des traits héroïques et antihéroïques, nous espérons contribuer aux recherches sur le héros littéraire tout rendant hommage à l'œuvre de Robin Hobb, un incontournable de la littérature de l'imaginaire.

¹⁵ « Selon R.K.Merton (Social Theory and Social Structure, New York, Macmillan, 1949), l'anomie correspond à un comportement qui, tout en acceptant les objectifs culturels, ne respecte pas les normes sociales préconisées. » Voir Alexis Pichard, « Jack, Patty, Vic et les autres : antihéros modernes et postmodernes dans les séries américaines contemporaines », *TV/Series*, 2012, n° 1, p. 518.

CHAPITRE 1

LE PARCOURS HÉROÏQUE DE FITZCHEVALERIE LOINVOYANT

« À quoi bon une petite vie
qui ne change rien à la grande vie du monde?
Je ne conçois rien de plus triste. »
(CO, t. 2, p. 773.)

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons à la présence du mythe héroïque dans *La Citadelle des ombres* de Robin Hobb. Plus spécifiquement, nous ferons la démonstration que le protagoniste-narrateur de ce roman remplit les conditions essentielles qui font d'un personnage de récit un héros, c'est-à-dire un être par lequel s'exprime le désir fondamentalement humain « [...] d'arrachement à la banalité de la vie, de supériorité sur le reste du monde, de réalisation éclatante de soi, d'élévation à une condition quasi divine [...] »¹⁶. Pour ce faire, nous nous référerons au modèle héroïque tel qu'établi par Philippe Sellier¹⁷, dont nous adopterons les divisions. Dans cette perspective, la première séquence sera constituée de la naissance proprement dite du protagoniste, de son exposition, de la façon dont il est sauvé et de la vie cachée qui sera momentanément la sienne. La seconde séquence concernera les initiations et les épreuves qu'il subira. Quant à la troisième séquence, elle portera sur la mort et la renaissance-apothéose du héros.

¹⁶ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, Paris, Bordas, 1970, p. 16.

¹⁷ Voir l'annexe A p. 152.

1.1. L'enfance de FitzChevalerie Loinvoyant

La venue au monde du protagoniste-narrateur de *La Citadelle des ombres*, au moment où elle se produit dans la chronologie du récit, est un événement notable, même si elle passe presque inaperçue — peu de gens connaissaient l'existence du jeune garçon avant qu'il ne soit abandonné par sa mère et son grand-père à la porte de la Citadelle de Castelcerf. Le protagoniste a alors entre six et sept ans, d'après ce que dit son grand-père. Il ne porte pas même encore de véritable nom pour le désigner, du moins aucun dont il peut se souvenir¹⁸, un fait que souligne Jason, soldat de la Citadelle de Castelcerf, à ses compagnons d'armes qui sont parmi les premiers à faire sa rencontre : « Ce petit, l'a pas de nom, fit Jason, rompant le silence. I'dit qu'il s'appelle "petit", c'est tout » (CO, t. 1, p. 20). Toutefois, sa naissance a été précédée de songes et annoncée par un prophète, ce qui respecte le parcours du héros établi par Sellier¹⁹ et que souligne Stéphanie Jackson Corbeil : « Le héros mythologique ou le héros des grandes épopées fait en règle générale figure d' élu, prédit par une quelconque légende lointaine, par un personnage particulier ou par un devin.²⁰ »

Il importe de préciser que lesdites prophéties ne sont énoncées au départ qu'à l'extérieur du royaume ou dans de rares et obscurs textes anciens évoquant une légende²¹ qui ne désigne pas clairement le protagoniste-narrateur. C'est pourquoi ce dernier n'en sera informé que graduellement, par bribes, par le Prophète Blanc qui se fait aussi nommer le Fou. Au début de leur relation, lorsqu'il est question de ces prophéties, le prophète ne s'exprime que par énigmes,

¹⁸ À ce propos, Fitzdit : « [...] rien que le vide d'un gouffre qu'aucun effort de mémoire n'a pu combler » (Robin Hobb, *La Citadelle des ombres*, tome 1, *op. cit.*, p. 12.)

¹⁹ « La naissance de l'enfant a été précédée d'oracles ou de songes, accompagnée de merveilles ("présages") ». (Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, *op. cit.*, p. 17.)

²⁰ Stéphanie Jackson-Corbeil, « Le mythe réactualisé dans *La citadelle des ombres*, tome 1 de Robin Hobb. Pour une symbolique de l'immortalité », M.A. (études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, p. 19.

²¹ Cette légende n'est pas prise au sérieux par la famille royale. Le prince Vérité, l'héritier du trône, en dit : « Ah, cette vieille légende! Mon père l'aimait bien. », (Robin Hobb, *La Citadelle des ombres*, tome 2, *op. cit.*, p. 780.)

car il a encore certains doutes à propos de ses visions. Mais le temps passant, il devient plus confiant, donc plus explicite, ce qui explique pourquoi il n'en est clairement question que lorsque le protagoniste-narrateur est devenu adulte :

[...] les pèlerins ont commencé à venir par petits groupes et à me saluer comme le prophète blanc. Je savais que j'étais le prophète blanc; je le savais depuis mon enfance, comme ceux qui m'ont élevé. J'ai grandi dans la certitude qu'un jour je partirais vers le Nord pour te trouver et qu'à nous deux nous remettrions le temps sur la bonne voie. Toute ma vie, j'ai su que tel était mon rôle. Je n'étais guère plus qu'un enfant quand je me suis mis en route. Seul, je me suis rendu à Castelcerf pour y chercher le Catalyseur que je pouvais seul reconnaître. Je t'ai vu et je t'ai reconnu, alors que tu ne savais pas toi-même qui tu étais. J'ai observé la pesante rotation de la roue des événements et j'ai noté que chaque fois tu étais la pierre qui la détournait de son ancien chemin. (CO, t. 2, p. 464)

À six ou sept ans, le protagoniste-narrateur ne sait donc pas encore qu'il est le Catalyseur, celui qui « vient tout changer » (CO, t. 2, p. 874). Mais sa destinée a bel et bien été prédite.

Selon Philippe Sellier, le « [...] héros naît en général de parents illustres : son père ou sa mère est de nature divine [...] ou du moins ses parents sont des reflets de la divinité : rois, princes, êtres proches de Dieu. Dans bien des cas, le couple parental a connu des difficultés, soit politiques, soit familiales [...] »²². Le récit respecte en partie cette caractéristique du héros, car le personnage principal naît de la brève union de son père, Chevalerie, qui est le *roi-servant* (prince-héritier du trône), avec une femme montagnarde (qui restera anonyme) rencontrée lors d'un séjour hors du royaume. Pour ce qui est des difficultés vécues par le couple parental, elles sont ici à la fois politiques et familiales. En effet, la mère, une étrangère sans noblesse, n'a aucun espoir de se lier officiellement au roi-servant, car Chevalerie est déjà fiancé à une autre femme lorsqu'ils se rencontrent, ce qui créera un véritable scandale. De plus, comme elle n'a pas le

²² Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit. p. 17.

nécessaire pour subvenir aux besoins de son enfant bâtard, elle doit l'abandonner et le laisser à la Citadelle. C'est donc ainsi que survient l'étape dite de l'exposition, où le héros est confronté à un univers hostile.

Le protagoniste devient rapidement connu comme le Fitz, prénom qui signifie « fils illégitime d'un prince » (CO, t. 2, p. 20) en anglais. C'est Burrich, l'homme lige du roi-servant Chevalerie et maître des écuries, qui le nomme ainsi et qui s'occupe de lui en l'absence de Chevalerie, tandis que tous se demandent ce qu'ils doivent en faire. Car, comme l'affirme Vérité, prince héritier en second du trône : « On ne peut pas laisser traîner des bâtards royaux [...] » (CO, t. 1, p. 17), puisqu'un enfant ayant du sang royal dans les veines modifie inévitablement la ligne de succession qui, dans ce cas-ci, compte déjà dans l'ordre : les princes Chevalerie, Vérité et Royal Loinvoyant, ainsi que leur cousin Auguste Loinvoyant. Même si le héros, FitzChevalerie Loinvoyant, ne vient s'y placer qu'en cinquième et dernière position, le prince Royal éprouve des craintes qu'il exprime sans détour à son frère Vérité : « Mère et moi étions d'avis de mettre l'enfant... à l'écart. [...] Je persiste à penser qu'il vaudrait mieux l'éloigner. Imaginons que dame Patience ne donne jamais d'héritier à Chevalerie; imaginons qu'il décide de reconnaître ce... cet enfant. Cela risquerait fort de diviser la noblesse. Pourquoi tenter le diable? » (CO, t. 1, p. 25). Fitz se retrouve alors dans une position potentiellement menaçante pour sa vie, ce qui peut correspondre à l'étape de l'exposition²³. Car entre « mettre à l'écart » et éliminer, il n'y a qu'un pas.

²³ « [...] [l'enfant] est alors rejeté par sa famille, abandonné, exposé, condamné à périr [...] Cerné par la mort, menacé dès sa naissance par un univers hostile [...] », Voir Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 17.

Ce sera le roi Subtil qui mettra fin à l'exposition de Fitz, son petit-fils, et qui, d'une certaine façon le recueillera en ordonnant que le jeune garçon fasse son entrée officielle au château. Comme tout le monde connaît l'existence du bâtard – Vérité ne l'a pas suffisamment caché en le laissant vivre dans les écuries de Burrich –, il est inutile de chercher à nier son existence. On ne peut pas non plus le laisser sans protection à l'extérieur du château de Castelcerf puisque, comme le souligne Royal à Burrich : « Laisser ici un enfant comme celui-ci, ce serait laisser une épée suspendue au-dessus de la tête du roi. Même un maître-chien doit bien s'en rendre compte. Et si ce n'est pas le cas, ton maître s'en rendra compte lui ». (CO, t. 1, p. 26)

En effet, Chevalerie se rend compte des conséquences qu'il peut y avoir à laisser vivre son fils bâtard près de lui. Il abdique dès lors de son rang de roi-servant et se retire de la cour. Fitz, lui, doit entrer à Castelcerf : « Et c'est ainsi que j'entrai à Castelcerf, enfant unique et bâtard d'un homme que je ne devais jamais connaître. Le prince Vérité devint- roi-servant, le prince Royal monta d'un cran dans la succession. Si mon rôle s'était borné à naître et à être découvert, j'aurais déjà laissé une trace indélébile dans tout le pays ». (CO, t. 1, p. 27) Il y est donc recueilli et l'étape de la vie cachée débute, puisqu'il est connu sans être reconnu.

Fitz, à l'instar des héros, va dès lors mener « [...] une vie obscure, bien différente de celle à laquelle sa naissance eut dû le faire accéder. C'est la période de la vie cachée, d'une mort apparente²⁴ », car uniquement symbolique. Ainsi, pendant un temps, le jeune Fitz, bien qu'accueilli au château, est mis à l'écart, voire négligé. N'étant pas de pur sang royal — un jeune bâtard dont on ne sait que faire —, il n'est pas accepté par la noblesse et ce, même si sa destinée est celle du Catalyseur, de celui qui change tout. Le prophète ne l'a pas encore reconnu et

²⁴ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 17.

désigné comme tel, et conséquemment, personne ne sait rien à ce propos au moment où il entre à Castelcerf. Pas même lui. La situation de Fitz n'évolue qu'environ trois ans plus tard, lorsque le Roi Subtil, son grand-père, passe un pacte avec lui :

[Le roi] tira une épingle des replis de soie de son col et, d'un geste auguste, la piqua dans l'humble laine de ma chemise. "À présent, tu m'appartiens, dit-il, rendant ainsi sa prétention sur ma personne plus importante que tous les liens de sang qui nous unissaient. Dorénavant, tu ne seras plus obligé de manger les restes de personne. Je m'occuperai de toi, et je m'en occuperai bien. Si un homme ou une femme cherche à te retourner contre moi en t'offrant plus que je ne te donne, viens me voir, viens m'exposer l'offre et je la surpasserai. Jamais tu ne trouveras en moi un ladre et jamais tu ne pourras alléguer de ma part un mauvais emploi de tes talents comme un prétexte à me trahir. Me crois-tu mon enfant?" Je hochai la tête, à la manière muette qui était encore la mienne, mais ces yeux bruns qui ne cillaient pas exigeaient davantage. "Oui, Sire." (CO, t. 1, p. 57)

C'est par la conclusion de ce pacte, qui marque la fin de l'occultation de Fitz et témoigne d'une reconnaissance certaine, que commence la seconde séquence, celle des initiations et des épreuves. Fitz est de lignée royale et devra montrer sa valeur.

1.2. Initiations et épreuves

Les épreuves que doit subir le héros consistent souvent en hauts faits, dont le nombre et l'ordre peuvent varier d'un récit à l'autre. Ce qui importe, c'est que ces hauts faits, qui consistent en initiations²⁵ et en épreuves, mettent en relief l'opposition entre ombre et lumière, selon la loi du contraste qui, selon Sellier, permet de faire passer le héros d'inconnu à reconnu. Et il y

²⁵ « L'initiation est considérée par l'anthropologie comme une catégorie des rites de passages, telle que l'a établie A. Van Gennep. Ceux-ci se réfèrent à tout rituel comportant les trois phases suivantes : séparation du groupe, période liminaire de mise en marge du groupe, réintégration de l'individu, pourvu d'un nouveau statut social. L'initiation se distingue cependant des autres rites de passage (mariage, funérailles) par la personnalisation du rituel, même s'il a lieu collectivement (marquage corporel, scarification, circoncision), et par l'accroissement de savoir, corrélatif de pouvoir, qu'elle confère ». (<http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/initiation/61453>, page consultée le 30 janvier 2015).

parvient en respectant la structure naissance, mort apparente²⁶ et renaissance-apothéose, qui est justement supportée par des initiations-épreuves au nombre variable. Car c'est ainsi que le héros se manifeste de manière de plus en plus éclatante, jusqu'à atteindre une forme d'immortalité. Comme les épreuves et initiations se retrouvent en très grand nombre dans *La Citadelle des ombres*, nous ne nous pencherons que sur les plus significatives.

La première initiation de Fitz prend la forme d'un exercice donné par Umbre²⁷, son maître de « [l']art raffiné de l'assassinat diplomatique [...] [de] la manière furtive, sournoise, polie de tuer les gens ». (CO, t. 1, p. 80) Fitz doit lui rapporter un objet personnel contenu dans la table de nuit du roi Subtil, sans que ce dernier s'en rende compte. Il doit agir furtivement, dans le secret, tel un assassin. Bref, Umbre demande à Fitz d'agir à l'inverse des autres habitants du royaume des Six-Duchés, c'est-à-dire contre l'intérêt du royaume et de la royauté, ce qui équivaut dans le langage initiatique à la phase rituelle de séparation du groupe.

Or Fitz refuse catégoriquement de faire ce qu'Umbre lui demande, et ce, même si son maître précise qu'il s'agit d'emprunter un objet au roi et non de lui voler. Pour l'apprenti assassin, il serait simplement déloyal d'accepter, car il romprait le pacte qu'il a scellé avec le roi. Face à ce refus, Umbre le chasse de ses appartements secrets, où il lui donne ses leçons, en le traitant de poltron et en le menaçant de ne plus le former. Fitz ressent alors ce rejet comme une mort : « Umbre, qui était devenu le pilier central de mon univers, qui m'avait convaincu de ma valeur, Umbre me dépouillait de tout. Pas seulement de ses compliments, mais du temps passé

²⁶ « Le héros « comme le soleil [...] est invincible²⁶ », car il est « [...] tout naturellement un protégé des dieux [...] », (Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 19.)

²⁷ Umbre Tombétoile, demi-frère bâtard et aîné de Subtil, sert pendant des décennies la couronne Loinvoyant depuis les pièces cachées et les passages secrets du château. Tour à tour conseiller, assassin, chef des services de renseignements et d'espionnage, il est aussi le formateur de Fitz dans ces domaines.

ensemble et de l'espoir de pouvoir faire un jour quelque chose de ma vie ». (CO, t. 1, p. 95-96)

Bref, Umbre le dépouille de l'espoir qui l'a fait naître, qui a donné un sens à son existence. C'est pourquoi Fitz est en proie à l'hébétéude pendant les jours qui suivent et ne s'intéresse plus à rien ni à personne. Il exprime ainsi la tristesse qu'il se retient d'exprimer depuis des années. Il comprend que même si Burrich est présent pour lui, il est seul. Ses parents, tout comme Umbre qui a mis sa menace à exécution, l'ont abandonné. Un constat qui correspond, comme nous l'avons souligné, à la phase liminaire du rituel initiatique : la mise en marge du groupe et, par ricochet, la prise de conscience, voire l'acceptation, de la solitude fondamentale de l'être humain.

Un soir, tandis qu'il pleure sans retenue, Umbre vient le rejoindre dans sa chambre par le passage secret et le console en lui disant : « Tu avais raison [...]. Je te demandais quelque chose de mal et tu avais raison de refuser. Tu n'auras plus jamais à subir ce genre d'épreuve. Pas de ma part ». (CO, t. 1, p. 102) C'est ainsi que trois jours plus tard, Fitz reçoit une convocation du roi. Ce dernier l'accueille dans ses appartements pour lui révéler que le défi était son idée et non pas celle d'Umbre. Subtil devait mettre son courage à l'épreuve : il ne pouvait prendre le risque d'accueillir un traître potentiel. Entendant cela, Fitz prend alors sans un mot un couteau d'argent gravé qui appartient à Subtil et le glisse dans sa manche, sans se cacher. Fitz souligne par ce geste qu'il est à la fois loyal et compétent, qu'il possède ce qu'il faut pour devenir assassin. Et c'est ainsi que se conclut ce rite initiatique : Fitz est réintégré dans le groupe, pourvu d'un nouveau statut social.

L'épreuve que subit Fitz par la suite est de la même nature que la précédente initiation. Mais cette fois, il ne s'agit pas d'un simple défi : on lui ordonne de commettre un assassinat. Le seigneur Kelvac, duc de Rippon, est soupçonné de trahison, car il aurait fait en sorte que les tours qui protègent les villages côtiers des attaques et des pillages des Pirates Rouges (habitants des grèves glacées des îles d'Outre-Mer) soient laissées sans guetteurs. Fitz, alors âgé de treize ans, doit accompagner son oncle Vérité à Finebaie, endroit de la rencontre entre le duc et le prince, pour déposer une poudre aussi mortelle qu'indécélable dans les aliments du duc, du moins si les informations qu'il obtient démontrent que les allégations contre ce dernier sont fondées. Dédaignant dès le départ d'avoir à recourir au meurtre, il cherche une autre avenue et acquiert rapidement la certitude que le vieux duc, dont la virilité est défailante, n'est pas un traître. Ce dernier est plutôt follement amoureux et utilise l'argent qu'il devrait allouer à la défense pour couvrir de cadeaux et séduire sa jeune épouse, dame Grâce. Fitz persuade donc cette dernière, lors d'un entretien fortuit en pleine nuit, et sans préciser son identité, de transformer en réalité un rêve qu'il aurait fait :

J'ai rêvé d'une femme qui prononçait de sages paroles et transformait trois jeunes hommes en un mur uni que les Pirates rouges ne pouvaient rompre. Elle se tenait devant eux, des bijoux dans les mains, et elle leur disait : "Que les tours de guet brillent plus fort que les pierres de ces bagues. Que les hommes qui les occupent entourent nos côtes comme ces perles entourant mon cou. Que les forteresses retrouvent une force nouvelle contre ceux qui menacent notre peuple. Car je serais fière de marcher sans ornement devant le roi et les gens du commun, sachant que les défenses qui protègent notre peuple sont les joyaux de notre terre." Et le roi et ses ducs sont restés stupéfaits devant la sagesse de son cœur et la noblesse de ses actes. Mais son peuple ne lui en a porté que davantage d'affection, car il savait qu'elle l'aimait plus que l'or et l'argent. (CO, t. 1, p. 157-158)

Fitz ne doutera pas d'avoir fait le bon choix, d'avoir mené à bien sa mission sans avoir utilisé le poison, mais ne saura que son instinct l'a bien guidé que plusieurs semaines plus tard. Il a joué

de finesse plutôt que de force, et a non seulement sauvé une vie humaine, mais renforcé le royaume. Toutefois, même si Fitz a démontré qu'il pouvait être perspicace, ingénieux, subtil et habile, il ne récoltera que peu de gloire de son exploit, tout comme lors de sa première initiation. D'abord, Fitz ne parle à personne de ce qui s'est produit entre lui et dame Grâce. Ensuite, personne ne lui demande d'éclaircissements ni ne le félicite — Fitz n'apprend le résultat de sa ruse que par le biais des rumeurs. Au final, il n'y a peut-être que le roi et Umbre qui connaissent le fin mot de l'histoire et qui n'accordent pas tout le crédit de ce revirement à dame Grâce.

La seconde initiation d'importance que subit Fitz est celle à l'*Art*²⁸. Elle débute lorsque le roi Subtil, pour s'aider dans la guerre contre les Pirates rouges, décide de former un clan d'*artiseurs*²⁹. Comme Fitz a du sang royal dans les veines, il possède possiblement le don de l'*Art* et est conséquemment considéré comme un candidat potentiel. Il se retrouve donc, aux côtés de plusieurs autres candidats, à la merci du maître d'*Art* Galen, un professeur impatient et intransigeant. Pendant trois mois, Fitz et les autres élèves sont condamnés à la réclusion au sommet d'une tour battue par des vents glacés. C'est pour eux la phase rituelle de séparation du groupe.

Viennent ensuite intimidation, humiliation, mépris, manipulation, privations de toutes sortes, confrontations et agressions autant physiques que psychiques. Ces épreuves font partie, selon Roger Bastide, des procédés appliqués lors des initiations magiques :

²⁸ Magie royale innée, qui peut surgir parfois chez les gens du commun, grâce à laquelle les pratiquants formés peuvent faire usage de télépathie (transmission ou appropriation de pensées et de souvenirs), de téléportation d'une pierre spéciale à une autre, d'un pouvoir de conviction, de guérison ou de blessure, etc. Les possibilités en sont presque illimitées et sa puissance, comme sa dépendance, croît avec l'usage.

²⁹ Pratiquants de la magie de l'*Art*.

L'initiation magique vise à compléter (au cas où le futur sorcier aurait déjà manifesté au préalable ses aptitudes par des névroses ou des comportements bizarres) ou bien à provoquer (s'il s'agit d'un individu apparemment normal) une personnalité aberrante, non point soumise à la condition humaine, mais au contraire s'en échappant pour obtenir des pouvoirs surnaturels. L'acquisition de ces pouvoirs ne peut se réaliser que par l'abandon des règles qui définissent l'humanité normale : il faut [...] parfois rester plusieurs jours dans une fosse, sans boire ni manger [...] ou encore se livrer au jeûne [...] jusqu'à l'hallucination et à l'éclosion d'une crise violente destructrice de l'ancienne personnalité. Bien entendu, il existe aussi un apprentissage des secrets, de l'art des poisons, du contrôle de la transe, des rites magiques qui sont donnés par d'anciens sorciers. [...] les séquences reprennent le modèle bien connu de la mort de l'ancien homme et de la naissance d'un nouvel individu [...]³⁰.

Galen cherche en fait à briser ses élèves pour mieux les modeler selon ses critères. Et Fitz ne correspond pas à ces critères. Pour le maître, Fitz est un bâtard indigne d'être formé à l'*Art*, et dont le pouvoir est aussi redoutable qu'incontrôlable. Il décide donc de détruire Fitz et son *Art* : « Je le sentis qui affermissait notre contact. Puis, sans crier gare, de toutes ses forces, il précipita son esprit contre le mien ». (CO, t. 1, p. 245) « "Meurs !" dit-il, mais je n'entendis pas le mot : je le ressentis ». (CO, t. 1, p. 246) En conséquence, Fitz, sous l'influence de la magie du maître, tente de se jeter du sommet de la tour : « [...] je ne découvrais en moi que haine et dégoût envers ma personne. Mieux valait la mort [...] ». (CO, t. 1, p. 247) Toutefois son compagnon canin Martel, par le lien de *Vif*³¹ qui les unit, le sauve de la chute mortelle en empoignant fermement son esprit. Mais les dégâts sont faits et seront définitifs. Fitz ne contrôlera jamais entièrement son *Art* par la suite : « Mes talents personnels pour l'*Art* avaient été irréversiblement saccagés durant un combat de volonté contre Galen. Ma propre capacité à *artiser* était devenue erratique, aussi inconstante qu'un cheval craintif ». (CO, t. 1, p. 642) Fitz a donc échoué la première partie de

³⁰ Roger Bastide, « Initiation », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], page consulté le 9 février 2015, <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/initiation/>>.

³¹ Magie de nature inoffensive permettant à celui qui en est doté de percevoir les formes de vie qui l'entoure, de communiquer avec les animaux, de se lier à eux, de percevoir par leurs sens, etc. Cette forme de magie fait peur et ceux qui en sont dotés sont considérés comme souillés par plusieurs : elle déshumaniserait les pratiquants, les rendrait semblables à des bêtes. Ce ne sera toutefois pas le cas de Fitz.

l'initiation et se retrouve mis en marge du groupe, lequel avait déjà été séparé du reste de la population de Castelcerf.

Au bout d'un certain temps, Fitz reprend vie et poursuit les leçons d'*Art* malgré le mépris généralisé à son égard. Il le fait pour le Fou qui le lui demande comme à un ami, et pour Burrich qui croit en lui. Fitz participe donc à l'épreuve finale dans le but de faire partie du clan d'*artiseurs* du roi. Mais il comprend rapidement que Galen l'a trompé lors de l'épreuve : on l'a déposé à dessein près de Forge, un village de *forgisés*³², et exposé à la mort dans le but de faire assassiner sans témoin son chien et son ami Burrich pendant son absence. Fitz ne fera jamais partie du clan d'*artiseurs* puisqu'il a échoué son initiation. De plus, Burrich lui tourne le dos, car Fitz a fait usage de sa seconde magie innée, le *Vif*, pour lui venir en aide et lui sauver la vie, ce que Burrich ne peut admettre. Devant ce constat d'échec et ce rejet, Fitz en vient à désespérer d'être toujours vivant. Mais comme un homme du roi doit continuer son service coûte que coûte, il en a fait la promesse, Fitz se relève, « conscient des tourments que subissaient les Six-Duchés ». (CO, t. 1, p. 302)

Fitz ne retire donc de cette initiation à l'*Art* que bien peu de gloire, comme ce fut le cas lors de la précédente initiation et de la précédente épreuve, car en tant qu'assassin du roi (rôle que très peu de gens lui connaissent), la plupart de ses actions, glorieuses ou non, ainsi que les motifs de ces actions, doivent être dissimulés au monde. Cela nous permet de conclure qu'une initiation ou une épreuve, même si elle est un succès, n'est pas nécessairement un haut fait, car Fitz ne se manifeste pas de manière plus éclatante à l'intérieur de la diégèse. Toutefois, il

³² Êtres humains vidés de leurs émotions, de toute trace de pitié ou d'empathie et de personnalité propre par les Pirates rouges qui utilisent à cette fin un minéral spécial nommé *Pierre de mémoire*.

acquiert un pouvoir et des connaissances de valeur, même s'il s'agit d'un talent instable et d'une formation inachevée. Pour preuve, le prince Vérité fera de lui son *artiseur* personnel. Son initiation à l'*Art* n'est donc pas un échec complet, puisqu'il acquiert ainsi un nouveau statut social et peut jouer un rôle plus important dans la sauvegarde du royaume.

Les pouvoirs que possède Fitz, bien qu'imparfaits (l'*Art*) ou méprisés (le *Vif*), sont semblables à ceux dont sont dotés les héros de légende. Car, comme l'écrit Joseph Campbell, le héros dit terrestre ou humain est rarement un mortel ordinaire ayant simplement dépassé les limites de ses semblables par sa foi et son courage. Il est doté de pouvoirs extraordinaires dès sa naissance ou dès sa conception, pouvoirs qui lui sont nécessaires pour surmonter les épreuves³³. Cela dit, dans *La Citadelle des ombres*, il n'y a pas que Fitz qui possède les magies de l'*Art* ou du *Vif*. Certains les maîtrisent même mieux que lui. Mais il n'y a que Fitz qui les possède les deux à la fois, ce qui lui confère une puissance et une efficacité indéniables. Ainsi, même si Burrich décrit l'*Art* comme « [...] l'opposé du sens que [Fitz a] en commun avec les animaux [...] » (CO, t. 1, p. 205), c'est-à-dire le *Vif*, le savoir de l'un ne dépossède pas Fitz de l'autre. Au contraire. C'est d'ailleurs grâce au *Vif* qu'il survit à l'épreuve finale de l'initiation à l'*Art* : il distingue les *forgisés* des humains et parvient à éviter le danger. De plus, comme nous le verrons plus loin, c'est l'union de ces deux pouvoirs qui permettra au héros de surmonter d'autres épreuves et de triompher d'ennemis que nul autre que lui n'aurait eu la capacité de vaincre.

Il va sans dire que le parcours héroïque de Fitz est parsemé d'épreuves dont le succès n'est assuré qu'au prix de lourds sacrifices. Pour obtenir un peu de reconnaissance (et parfois

³³ « Les mythes s'accordent à montrer qu'une aptitude extraordinaire est requise pour affronter de telles expériences et les surmonter. », (Joseph Campbell, *Le héros aux mille et un visages*, Paris, Oxus, 2010, p. 280).

même pas du tout) et poursuivre son destin de Catalyseur— changer l’avenir du monde, éviter qu’il ne sombre dans les ténèbres en empêchant la chute du royaume des Six-Duchés—, il doit endurer mépris, haine, rejet, souffrance, affaiblissement, etc. Et c’est particulièrement le cas lors d’une mission confiée directement par le roi Subtil et que Fitz résume ainsi :

Le roi Subtil me fit accompagner en tant qu’assassin une grande caravane dont les membres allaient assister à la promesse de mariage entre la princesse montagnarde Kettricken et le prince Vérité; j’avais pour mission de tuer son frère aîné, le prince Rurisk, avec discrétion, naturellement, afin qu’elle demeure seule héritière du trône des Montagnes. Mais, à mon arrivée, je me trouvais pris dans une trame de mensonges et de faux-semblants tissés par mon plus jeune oncle, le prince Royal, qui espérait évincer Vérité de la ligne de succession et faire de la princesse son épouse; quant à moi, j’étais le pion qu’il comptait sacrifier pour atteindre son but. Mais, tout pion que j’étais, je renversai les pièces de l’échiquier autour de lui, ce qui m’attira sa fureur et sa vengeance, mais me permit de conserver sa couronne et sa princesse à Vérité. Ce n’était pas, je crois, de l’héroïsme de ma part ni la volonté mesquine de contrecarrer un homme qui m’avait toujours rudoyé, toujours rabaissé : c’était le geste d’un adolescent qui devient adulte et qui agit comme il a juré de le faire des années plus tôt, bien avant de comprendre le prix d’un tel serment. Et ce prix, ce fut mon jeune corps plein de santé, dont la jouissance m’avait toujours semblé normale. (CO, t. 1, p. 428-429)

Les conséquences de cette épreuve sur la personne de Fitz sont grandes, puisqu’il restera marqué physiquement (crises de tremblements et convulsions soudaines suivies de perte de connaissance) jusqu’à la fin de ses jours. Toutefois, d’une certaine façon, les événements qui se déroulent alors soulignent l’immortalité héroïque de Fitz, car seul un protégé des dieux, ou du destin, peut espérer survivre à trois tentatives de meurtre en autant de jours : on l’a empoisonné deux fois — Kettriken lui a fait goûter une plante indigène le jour de son arrivée tandis que, le lendemain, Royal a mis du poison dans le vin de pomme que Fitz et Rurisk ont bu ensemble et qui a été fatal à ce dernier —, et on l’a laissé se noyer dans les bains thermaux. Fitz serait bel et bien mort s’il n’avait pas eu un antidote (remis en cas de nécessité par le Fou avant son départ) pour contrer le premier empoisonnement, s’il avait avalé ne serait-ce qu’une gorgée de plus de

vin de pomme et, finalement, s'il n'avait pas été repêché par un ancien compagnon canin qui se trouvait par chance dans les montagnes.

Ces épreuves lui ont aussi permis de démontrer, contrairement à ce qu'il dit, de l'héroïsme. Car Fitz agit bel et bien en héros puisque, sans un courage hors du commun, une abnégation totale et l'usage d'une aptitude extraordinaire (ses deux magies *Art* et *Vif* réunies), le Prince Vérité serait mort, vidé de son énergie vitale par Galen qui agissait pour le compte de Royal. En clair, un homme ordinaire sur le point de mourir noyé n'aurait sans doute pas utilisé ce qu'il croyait être ses derniers instants de vie pour transférer, par le biais de *l'Art*, son énergie et sa puissance magique, qualifiée de « force animale» (CO, t. 1, p. 404), donc à la fois *Art* et *Vif*, vers le prince pour qu'il puisse se défaire de l'emprise de son ennemi et le vaincre. Et c'est ce qui lui vaudra la reconnaissance de Vérité, un des seuls — avec le roi Subtil, Umbre, Burrich et Royal — à savoir comment cette mission s'est véritablement conclue. Une reconnaissance qui n'est, une fois de plus, pas pour autant synonyme de gloire, ni même de justice — Vérité ne peut prouver les agissements de Royal et l'accuser publiquement. Pour preuve, il dira en privé à Fitz, alors que ce dernier vient de sauver la vie de la reine Kettricken qui s'est retrouvée assaillie par des *forgisés* quelques jours après son arrivée à Castelcerf :

[...] je te rends hommage de faire ce qui doit être fait; le sale travail, le travail par en dessous. N'aie pas honte d'œuvrer à protéger les Six-Duchés. Et ne crois pas que je n'estime pas ton travail parce qu'il doit rester secret. Ce soir, tu as sauvé ma reine. Ça non plus, je ne l'oublie pas. [...] Tu sais que je dois te récompenser. [...] je te dois tant que rien ne saurait exprimer ma gratitude. Mais, cela, la plupart des gens l'ignorent. (CO, t. 1, p. 574)

À la suite de cette conversation, il ne reste donc plus pour Fitz qu'à suivre le conseil que lui a donné Burrich à leur retour des montagnes : il doit se débrouiller seul pour atteindre ses objectifs.

Sellier dit à propos du mythe héroïque — qui peut surgir autant dans l'épopée que dans le drame, la tragédie, le poème, le conte ou le roman — et de la littérature épique³⁴ : « Toute l'œuvre épique est écrite pour exalter le héros, qui domine de très haut les autres personnages³⁵ ». Ainsi, en se débrouillant seul, Fitz a la chance de démontrer clairement sa valeur propre et ainsi se rendre peut-être moins vulnérable aux éventuelles attaques de Royal par son renom. Mais pour cela, il faut qu'il sorte de l'ombre, qu'il agisse au vu au su de tous. C'est pourquoi la dernière épreuve sur laquelle nous nous attarderons est l'une des rares, voire l'unique épreuve, d'où Fitz sort entièrement et publiquement vainqueur, et que l'on peut qualifier de haut fait.

Lors de cette épreuve, Fitz saisit une opportunité de servir le royaume autrement que comme assassin. Il embarque sur le plus grand des quatre navires de combat du royaume, le Rurisk, pour aller livrer bataille au grand jour en compagnie d'autres guerriers. Au départ, Fitz n'est pas perçu favorablement par le capitaine. Il s'agit de la première étape de la loi du contraste de Sellier : le héros est d'abord inconnu :

³⁴ « Proche du mythe, l'épopée chante l'histoire d'une tradition, un complexe de représentations sociales, politiques, religieuses, un code moral, une esthétique. À travers le récit des épreuves et des hauts faits d'un héros ou d'une héroïne, elle met en lumière un monde total, une réalité vivante, un savoir sur le monde. » (« ÉPOPÉE », *Encyclopædia Universalis*[enligne], page consultée le 17 février 2015). <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/epopee/>>

³⁵ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 27.

Le capitaine du bâtiment s'étonna ouvertement qu'on lui fournisse une brindille alors qu'il avait demandé une bûche, mais je n'étais pas en position de débattre de la question. La plupart des hommes qui m'entouraient étaient de solides gaillards et des matelots aguerris; ma seule chance de montrer ce que je valais était de m'atteler à la tâche avec toute l'énergie dont je disposais. (CO, t. 1, p. 743)

C'est grâce à sa détermination, entre autres, qu'il passe à la seconde étape de la loi du contraste, c'est-à-dire d'inconnu à reconnu. Pour y parvenir, Fitz combat avec brio les Pirates rouges qui assaillent la tour de l'île de l'Andouiller, une des premières lignes de défense du royaume. À son arrivée sur la plage, il voit que les défenseurs de la tour sont écrasés sous le nombre. Fitz prend alors les devants et entraîne par sa joie vengeresse ses alliés dans la bataille, ce qui redonne courage aux gardes qui se jettent eux aussi en avant :

J'ai entendu des histoires, et même une chanson, sur ce que j'ai fait ce jour-là. Je ne me rappelle pas avoir poussé de rugissements, l'écume à la bouche, pendant que je me battais; mais je ne me rappelle pas non plus le contraire [...]. Je sais que c'est moi qui abattis le premier Pirate à tomber devant notre charge furieuse; je sais aussi que c'est moi qui achevai le dernier homme encore debout, dans un combat à la hache. La chanson prétend que c'était le capitaine du navire [...]. Je n'ai aucun souvenir de lui, sinon que ma hache lui enfonça le son casque dans le crâne et que le sang jaillit sous le métal lorsqu'il s'effondra sur les genoux. Ainsi prit fin la bataille, et les défenseurs sortirent en courant pour nous embrasser et se donner de grandes claques dans le dos en criant victoire. (CO, t. 1, p. 756-757)

Il est certain qu'avec une victoire acquise de cette façon, l'on célèbre glorieusement FitzChevalerie. La chanson intitulée « La tour de l'île de l'Andouiller », chantée par Astérie, la plus renommée des ménestrels du royaume, le démontre bien. Toutefois, il s'agit d'une gloire de courte durée car, ironiquement, ce premier véritable haut fait devient rapidement une arme dont on se sert pour mener le héros à la mort.

1.3 Mort de FitzChevalerie

Une fois Vérité parti au loin en quête des *Anciens*³⁶ et le roi Subtil malade (par les soins de Royal qui l'empoisonne à son insu), au point de ne plus pouvoir gérer les affaires du royaume, Royal se retrouve avec le champ libre. Il se proclame alors roi servant puisque, selon ses dires, son frère Vérité est mort pendant son expédition à l'extérieur du royaume. Qui plus est, le clan d'*artiseurs*, qui au bout du compte ne sert que ses intérêts, vide le roi Subtil de ses forces par le biais de l'*Art* et parvient à le tuer. Fitz, fidèle à la promesse faite à Subtil, sort alors de l'ombre et tue à son tour avant que Royal ne laisse Castelcerf tomber aux mains des Pirates ennemis. Il tranche la gorge de Sereine, la chef du clan d'*Art*, et massacre un autre de ses membres, Justin, devant les gens assemblés dans la grande salle. Il est alors arrêté, non seulement pour ces meurtres, mais aussi pour pratique du *Vif*. On l'accuse d'avoir tué le roi à l'aide de ce pouvoir.

Fitz a été en quelque sorte trahi — dernier sous-point des initiations et épreuves du schéma de Sellier — par les soldats, par le peuple des Six Duchés, comme l'indiquent ces paroles de Royal : « Il est [...] de notoriété publique qu'on l'a vu la bouche pleine de sang après les combats, qu'il devient un de ces animaux avec lesquels il a grandi. Il a le Vif ». (CO, t. 1, p. 1064) Il est vrai qu'il a laissé ces indices lors de la bataille de l'Ile de l'Andouiller : morsures, griffures, bouche remplie de sang, etc. Il lui est donc inutile de chercher à convaincre ses accusateurs qu'il n'est pas possible de tuer avec le *Vif*, qu'il n'a qu'été pris de folie meurtrière passagère.

³⁶ Êtres légendaires qui auraient aidé le roi Sagesse (ancêtre de la lignée des Loinvoyant) dans sa guerre contre les Pirates Rouges. Selon la légende, ils auraient promis d'aider les Six-Duchés à nouveau en semblable cas.

N'ayant plus rien à perdre — la coutume veut que l'on pendre, démembre et brûle au-dessus de l'eau les pratiquants du *Vif* —, Fitz accuse publiquement Royal de trahison. Mais puisque personne n'a le pouvoir de le freiner, Royal traîne Fitz dans les cachots où il le torture longuement, autant physiquement que psychiquement, à l'aide du puissant *Art* de son homme lige Guillot. Alors que Fitz est sur le point de révéler ses secrets les plus précieux à propos du plan de Vérité et de l'endroit où se cachent ses amis, Burrich trouve le moyen de venir le visiter et de lui remettre subtilement le moyen de s'évader : un poison mortel qui ne fait qu'imiter la mort physique, ce dont Fitz n'est pas au courant au moment de le prendre. Il se suicide donc. Le sacrifice fait aussi partie du dernier sous-point des épreuves de Sellier. Le bâtard au Vif, comme on le nomme désormais, n'est plus. Il est mort et enterré, et ceux qui l'aiment sont anéantis, car ils ignorent qu'à la mort de son corps, Fitz a réfugié son âme dans le corps de son loup.

Cela dit, il ne s'agit pas ici d'une mort uniquement symbolique, comme nous l'avons vu lors de la séquence initiations et épreuves. Fitz meurt réellement. Seul son esprit subsiste. Il perd le lien avec son ancienne vie, avec celui qu'il a été pour ne faire plus qu'un avec le loup. Il devient loup. Il a échoué à vaincre Royal et les pertes qui en découlent sont donc plus grandes que jamais. Il n'a plus de raisons de vivre en tant que Fitz : « Je cherchai un motif de m'en abstenir : j'en avais eu quelques-uns, mais je ne me les rappelais pas. [...] mourir avant que Royal ne brise ma volonté [...] ainsi je ne dénoncerai personne ». (CO, t. 1, p. 1100) Conséquemment, ce n'est pas uniquement l'un ou l'autre du sacrifice ou de la trahison qui mène Fitz à la mort, mais bien les deux à la fois. Par contre, comme le souligne Sellier, il finit par renaître, comme tout héros puisque : « Il n'y a pas de tragique dans les vies de héros. Cela ne veut pas dire qu'ils ne souffrent pas : les scènes pathétiques abondent, mais jamais le lecteur ou

le spectateur ne ressentent ce sentiment atterré ("la pitié ou la terreur") que cause le vrai tragique. On pressent que tout n'est pas perdu, que le héros va redresser la situation. Et il la redresse.³⁷ »

1.4 Renaissance/apothéose de FitzChevalerie

Peu après sa mort, Burrich et Uambre exhument le corps de Fitz et parviennent à convaincre son esprit d'y retourner. Le royaume et ses amis ont besoin de lui. Fitz doit reprendre goût à la vie humaine après ces épreuves traumatisantes. Il a tout perdu, même le souvenir clair de la personne humaine qu'il a été, au point où il aurait voulu continuer à vivre la vie simple d'un animal au sein de son compagnon canidé avec qui il ne faisait plus qu'un. Pour preuve, Fitz et le loup pensent, alors qu'on leur demande de revenir vers le corps de Fitz : « Vous avez besoin de nous, mais nous ne voulons peut-être pas que vous ayez besoin de nous. Nous avons de la viande, un trou chaud pour dormir et encore de la viande pour une autre fois. Le ventre plein, un repaire douillet, que nous fait-il d'autre? Et pourtant, nous allons nous approcher; nous allons renifler, nous allons voir ce qui menace et invite ». (CO, t. 1, p. 1105) Ainsi, à partir du moment où son âme retrouve son corps humain, il doit réapprendre ce que c'est d'être un homme parmi les hommes. Dans le premier chapitre du tome deux, qui s'intitule à juste titre *Résurrection*, il y parvient. Le désir de vengeance et le devoir le motivant, il renaît. Dans cette perspective, bien que Burrich tente de l'en dissuader, il va rapidement tenter de tuer Royal pour finalement tomber dans un piège dont il parvient à s'échapper de justesse, grâce à Vérité qui l'en avertit au dernier moment à l'aide de l'*Art*.

Par la suite, Fitz marche vers la conclusion de sa quête, alors qu'il part sur les traces de Vérité qui a trouvé les *Anciens*. À l'aide de ses compagnons, le Fou, Kettricken, le loup Œil de

³⁷ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 27.

Nuit, Caudron (une vieille femme dotée du don de l'*Art* et ancien membre du clan du premier roi) et la ménestrelle Astérie, il parvient à se rendre aux confins du Royaume des Montagnes, suivant un ordre magique irrésistible que lui a imprégné Vérité, celui de le rejoindre. Ils empruntent la voie d'*Art* qui les mène à la carrière aux dragons, tandis que les poursuit sans relâche le clan d'*Art* de Royal, qui ne peut les laisser réussir maintenant qu'il est enfin roi. Les Anciens, qui sont des dragons de pierre de mémoire endormis, qu'il y découvre sont ceux qui ont sauvé le royaume autrefois. Ils tentent alors tout ce qui leur vient à l'idée pour les éveiller, mais en vain; les dragons restent immobiles et sans vie. De son côté, Vérité se départit de tous ses souvenirs dans un dragon de pierre de mémoire qu'il sculpte à l'aide de Caudron dans l'espoir de le voir prendre vie et chasser définitivement les pirates. Tandis que se referment sur eux les hommes de Royal, *artiseurs* et soldats, Fitz découvre enfin le moyen d'éveiller les monstres : le sang. Affamés après un trop long sommeil, les dragons dévorent l'ennemi et se joignent à Vérité, maintenant disparu, entièrement fondu dans sa création avec laquelle il ne fait plus qu'un. Fitz refuse alors de se joindre à eux pour l'assaut décisif contre les Pirates Rouges. Il refuse la gloire héroïque du vainqueur et la laisse à Vérité. Le royaume est donc sauvé de l'envahisseur par Vérité, sous forme de Dragon, et par les Anciens.

À la suite de cette victoire, Fitz ne revient pas dans les Six-Duchés. C'est ce que Joseph Campbell nomme le « refus du retour » :

Ayant atteint le but de sa quête, soit en parvenant à la source, soit par l'entremise de quelque personnification masculine ou féminine, humaine ou animale, le héros doit encore revenir avec son trophée qui a le pouvoir de transformer la vie. Le cycle complet, la formule même du monomythe, exige que le héros entreprenne maintenant la difficile épreuve de rapporter les urnes de la sagesse, la Toison d'or ou la princesse endormie, au royaume des hommes, où le don obtenu pourra contribuer à la renaissance de la collectivité, de la nation, de la planète, ou des dix mille mondes.

Mais cette responsabilité a été bien souvent refusée. [...] nombreux sont les héros dont l'histoire rapporte qu'ils sont demeurés à jamais dans l'île bénie de la Déesse éternellement jeune de l'Existence Immortelle.³⁸

Fitz, qui a toujours été désigné par le Fou (ou le Prophète Blanc) comme le Changeur ou le Catalyseur, ne se permet pas de vivre sa gloire. Comme l'a dit Stéphanie Jackson-Corbeil : « Fitz semble rejeté en raison de son ascendance, mais il s'exclut aussi lui-même; il provoque en somme sa propre solitude.³⁹ » Il agit ainsi car il serait trop dangereux de se montrer vivant, autant pour lui-même que pour ceux qu'il aime. Des opposants à Vérité et à ceux qui font usage du *Vif* sont à l'affut. Et même si Royal est désormais un fidèle sujet de la reine Kettricken et de son enfant à naître grâce à l'ordre d'*Art* de Fitz, ce dernier ne peut prendre le risque de se montrer devant ses ennemis. Une fois son parcours héroïque accompli, Fitz vit en ermite avec son compagnon Œil de Nuit, loin des regards. Sa quête est terminée, il a accompli son destin de Catalyseur en modifiant et en influençant le cours des événements par chacune de ses actions, succès comme échecs. Et au final, en rejoignant Vérité qu'il a poussé à retrouver les *Anciens* et en réveillant ces derniers, il a changé l'avenir du monde en évitant qu'il ne sombre dans les ténèbres, en empêchant la chute du royaume des Six-Duchés.

La conclusion est amère pour Fitz et, tout comme l'échec, elle lui apporte son lot de pertes : reconnaissance, compagnons, amoureuse, position sociale, etc. La conclusion de sa quête n'est donc pas une apothéose, car elle ne fait pas de Fitz un héros immortel : ses proches le croient mort — il n'y a qu'Umbre qui sait où il se terre — et, dans les Six-Duchés, la majorité des habitants se souviendront de lui uniquement comme du Bâtard au

³⁸ Joseph Campbell, *op. cit.*, p. 173.

³⁹ Stéphanie Jackson-Corbeil, *op. cit.*, p. 19.

Vif, disparu dans les cachots. Même si les gens les plus influents du royaume — Vérité, Kettricken, le Fou et Umbre — reconnaissent en silence sa valeur, tout comme le lecteur à qui Fitz s'adresse, il n'en reste pas moins que derrière le héros se profile ici un antihéros.

CHAPITRE 2

FITZCHEVALERIE LOINVOYANT ANTIHÉROS?

Le Catalyseur :
« Celui qui permet aux autres de devenir des héros? »
(Robin Hobb, *La Citadelle des ombres*, t. 3, p. 217.)

Qu'est-ce qu'un antihéros? Selon Murat Kadiroglu, dans son article intitulé « A genealogy of antiheroes⁴⁰ », le premier usage du terme anglais « antihero » daterait du XVIII^e siècle. Selon lui, l'auteur de langue anglaise Sir Richard Steele l'aurait utilisé en 1714, dans son essai intitulé *The lover*, pour désigner certains hommes qui, à cette époque, ne faisaient plus preuve de galanterie, qui chassaient les femmes en étant irrespectueux et insensibles à l'amour. C'est toutefois en 1864, avec l'écrivain russe Fyodor Dostoevsky, qu'il est fait pour la première fois usage du terme pour désigner le héros ou le protagoniste d'un récit. À la toute fin du roman *L'esprit souterrain*⁴¹, le narrateur et protagoniste affirme en effet : « Quel absurde roman! Dirait-on pas que j'ai rassemblé en moi, *exprès*, **tous les traits d'un antihéros**? L'effet doit en être très désagréable⁴² ». En résumé, parce qu'il a raté sa vie et qu'il n'a pas atteint ses objectifs, le protagoniste se considère comme l'inverse du héros et juge que son récit doit être décevant pour le lecteur. Il faudra attendre le 21^e siècle, pour lire cette définition, fort succincte, du terme

⁴⁰ <http://www.academia.edu/7130049/A_Genealogy_of_Antihero> (page consultée le 6 avril 2015).

⁴¹ Fyodor Dostoevsky, *L'esprit souterrain*, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1886, p. 298.

⁴² *Ibid.*, p. 298. Nous soulignons.

antihéros : « Personnage de fiction ne présentant pas les caractères convenus du héros traditionnel⁴³ ».

Ces différents éléments, bien qu'ils nous éclairent quelque peu sur la définition de l'antihéros, soulèvent plusieurs questions : Quels sont les « traits » de l'antihéros dont parle Dostoevsky? Quelles sont précisément les caractéristiques de l'antihéros? Et qu'est-ce qu'un héros dit « traditionnel »? Alexis Pichard, plus prolixe dans sa définition, apporte une partie de la réponse lorsqu'il écrit :

Pour bien cerner cette notion d'antihéros [...], il faut d'abord revenir à la figure de référence : le héros. Dans la Grèce antique, le "héros" désigne les demi-dieux et les grands hommes divinisés, des personnages légendaires aux qualités et aux exploits extraordinaires, dotés d'un très grand courage et qui font preuve d'une vertu exceptionnelle. Le héros est par ailleurs le personnage central d'une œuvre de fiction, aussi appelé "protagoniste". [...] **L'antihéros est bien le personnage central d'une œuvre, le protagoniste, mais, contrairement au héros traditionnel, il n'est pas seulement constitué de qualités et apparaît, de fait moins monolithique.** Pourtant, comme le héros, il s'affirme comme étant guidé par une éthique, par une perspective téléologique. Les antihéros visent tous ce "Souverain bien" que Kant définit comme l'accession au bonheur. La vertu (la volonté du bien) étant la condition du Bonheur (bien absolu), le "souverain bien" est un bonheur moral. Mais, ce qui différencie l'antihéros du Héros, c'est précisément son rapport spécifique au concept de Kant. [...] **[Les antihéros] aspirent à accomplir leur devoir à finalité morale, mais ont recours à des moyens qui défient la morale. Leur comportement est ainsi clairement anémique⁴⁴ dans la mesure où, s'ils semblent vouloir se conformer aux idéaux culturels valorisés par la société, les antihéros utilisent des méthodes pour les atteindre qui sont contraires aux usages.** Ce qui génère un personnage [...] qui peut quelquefois laisser croire que l'antihéros est un antagoniste, le parfait pendant maléfique du héros.⁴⁵

Pour Pichard, le héros est donc le héros mythique dont parle Sellier et l'antihéros est celui qui

⁴³ *Petit Larousse illustré 2008*, Paris, Larousse, 2007, p. 52

⁴⁴ « Selon R.K.Merton (*Social Theory and Social Structure*, New York, Macmillan, 1949), l'anomie correspond à un comportement qui, tout en acceptant les objectifs culturels, ne respecte pas les normes sociales préconisées. » (Alexis Pichard, « Jack, Patty, Vic et les autres : antihéros modernes et postmodernes dans les séries américaines contemporaines », *TV/Series*, 2012, n° 1, p. 518).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 517-518. Nous soulignons.

présente certaines failles par rapport à ce modèle, tout en défiant la morale. Mais certaines ambiguïtés persistent. Les idéaux culturels et les usages ne sont-ils pas différents d'une société à l'autre, d'une époque à l'autre? À ce propos, Murat Kadiroglu écrit, dans son article intitulé « A genealogy of antihero⁴⁶ », que le caractère vague du terme antihéros vient de notre époque et de nos perceptions temporelles. On ne tiendrait pas compte du fait qu'il y a différents types de héros selon les époques et qu'il en va de même pour les antihéros qui peuvent avoir certains traits en lien avec l'époque qui les a vu naître. Ainsi, chaque antihéros serait unique et devrait être considéré en relation avec l'époque dans laquelle il évolue. Si nous faisons la synthèse des précédents éléments présentés, l'antihéros serait le protagoniste d'un récit qui, au contraire du héros mythique, aurait certaines faiblesses, userait de méthodes qui vont à l'encontre des normes sociales préconisées et pourrait échouer. C'est donc à partir de ces éléments de définition que nous chercherons à démontrer, dans le présent chapitre, que FitzChevalerie Loinvoyant est un antihéros. Pour ce faire, nous nous intéresserons d'abord à ses failles, ensuite nous nous pencherons sur sa morale et, enfin, nous reviendrons sur la conclusion de sa quête.

2.1 Les failles de FitzChevalerie Loinvoyant

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, FitzChevalerie Loinvoyant présente plusieurs des traits qui caractérisent le héros mythique. D'abord, son parcours respecte le schéma du modèle héroïque proposé par Philippe Sellier, — si l'on met de côté certains aspects liés à sa renaissance et à son apothéose; nous y reviendrons. Ensuite, lors de ses différentes initiations et épreuves, il démontre qu'en certaines occasions il peut faire preuve d'abnégation, de loyauté, de perspicacité, d'ingéniosité et de subtilité. On a aussi fait valoir qu'il est doté de l'invisibilité typique du héros mythique, ce protégé des Dieux, ainsi que de deux aptitudes extraordinaires :

⁴⁶ <http://www.academia.edu/7130049/A_Genealogy_of_Antihero> (page consultée le 6 avril 2015).

l'Art et le Vif. Toutefois, Fitz n'a pas seulement des qualités. Il a aussi des failles. À certains moments du récit, on met même une emphase particulière sur ses faiblesses. Les paroles d'Umbre Tombétoile, lors de leur première rencontre, en témoignent : « Tu n'es pas particulièrement fort, ni rapide ni brillant; ne te fais pas d'illusions. Mais tu acquerras la ténacité nécessaire pour abattre à l'usure ceux qui sont plus forts, plus rapides ou plus brillants que toi. » (CO, t. 1, p. 79-80)

Selon Murat Kadiroglu, l'antihéros est celui à qui on donne une certaine aptitude à l'échec. En fait, au contraire du héros mythique, il peut manquer de courage au point de se montrer lâche. Et c'est en quelque sorte le cas de Fitz. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les initiations et les épreuves auxquelles Fitz fait face ne se concluent pas toutes par des triomphes éclatants. Certains succès qu'il remporte sont même plutôt dus à ses faiblesses qu'à ses qualités. Par exemple, on peut se demander si c'est uniquement grâce à son courage qu'il a réussi sa première initiation—lorsqu'Umbre lui a donné pour mission de subtiliser un objet dans la chambre du roi Subtil sans que ce dernier ne s'en rende compte. Fitz a bien refusé de s'exécuter et il n'a jamais plié, quitte à perdre Umbre et ses précieuses leçons nocturnes sur le métier d'assassin royal. Toutefois, sa loyauté envers le roi n'est pas le premier argument que Fitz oppose à Umbre. Lorsque le vieil assassin lui dit : « Pas lui voler, lui emprunter, simplement. [...] Ça n'a rien de méchant, n'est-ce pas? » (CO, t. 1, p. 84), Fitz répond : « Rien, sauf que, si je me fais prendre, j'aurai droit au fouet, ou pire. » (CO, t. 1, p. 94) Ce n'est qu'à la suite de la proposition d'Umbre de remettre cette initiation à plus tard, le temps qu'il progresse et qu'il ait davantage confiance en ses capacités et donc moins peur de se faire prendre, que Fitz use de l'argument de la loyauté. De plus, Umbre ne revient vers Fitz que plusieurs nuits après leur

désaccord pour lui annoncer qu'il a réussi son initiation. On pourrait alors croire que le succès est dû au courage inébranlable de Fitz, puisqu'il a tenu bon devant le rejet et le mépris de son maître qui le traite de « geignard » et de « poltron ». En réalité, Fitz est horrifié et bouleversé par les événements et ne fait que s'apitoyer sur lui-même, sur le fait qu'il est désormais seul au monde. Bref, c'est en restant passif, en n'agissant pas, que l'initiation s'est conclue avec succès pour Fitz. Il dit lui-même : « Je pouvais aller chez Subtil en personne, montrer l'épingle qui m'ouvrirait sa porte et lui exposer mon dilemme. Mais quelle serait sa réaction? Me considérerait-il comme un petit sot? Dirait-il que je devais obéir à Umbre? Pire, dirait-il que j'avais eu raison de lui désobéir et se fâcherait-il contre lui? Autant de questions [...] auxquelles je ne trouvai nulle réponse satisfaisante.» (CO, t. 1, p. 96) Le courage est, par définition, de la force de caractère, de la fermeté devant le danger, la souffrance et toutes autres situations difficiles, tandis que Fitz est un personnage qui a tendance à perdre espoir devant l'adversité. Ainsi, c'est souvent le hasard ou l'intervention d'un allié qui lui sauve la mise.

Fitz est aussi un protagoniste dont le récit est parsemé d'échecs. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il échoue son apprentissage de l'*Art* et son premier assassinat. Par la suite, il ne parvient pas à sauver le roi Subtil des griffes du prince Royal et à empêcher ce dernier de s'emparer du royaume. Les conséquences de ces échecs sont importantes : emprisonné et torturé, Fitz se suicide pour ne pas trahir ses compagnons dans leur lutte contre Royal. Revenu à la vie, par les bons soins d'Umbre et Burrich, il tente d'assassiner Royal et échoue une fois de plus. C'est Vérité qui le sauve grâce à son Art. Enfin, dans son périple pour rejoindre Vérité parti en quête des *Anciens*, Fitz se fait capturer deux fois. Il s'en sort par lui-même la première fois, mais la seconde fois, c'est la ménestrelle Astérie et le loup Œil-de-Nuit qui le libèrent, sans quoi

il aurait péri. Bref, les moments où Fitz se retrouve dans des situations critiques sont nombreux. Sans ses compagnons, il n'aurait pu aller au bout de sa quête. Plusieurs raisons peuvent expliquer ces différents échecs, une seule peut les résumer : la faiblesse. Philippe Sellier souligne à propos du compagnonnage héroïque :

Quand l'imagination crée des figures héroïques, elle ne se borne pas nécessairement à présenter des êtres solitaires. Souvent, le héros est accompagné d'un autre lui-même, d'un ami à toute épreuve. [...] Cette amitié [...] confère un nouvel attrait au héros, lui permet de parler de lui-même ou d'accomplir de nouveaux exploits : on ne pouvait tout de même pas lui reconnaître le don d'ubiquité. Grâce à l'ami, des hauts faits interdits à un seul deviennent possibles. [...] Le créateur peut aussi constituer des groupes héroïques [...]. Ainsi passe-t-on aisément de l'héroïsme individuel à l'héroïsme collectif.⁴⁷

Dans le cas de Fitz, il ne s'agit généralement pas d'accomplir de « nouveaux » exploits grâce à un « ami à toute épreuve ». Les qualités de ses alliés compensent ses faiblesses : la vivacité d'esprit du Fou, la sagesse du loup Œil-de-Nuit, le courage, la maîtrise et la puissance de l'*Art de Vérité*, le dévouement de Kettricken, la compétence d'Umbre, lui permettent de survivre. Ces personnages sont aussi motivés par des idéaux et possèdent une foi qui fait en sorte qu'ils poursuivent avec acharnement quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes. Ce qui, d'une certaine manière, fait défaut à Fitz.

À ce propos, Monné Caroline Doua Oulaï, dans son article intitulé « L'héroïsme zolien face à la névrose », fait valoir que le héros est entre autres choses « [...] un homme digne de l'estime publique, de la gloire par [...] son dévouement total à une cause [...] »⁴⁸. Tout au long du récit, Fitz reste ambivalent entre sa loyauté, c'est-à-dire son devoir envers le royaume et les

⁴⁷ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 23.

⁴⁸ Monné Caroline Doua Oulaï, « L'héroïsme Zolien face à la névrose », <http://litteraturacomparata.ro/Site_Acta/PDF/Numar%20curent/10.AIC_15_Doua_Oulai.pdf> (page consultée le 6 avril 2015).

membres de la famille royale (d'abord Subtil, ensuite Vérité et Kettricken), et son désir d'indépendance. En s'acharnant à garder distinctes ses différentes identités (bâtard royal, assassin du roi, Catalyseur, amant), il ne parvient pas à se dédier entièrement à sa quête héroïque (empêcher le monde de sombrer dans les ténèbres) et dépense beaucoup de temps et d'énergie à respecter une éthique qu'il sait pourtant contradictoire.

2.2 L'éthique de FitzChevalerie Loinvoyant

L'éthique serait, par définition, « l'ensemble des règles de conduite⁴⁹ » d'un individu. Et la morale, « [l'] ensemble de normes, de règles de conduite propres à une société donnée⁵⁰ », plus particulièrement en rapport avec les concepts de bien et de mal. Cela dit, l'éthique de FitzChevalerie est d'abord fondée autour de différents idéaux sociaux et culturels. Ainsi, pour bien appréhender ces idéaux, il nous faut commencer par situer le contexte historique et social dans lequel évolue le protagoniste.

Puisqu'il s'agit d'un roman de *fantasy* épique, il serait aisé de supposer un lien direct avec le Moyen-âge. Toutefois, Anne Besson précise que « [...] la *fantasy* épique "à la Tolkien" se caractérise par la transposition d'éléments empruntés aux mythologies (personnages surnaturels, schéma initiatique) dans un contexte pseudo-médiéval qui donne forme au "hors-temps" primordial où s'inscrivent, à l'origine, celles-ci⁵¹ ». À propos de ce contexte qualifié de « pseudo-médiéval », Besson ajoute : « [...] une telle contextualisation pseudo-médiévale, pour porteuse qu'elle soit d'une reconnaissance du genre par ses lecteurs, s'actualise en vérité fort peu

⁴⁹ *Petit Larousse illustré 2008*, Paris, Larousse, 2007, p. 391.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Anne Besson, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, 2007, 205 p. 73.

dans des caractéristiques qui renverraient directement à une époque précise⁵² ». En somme, nous ne pouvons nous référer à aucune époque réelle, car il s'agit d'un contexte fictif empreint d'une médiévalité diffuse. Et il en va de même si l'on cherche à juger des lieux où évolue le protagoniste. Comme il s'agit d'un monde secondaire, il est régi par des lois qui lui sont propres.

Si nous souhaitons analyser avec exactitude l'éthique de Fitz, il faut donc se rapporter aux indices, aux éléments liés à la morale présents dans le texte. Ces éléments se révèlent le plus souvent à travers les personnages que côtoie Fitz. En outre, il faut considérer que son éthique est directement influencée par les différents rôles qu'il doit jouer, qui eux sont liés aux noms servant à le désigner : Fitz, mon garçon, le Nouveau, Catalyseur et Bien-Aimé et FitzChevalerie Loinvoyant.

Un premier personnage d'importance dans la vie de Fitz est Burrich, le maître des écuries de Castelcerf. Comme il lui a plus ou moins servi de père adoptif jusqu'à ce qu'il entre officiellement au château – et même par la suite –, nous pouvons considérer qu'il a grandement participé à son éducation. Dans le récit, Burrich est présenté comme un homme de principe et de certitudes — au point de paraître parfois obstiné, voire intransigeant. Il est le premier, au souvenir du protagoniste, à le nommer. Fitz est un nom dont la plupart des gens feront usage à un moment ou à un autre pour désigner le protagoniste. Et il ne semble pas anodin que ce dernier ne porte pas de nom au départ, comme le souligne le Fou, en tant que Prophète blanc :

Chaque fois que je tombe sur une croisée de chemins et que la piste est incertaine, je hume le sol, je billebaude, j'aboie, je renifle, et je trouve une odeur : la tienne. Tu crées des possibilités. Tant que tu existes, on peut manœuvrer l'avenir. C'est pour toi

⁵²*Ibid.*, p. 156.

que je suis venu [...] tu es le fils [de la tapisserie de l'avenir] que je tords. [...] Je suis venu et qu'ai-je découvert? Un Loinvoyant qui n'avait pas de nom! Aucun nom dans aucune histoire, passée ou à venir. (CO, t. 1, p. 722-723)

Bref, le protagoniste est considéré au départ comme un être sans identité, qu'on peut façonner. Ainsi, en le nommant Fitz, qui nous nous en souvenons signifie bâtard en anglais, Burrich lui révèle et lui impose la vérité sans trop l'adoucir : il a du sang royal, mais pas suffisamment pour prétendre être l'égal d'un prince de sang pur. Pour Burrich, le travail, l'obéissance, la loyauté, l'humilité, l'honnêteté et la sincérité sont les règles de conduite qu'il tente d'inculquer à Fitz, le plus souvent par l'exemple, en même temps qu'un mépris pour la pratique de la magie du *Vif*, un don que lui-même possède (qui fait en sorte qu'il a un grand respect pour la vie de toute créature) et qu'il fait de son mieux pour refouler.

Le second personnage qui a un impact significatif sur l'éducation du protagoniste et sur la formation de son éthique est le maître assassin Umbre Tombétoile. Il est donc la deuxième personne à lui enseigner son art après Burrich. Et ses leçons, surtout en ce qui a trait à l'éthique, sont en quelque sorte le contraire de ce que Fitz a appris jusque-là, si ce n'est la loyauté. Pendant longtemps, Umbre ne le nommera pas Fitz, comme l'indique ce passage : « Allons, tu peux m'appeler Umbre; et moi je t'appellerai... ? il se tut, mais devant mon mutisme, il acheva lui-même : " ... mon garçon ". Ce ne sont nos noms ni à l'un ni à l'autre, mais ça ira pour le temps que nous passerons ensemble » (CO, t. 1, p. 79). Cette manière de ne pas le nommer peut laisser penser qu'Umbre ne souhaite pas le qualifier ni lui donner d'identité particulière : un assassin ne doit pas avoir de nom connu. En tant que maître assassin, lui-même n'a plus d'identité sociale depuis des années. Pour Umbre, la morale est quelque chose de flexible, comme le démontre ce passage :

Tu es désormais l'homme lige du roi. Et tu dois dès maintenant te mettre dans la tête qu'il n'y a rien de plus important pour toi. Il te nourrit, t'habille, veille à ton éducation, et tout ce qu'il te demande en retour, pour le moment, c'est ta loyauté. Plus tard, il requerra tes services. Telles sont les conditions selon lesquelles je serai ton professeur : ton état d'homme lige du roi et ton absolue loyauté envers lui. [...] Sache a priori que je vais t'apprendre à tuer des gens. Pour ton roi. [...] Rappelle-toi ce que je vais te dire en toute occasion [...] apprendre n'est jamais mauvais; même apprendre à tuer n'est pas mauvais. Ni bien, d'ailleurs. [...] Pour le présent, penses-tu pouvoir l'apprendre et reporter à plus tard la décision de l'utiliser où non? (CO, t. 1, p. 79-81).

Umbre essaie d'inculquer à Fitz la loyauté indéfectible envers le roi comme première règle de conduite et ce, tout en laissant entendre que les notions de bien et de mal ne s'appliquent pas dans ce contexte — même si le meurtre est considéré comme un crime grave et punissable. En mettant d'abord de l'avant son devoir de loyauté envers le roi, et conséquemment son devoir d'obéissance envers ce dernier, nous pouvons penser que le choix de mettre ou non en pratique les connaissances acquises une fois son apprentissage terminé ne reviendra pas à Fitz. En tant qu'homme ligé du roi, qui de surcroît se considérera comme redevable, il devra obéir à tout ordre venant du souverain. Ainsi, Umbre réussit dans son entreprise et fait de Fitz un assassin loyal et relativement compétent, pour qui la dissimulation, le mensonge et l'assassinat deviennent comme une seconde nature.

Les autres noms par lesquels on désigne le protagoniste lui viennent pour la plupart de gens à la fois proches et chers. Mais il ne s'agit pas de personnages qui ont un rôle d'éducateur. Molly, enfant, le surnomme le Nouveau, car au départ elle ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il vient parfois flâner pendant la journée dans la ville de Castelcerf comme elle-même et d'autres enfants des rues qu'elle connaît bien. Plus tard, lorsqu'elle devient son amoureuse, elle le nomme comme bien d'autres, c'est-à-dire simplement Fitz. Molly est une jeune femme pour qui la fierté

et l'indépendance sont des vertus. Elle est aussi honnête, franche et volontaire. Et ce sont des qualités qu'elle exige de voir chez Fitz, après qu'il lui ait menti à propos de son identité de bâtard royal, dissimulé son rôle d'assassin, caché sa magie du *Vif*, etc.

Le Fou, pour sa part, le nomme le plus souvent Fitz, en certaines occasions Catalyseur et rarement, c'est-à-dire en privé, Bien-Aimé. On connaît les raisons du choix du nom de Catalyseur. Bien-Aimé est un nom plus personnel, plus intime. Il s'agit du nom que la mère du Fou lui a donné et qu'il offre à Fitz selon les coutumes de son pays natal, pour lui montrer à quel point le lien qui les unit est fort et transcende leurs rôles respectifs de Prophète blanc et de Catalyseur. Le Fou est un être qui, malgré une identité relativement trouble (son sexe reste indéterminé) et double (Bouffon du roi Subtil et Prophète blanc), se montre loyal, dévoué autant à ceux qu'il chérit qu'à sa quête, sincère et résolu.

FitzChevalerie Loinvoyant est le nom officiel du protagoniste. Vérité l'a inscrit dans le journal militaire le jour où le bâtard de Chevalerie est abandonné aux portes de la Citadelle. C'est donc le prince qui, par ce geste, lui donne le peu de noblesse qui lui revient. Cet homme est tout le reflet de son prénom : honnêteté absolue, incorruptible. Il fait aussi preuve de courage, d'une volonté sans faille et d'une abnégation totale de soi – il donne littéralement sa vie pour sauver le royaume et ses habitants. Et c'est ainsi que FitzChevalerie devra agir avec et pour le prince.

Ces différents noms sont pour Fitz autant de rôles qu'il doit endosser : bâtard royal,

assassin du roi et Catalyseur. Il est de son devoir d'y parvenir, mais cela lui cause des difficultés en regard de sa vie personnelle ou de celle qu'il souhaiterait. Sa formation d'assassin a fait en sorte que le mensonge et la dissimulation sont devenus pour lui comme une seconde nature, et il a appris en plus à relativiser les notions de bien et de mal selon le contexte. Par exemple, il est vrai que négliger de garder secrètes certaines informations — comme des détails politiques sensibles liés à son rôle d'assassin — pourrait être dangereux pour lui-même, pour les autres et pour le royaume. Toutefois, cela fait inévitablement de lui un être méfiant et de qui on se méfie. C'est pourquoi, aux yeux des gens qu'il côtoie, il est au mieux un dissimulateur, au pire un menteur, un lâche, un traître ou un meurtrier. Mais il faut préciser que Fitz agit pour se protéger lui-même et surtout dans le but de mettre à l'abri du danger ceux qu'il aime, comme son amante Molly. Il s'agit d'un sacrifice qu'il fait quotidiennement — car il n'y prend nul plaisir, tout comme pour le meurtre —, par loyauté et par dévouement. Bref, il s'agit d'abnégation, car Fitz souhaiterait profondément être quelqu'un qui peut se permettre d'être parfaitement honnête, parfaitement moral et qui n'aurait pas de rôle à jouer. Il aimerait avoir une vie simple et une identité claire, en somme, ne pas avoir autant de contraintes pour se définir.

Alors, peut-on dire, si l'on revient à la définition de l'antihéros d'Alexis Pichard, que Fitz aspire à accomplir un devoir à finalité morale? Une chose est sûre, il essaie de se conformer aux mieux aux idéaux culturels valorisés par sa société et d'atteindre le "souverain bien" de Kant. C'est dire que malgré les obstacles, les doutes, les entorses et les échecs, il vise un bonheur moral. Comme tout être humain, la finalité de ses actions est le bonheur et le bonheur est le bien. Toutefois, Fitz utilise, en toute conscience, certaines méthodes pour y parvenir qui défient la morale, car contraires aux usages de sa société. Comme le mensonge.

Selon Amadou Sadjó Barry, le mensonge pour Kant est une faute morale. Dans son mémoire *L'interdiction du mensonge chez Kant*, il mentionne que :

Kant condamne moralement le mensonge parce qu'en lui-même, le mensonge constitue la plus grave violation du devoir de l'homme envers lui-même : la sincérité. L'homme qui n'est pas sincère, c'est-à-dire qui dit délibérément le contraire de ce qu'il pense, non seulement va à l'encontre de la finalité inhérente à la communication, mais aussi, par le mensonge, l'homme renonce à sa personnalité. En renonçant ainsi à sa personnalité, l'homme cesse d'être un homme véritable, c'est-à-dire celui en qui la pensée et le dit coïncident, il devient un semblant d'homme [...] ⁵³.

Ainsi, si nous nous en tenons à ce que dit Kant, en mentant constamment, en n'étant pas toujours sincère, Fitz ne fait pas qu'aller à l'encontre des usages moraux, mais renonce à sa personnalité. Dans le cas du protagoniste, nous pourrions croire qu'il renonce à la personnalité qu'il pourrait avoir, à celle qu'il voudrait développer, pour ne devenir qu'un semblant de lui-même. Toutefois, il semble que Fitz n'ait jamais véritablement eu cette possibilité :

Il existe deux traditions concernant la coutume de donner aux enfants royaux des noms évocateurs de vertus ou de talents. La plus courante veut que, par principe, ces noms exercent une contrainte; que, lorsqu'un tel nom est attaché à un enfant qui sera plus tard formé à l'Art, ledit Art agrège le nom à l'enfant qui ne peut plus, à mesure qu'il grandit, que tendre à pratiquer la vertu dont il a été baptisé. [...] Une tradition plus ancienne attribue l'usage de ces noms à un accident, du moins à l'origine. [...] Mais pour la bonne marche de la royauté, il est préférable que le peuple reste persuadé qu'un enfant baptisé d'un nom noble aura une noble nature (CO, t. 1, p. 104).

Le protagoniste a été baptisé FitzChevalerie et nommé ensuite seulement Fitz. En tant qu'enfant royal, bien qu'illégitime, sa vertu ou son talent est d'être un bâtard, d'être « [...] de deux espèces

⁵³ Amadou Sadjó Barry, « L'interdiction du mensonge chez Kant », M.A. (philosophie), Montréal, Université de Montréal, 2010, p. vi.

différentes ou qui n'a pas de caractère tranché⁵⁴. » Fils d'un prince vertueux et d'une mère inconnue, cela a sans doute eu un impact déterminant sur sa nature. Par exemple, Vérité est bel et bien devenu quelqu'un d'absolument honnête et Royal un prince qui n'avait pour but que de devenir le souverain du royaume. De plus, Fitz, tout comme ses deux oncles, a été formé à l'*Art* auprès d'un professeur, Galen, qui ne cessait de lui rappeler qu'il était un bâtard. Sa personnalité et son éthique étaient donc peut-être déterminées dès le départ, c'est-à-dire voilées, ambiguës.

Selon Anne Besson, la *fantasy* épique est le genre littéraire contemporain qui met de l'avant le plus clairement ses préoccupations éthiques. Il est vrai que dans les œuvres de *fantasy*, nous retrouvons souvent deux camps qui s'affrontent sur des positions éthiques opposées. Toutefois, Besson souligne que, même lorsqu'il y a présence d'un certain dualisme, tout n'est jamais tout noir ou tout blanc (bien absolu et mal absolu) : il y a des zones grises. Il y a même une tendance forte qui se dégage des textes de *fantasy* épique en ce qui a trait aux stratégies antimanichéennes : la réhabilitation des « méchants ».

Tend à prévaloir dans de telles entreprises l'idée d'une prise en compte [...] de la différence : chacun a ses raisons, son point de vue aussi valable qu'un autre pour peu de faire l'effort de le partager, ses valeurs affectées de variations culturelles qu'il convient là encore de connaître et d'accepter. Le relativisme moral contemporain [...] se trouve donc autrement plus présent en *fantasy* aujourd'hui que ne le laisserait à penser une approche trop rapide.⁵⁵

Ainsi, puisque le lecteur connaît les différences, les motivations et les perceptions du protagoniste, on peut considérer le protagoniste comme un « méchant », comme un bâtard-assassin-menteur réhabilité.

⁵⁴ Petit Larousse 2003, Paris, Larousse, 2002, p. 106.

⁵⁵ Anne Besson, *La Fantasy*, op. cit., p. 175.

En définitive, on ne peut pas dire que Fitz est un protagoniste strictement immoral. Il est vrai que Fitz a une éthique flexible, toute relative. Mais ce sont d'abord ses comportements anomiques que l'on doit prendre en compte. Car il possède la volonté d'accomplir un devoir à finalité morale, malgré le fait qu'il ait recours à des moyens qui défient ladite morale pour y arriver. Et cela participe à faire de lui un antihéros. Tout comme l'absence d'apothéose dans son parcours héroïque.

2.3 Échecs de FitzChevalerie Loinvoyant

L'échec est le dernier élément de définition de l'antihéros sur lequel nous nous pencherons pour analyser le protagoniste de *La Citadelle des ombres*. Plus précisément, nous nous intéresserons à l'absence d'apothéose dans le parcours héroïque de Fitz.

Le second tome de notre corpus se termine sur un épilogue qui est un peu à la manière des dernières lignes du roman *Les carnets du sous-sol* de Dostoievsky. C'est-à-dire que le lecteur a droit, de la part du narrateur-protagoniste, à une réflexion portant entre autres choses sur l'échec de son parcours héroïque, de son existence. Il y dit que Molly et Burrich, les personnes les plus importantes pour lui, le croient mort depuis des années et que, parfois, il le croit lui aussi. Il est mentionné aussi qu'il ne connaîtra jamais sa fille Ortie et son fils, le prince Devoir, qu'Umbre ne vient plus le voir, que le Fou a disparu, qu'il vit et devra continuer à vivre en ermite sous une fausse identité et qu'il n'y a que la ménestrelle Astérie pour venir lui rendre une visite deux à trois fois par année. Ainsi, Fitz, FitzChevalerie Loinvoyant, mon garçon, le Nouveau ne sont plus. Une fois son parcours terminé, Fitz se retrouve plus ou moins oublié et ne trouve plus de sens à sa vie, car l'apothéose et la renaissance ne se sont pas produites. Tout

comme son rêve d'avoir une existence heureuse et bien à lui une fois sa quête terminée.

Selon Campbell, le héros ressemble au soleil, dans le sens où il parcourt un cycle en lien avec une vie lumineuse. Il entre et sort de l'ombre. Et c'est précisément ce qu'il y a de problématique avec Fitz : il n'y a pas d'aube suite au crépuscule. La conclusion de son parcours ne le fait pas passer d'inconnu à universellement reconnu. Pour la majorité des habitants des Six-Duchés, le héros du royaume n'est pas Fitz, mais son oncle Vérité, comme l'atteste ce passage du chapitre précédent l'épilogue du second tome :

C'est ainsi que la promesse des Anciens de secourir les Six-Duchés fut tenue. [Les dragons] vinrent comme au temps du roi Sagesse et chassèrent les Pirates rouges des côtes du royaume. [...] Malgré les nombreux dragons présents, c'est celui de Vérité dont les gens de Cerf devaient garder le plus vif souvenir [...]. Il demeure celui que l'on voit le plus fréquemment sur les tapisseries. [...] Les ménestrels en tirèrent des chansons, qui toutes affirmaient que Vérité était revenu en personne, monté sur le dragon turquoise, et qu'il avait lancé la bête dans la bataille contre les Pirates rouges; les meilleures disaient qu'à la fin des combats les Anciens avaient emporté Vérité avec grand honneur et qu'il s'était endormi à leur côté dans leur château magique en attendant que Cerf ait à nouveau besoin de secours. Ainsi, la vérité [...] devint plus grande que la réalité. C'était après tout une époque de héros et de prodiges sans nombre (CO, t. 1, p. 8883-884).

Vérité entre donc dans la légende tandis que Fitz en est entièrement évincé. En devenant ce que les gens nomment comme un *Ancien*, Vérité est passé du statut d'homme et de prince à celui d'un être quasi divin, un héros dont le parcours peut être qualifié de solaire. L'aube représenterait l'époque où il était prince et roi-servant, le zénith celle où il est parti à la recherche des *Anciens*, le crépuscule le moment où on a cru qu'il avait échoué et qu'il était mort, et l'aube suivante sa renaissance et son apothéose, avec son retour triomphal et sa victoire éclatante.

De plus, ceux qui ont participé directement à l'entreprise du prince, sauf Fitz, ont eux droit à une certaine gloire. À Castelcerf, le Fou a été salué comme un héros et un grand guerrier; Kettricken est devenue la reine incontestée des royaumes unis des Six-Duchés et des Montagnes; Umbre l'honoré et officiel conseiller de la souveraine, tandis qu'Astérie leur assurera l'immortalité à tous les deux avec une balade intitulée *La vie d'Umbre Tombétoile*. Une époque de héros et de prodiges sans nombre ? Comme Fitz doit continuer à laisser croire à sa mort dans les cachots de Royal et que la mémoire de sa vie d'avant a été salie par les accusations de régicide et de pratique de la magie des bêtes, le Bâtard au Vif (comme l'ont surnommé ses ennemis) n'a pas droit à une seconde œuvre lyrique inspirée de sa vie et de ses exploits. La chanson *La tour de l'île de l'Andouiller* est morte et oubliée, un peu comme lui.

La dernière phrase du récit résume à merveille ce que Fitz, qui ne fait plus qu'un avec son loup Œil-de-Nuit, pense à propos de ses échecs et de son existence : « Nous rêvons de sculpter notre propre dragon » (CO, t. 1, p. 893). Il souhaiterait donc se dissoudre avec ses souvenirs dans la pierre de mémoire, car il vaudrait peut-être mieux pour lui tout oublier et avoir la chance de renaître en dragon, en Ancien, en héros.

Conclusion

Si l'on se réfère aux éléments de la définition que nous avons donnée au début du présent chapitre, Fitz représenterait un antihéros. Il est un protagoniste qui n'a pas que des qualités—Fitz n'est pas le plus fort, le plus rapide, le plus intelligent, le plus courageux—, qui a une éthique qui ne respecte pas certaines des normes préconisées par les membres de sa société, qui renonce à sa personnalité et qui fait face à l'échec. En somme, est tant qu'antihéros, Fitz est le

personnage principal d'une œuvre de *fantasy* contemporaine qui, par ses imperfections, se montre moins monolithique, donc plus nuancé que le héros mythique

Fabulam Agere⁵⁶

⁵⁶ Au théâtre, l'expression latine *fabulam agere* signifie jouer une pièce. Dans la vie quotidienne, elle signifie jouer ou représenter quelque chose de réel ou non.

Quelque chose de soi

« Le talent est plein de pensées, le génie est la pensée.
Le talent est une citerne, le génie une fontaine. »

Edwin Percy Whipple, *Literature and life*

La nuit était calme et silencieuse, à l'instar de la fontaine située près du square décrépît où j'étais assis. Des années plus tôt, elle s'était tue dans l'indifférence la plus complète. La Ville avait cessé de croire. Seuls quelques lampadaires disséminés çà et là crachotaient encore leur lumière jaunâtre sur la façade des édifices aveugles que personne ne venait plus voir.

Longtemps, j'ai cru qu'on m'aiderait à trouver l'inspiration. Alors, comme plusieurs, j'allais me réfugier dans les cafés dans l'espoir de voir les personnages de mon futur roman venir s'attabler. Cependant, ceux qui se présentaient à mon regard se révélaient chaque fois si banals que cela ne se produit jamais. Le réel n'avait rien à m'offrir. C'est pourquoi je me retrouvai un soir, par hasard, assis sur un banc dans le square, à contempler misérablement le vide. À plus de trente ans, un génie aurait eu dix fois le temps d'écrire une œuvre immortelle. Pas moi. Ce que j'avais écrit de mieux se trouvait droit devant, sur une pancarte rongée par la rouille : « Traitement des os usés ». Un jeu de mots minable qui ne ferait rire personne.

Même si je n'avais rien à coucher sur le papier, le besoin d'écrire me rongait jour et nuit. Souvent, je m'endormais avec l'aurore en priant de ne point m'éveiller. Je ne pouvais supporter d'être un homme parmi tant d'autres. J'avais du talent. Peut-être au moins un peu. Mais le génie me manquait. J'étouffais de honte en relisant mes textes. Ma vie n'était qu'une sombre chimère.

C'est au moment où j'allais me lever pour rentrer que me frappa la terrifiante impression que quelqu'un se tenait derrière moi et m'observait. Puisque je n'avais jamais croisé qui que ce

⁵⁷ Les *Gnossiennes* sont une œuvre musicale en six parties du pianiste français Eric Satie. Leur ordre a été choisi en fonction de l'ambiance qu'elles donnent aux différentes parties du présent texte. Le gnosticisme est la « doctrine d'un ensemble de sectes chrétiennes hétérodoxes des trois premiers siècles de notre ère, qui professait un dualisme radical et fondait le salut de l'homme sur un rejet de la matière, soumise aux forces du mal, ainsi que sur une connaissance supérieure (gnoses) des choses divines » (Petit Larousse 2003, Paris, Larousse, 2002, p. 480).

soit dans les alentours, et que je n'avais pas pensé avant ce soir-là que cela pouvait se produire, il est inutile de préciser que je n'eus pas besoin de me contraindre à l'immobilité. Je restai comme pétrifié. Et lorsqu'enfin j'osai regarder, il n'y avait personne. Mais l'immense portail de fer forgé ainsi que la porte de l'usine s'étaient ouverts en silence.

J'eus d'abord envie de tourner les talons. Et c'est ce que j'aurais fait si la curiosité n'avait rapidement pris le dessus sur ma crainte. Je me souviens toutefois avoir convenu avec moi-même que je n'irais jeter qu'un coup d'œil par l'embrasure. Je m'y rendis donc de mon pas le plus léger, sans cesser de scruter les alentours. Quelle ne fut pas ma déception lorsqu'enfin j'y arrivai. Je n'y voyais goutte! Les fenêtres de l'édifice étaient bouchées et aucune lumière extérieure ne pouvait y pénétrer.

J'étais donc sur le point de partir quand une lueur diffuse vint éclairer l'intérieur de l'usine abandonnée. Je pus alors constater que tout le matériel encore utilisable avait été soigneusement récupéré. Ne subsistait plus qu'un vaste espace poussiéreux où il n'y avait nulle part pour se cacher. Ce constat me donna le courage de pénétrer dans l'air vicié par les années d'abandon et l'humidité due à l'eau croupissante des bassins. Mais je pris tout de même rigoureusement soin de rester dans le faible rai de lumière jusqu'à ce que j'attrape l'une des solides poignées de fonte écaillées de la porte au fond. D'une seule main, je poussai le lourd battant. Prêt à m'enfuir au moindre signe de danger.

Devant moi s'ouvrait une cage d'escalier. Au-dessus, un palier qui semblait flotter, car il n'était que faiblement éclairé par une ampoule archaïque. La porte y était grande ouverte. Je pensai alors une fois, ou peut-être deux, que si j'avais à m'enfuir de cet endroit, il en serait fait de moi. Je me trouvais dans une si pitoyable condition physique, que juste l'idée de devoir me mettre à courir suffisait pour que la sueur me dégouline sur les tempes et me ruisselle au creux

du dos. Mais l'attrait de l'inconnu m'obscurcissant passablement le jugement, je me retrouvai, comme transporté, à l'entrée d'un sombre couloir. Sans avoir rien choisi.

Je me retournai et je constatai que la régularité de l'épaisse pellicule de poussière qui couvrait le sol n'avait été dérangée que par les traces de mes propres pas. À moins de marcher sur les murs ou encore au plafond, personne n'avait pu me précéder. Ma vision se déforma. Et la lumière s'éteignit. Dans l'obscurité, la terreur me posséda. Étourdi, je me mis frénétiquement à la recherche d'un interrupteur que je finis par trouver et actionner. Tout ceci était de la pure folie. Je ne distinguais maintenant que des portes closes. De toutes parts. Et au loin une pièce qui contrastait merveilleusement avec l'univers grisâtre et glacé dans lequel j'évoluais. Dans un état qui frôlait le numineux, je fis solennellement quelques pas avant d'atteindre l'apothéose : devant mon regard incrédule trônait la plus éblouissante des machines à écrire.

Gnossienne n° 3

L'endroit était aussi immaculé qu'inoccupé. Ni la poussière ni les odeurs qui régnaient dans le reste du bâtiment n'y avaient pénétré de manière perceptible. Aménagé dans un style subtilement épuré, le boudoir était empreint d'un raffinement inouï. Au milieu de la pièce, où se concentrait une agréable chaleur, des fauteuils et des canapés Second Empire aux boiseries savamment ouvragées invitaient à la détente. En leur centre, sur une longue table basse, se trouvait une multitude d'alcools fins, dont une rarissime bouteille de Courvoisier & Curlier 1789. Sur le mur est, s'appuyait deux bibliothèques, dont une aux rayons garnis d'ouvrages qui allaient d'Alighieri à Woolf. À l'ouest, étaient exposées diverses œuvres de maîtres, telles que des gravures de Dürer réalisées pour la *Stultifera Navis*, et même quelques pièces de joaillerie fine,

dont un invraisemblable collier de perles noires irisées de rouge que je m'appropriai. Je ne savais plus où poser les yeux.

L'excitation qui bouillonnait en moi depuis mon entrée se mua en une incontrôlable envie de tout regarder, de tout toucher. Mais d'abord, il fallait absolument que j'aie m'asseoir derrière le bureau pour admirer la Crandall. Il s'agissait d'une merveille de style victorien laquée de noir, décorée de dorures et de fleurs peintes à la main, sertie de nombreuses insertions de nacre. Une splendeur. Mais lorsque j'empochai le collier pour mettre les mains sur les touches, tout le plaisir que je ressentais me fuit instantanément. Une feuille vierge y était glissée. Je la chiffonnai et la jetai à la corbeille. Ce faisant, je heurtai du coude un petit objet qui alla disparaître sous une causeuse. À genoux, je parvins à le saisir en y introduisant douloureusement le bras jusqu'au coude.

L'objet s'avéra être une clef. Poussé par la curiosité, je m'appliquai derechef à trouver quel usage je pouvais en faire. Je retournai d'abord à l'endroit où je l'avais trouvée, c'est-à-dire au secrétaire, sur lequel j'allumai la lampe de lecture pour prestement tester la clef dans la serrure des différents tiroirs. Elle fonctionnait dans chacune! J'entrepris donc d'inventorier le contenu du bureau.

Les deux premiers tiroirs ne contenaient rien de passionnant. Ne s'y entassaient que des cahiers de comptes au travers diverses paperasses administratives. Ce n'est que dans le dernier que je fis une véritable découverte : un volume relié dans un épais cuir vert de chrome sur lequel étaient inscrites deux initiales : N. M. Intrigué, j'allai me servir un digestif avant de m'affaler dans un divan pour le lire.

Il y était question d'un homme brisé qui fuyait une existence misérable et tout ce qu'il avait connu. Au cours de son périple, il rencontrait, sur un navire, une femme immortelle

urnommée La Misère qui, en cherchant à lui soutirer son esprit par quelque enchantement, lui passait malencontreusement ses pouvoirs et en mourait. L'homme, investi de ces nouveaux pouvoirs, allait de par le monde pour arracher aux grands artistes de toutes les époques leurs souvenirs, leur virtuosité, leur génie et écrivait le plus grand chef-d'œuvre littéraire de l'histoire. Le livre de N. M. créait en moi un étrange malaise, une sorte d'angoisse diffuse.

Gnossienne n° 4

En quittant l'usine, le premier matin, j'avais constaté que la clef, en plus d'ouvrir les tiroirs du bureau, était aussi celle qui permettait de déverrouiller la porte d'entrée ainsi que le portail. Je revins donc chaque soir à l'usine, où personne ne m'attendait jamais, avec la grisante impression d'être le maître des lieux. Je m'y sentais chez moi.

Dans la seconde bibliothèque, j'avais découvert plus d'ouvrages que le premier coup d'œil ne m'avait laissé percevoir. Il y en avait exactement cinquante. Pas un de plus. Et bien que cela fasse beaucoup, j'étais bien résolu à lire chacun de ces ouvrages anonymes et incomplets de – la plupart n'avaient qu'un début, une fin et parfois un amas de notes illisibles entre les deux.

Ainsi, bien que mes nuits étaient d'une certaine manière reposantes, je n'en manquais pas moins de sommeil. Un matin, le propriétaire de la librairie où je travaillais, qui s'était contenté jusque-là que de laisser échapper des soupirs de reproche lorsque j'arrivais, vint vers moi pour me dévisager longuement sans rien dire. Mais je ne me laissai pas impressionner. Je restai parfaitement impassible, car je connaissais bien la technique qui consistait à laisser le prétendu fautif parler le premier. Quoique je dise, quoique je fasse, il l'utiliserait pour commencer ses remontrances. Un simple : « Bon matin » se transformerait à coup sûr en : « Es-tu certain de

savoir encore faire la distinction entre le jour et la nuit? ». Peu friand de confrontations et battu d'avance, je laissai à mon tour échapper un soupir dont il s'empara aussi sûrement qu'une putain à qui l'on tend un billet.

Il m'expliqua d'un seul souffle que mes retards, de plus en plus nombreux, lui avaient causé moult problèmes, que mon manque de concentration, mes diverses erreurs et mon absence de courtoisie envers la clientèle ne lui laissaient plus le choix. En clair, il me fichait à la porte. Imperturbable, je lui répondis que je comprenais et il se sentit obligé d'ajouter que les livres se vendaient de moins en moins et que le chiffre d'affaires lui laissait croire que, s'il ne trouvait pas une solution dans l'immédiat, il devrait fermer la librairie. Je laissai couler. Je ne suppliai pas. Je lui demandai seulement à combien s'élevait ma prime de départ. Il me regarda d'un air dégouté, mais ne m'en signa pas moins un chèque avec lequel je pourrais vivre un certain temps en le combinant à mes économies.

Ce n'est qu'une fois dans la rue que je me rendis vraiment compte de la situation qui était la mienne. Celle d'un pochard-plumitif sans emploi. Devant ce constat peu reluisant, je me mis à faire passer nerveusement une à une les perles du collier entre mes doigts, que je gardais en permanence dans ma poche, tout en marchant. Bien que je n'aie pas de destination précise, l'immobilité m'était insupportable. Mes pas me menèrent bientôt à la taverne glauque que j'avais eu l'habitude de fréquenter, à une autre époque me semblait-il. À toute heure du jour et de la nuit, j'avais toujours pu m'y rendre avec la certitude d'y trouver certains de mes compagnons accoudés au comptoir. J'entrai donc.

Comme prévu, en ce jour de paie, la bande s'y trouvait réunie au grand complet. Dans la clarté trop vive du jour, les hommes accoudés au comptoir entassaient mécaniquement les bouteilles en un transparent rempart contre le désespoir. J'allai prendre ma place parmi eux.

Tandis que je passais ma commande habituelle au barman, un cognac double, ils se tournèrent comme une entité homogène dans ma direction pour poser froidement leurs regards sur moi. Croyant avoir affaire à une de leurs blagues tordues, je me mis à rire. Eux restèrent muets. Je réalisai alors qu'il y avait un bon moment que nous nous étions vus et que j'avais même changé un peu. Je jugeai donc qu'il me revenait de combler le silence. Je leur confiai que je venais juste de perdre mon emploi, mais que j'avais aussi fait une incroyable découverte. En réponse, j'eus droit à un « rien à foutre ». Je me dis alors que j'aurais peut-être dû commencer par leur demander comment ils allaient avant de parler de moi. Je tentai de me reprendre. Mais les résultats ne furent pas meilleurs : « c'est pas de tes affaires » et « t'es qui toi de toute manière? » C'est alors que je perdis toute envie de rigoler et que le doute s'ancra en moi. Ne me connaissaient-ils vraiment pas? Nous nous voyions ici depuis des années. C'était impossible. Et pourtant personne ne chercha à me reconforter, bien au contraire : « On veut la paix. Allez, dégage! » Le monde se mit à tanguer. Je m'accrochai d'une main au comptoir pour saisir mon verre de l'autre, que j'engloutis avant de lâcher une poignée de monnaie sur le comptoir. Je me sauvai ensuite vers la ruelle la plus proche, où je m'effondrai malade. Lorsqu'enfin je parvins à me remettre debout, trempé de sueur sous l'effort, je ne souhaitais plus qu'une chose : retourner à l'usine.

*

* *

Au bout de plusieurs semaines de parfaite solitude, je terminai la lecture du cinquantième et dernier ouvrage. Obtenant ainsi une vue d'ensemble, j'arrivai à la certitude que c'était là l'œuvre d'un seul et même auteur. En dehors du style toujours reconnaissable malgré son

évolution, les récits inachevés étaient tous consacrés à un même sujet, c'est-à-dire à la réalisation d'un chef-d'œuvre et à son auteur. Un sujet que N. M. avait exploité et qui me passionnait aussi. Tout ici était étrange. Un peu comme la feuille vierge nouvellement passée dans la Crandall comme par magie. J'avais besoin de sortir. Je décidai d'aller voir une vieille amie.

Gnosienne n° 2

Une fois devant le fleuriste, je constatai que l'austère propriétaire, qui jamais n'avait pu me supporter, se tenait fièrement derrière le comptoir. Il n'y avait donc aucune chance que j'y mette les pieds. Celle que je venais visiter vivait dans un petit appartement au-dessus de la boutique où elle travaillait désormais. Rien pour me surprendre. Le tangible, dans le travail comme dans toute chose, avait toujours été pour elle la seule réalité supportable. Et je n'étais qu'abstraction.

À l'époque de notre rencontre, près de dix ans auparavant, elle n'était ni belle ni laide, seulement fragile et un peu plus vieille que moi. Nous nous étions rencontrés alors que nous abordions encore les arts comme un moyen d'échapper à nous-mêmes. C'est cette douloureuse naïveté qui nous rapprocha, bien que je ne l'aimai pas plus au départ qu'elle ne m'aimât jamais. Qu'importe, nous n'étions plus seuls. Nous vécûmes même ensemble un temps. Le temps d'accepter l'inévitable. Elle ne pouvait aimer. Sachant cela, nous ne nous revîmes que lorsque la solitude devenait insoutenable. Comme aujourd'hui.

Préférant fuir un éventuel affrontement, je choisis de passer par l'arrière pour aller frapper à sa porte, en espérant qu'elle soit chez elle. Premier. Deuxième. Troisième. Au quatrième coup, on vint enfin m'ouvrir. Une vieille femme décharnée, à l'air confus, me souhaita

un bonjour usé que je ne lui renvoyai pas. Je lui demandai plutôt de but en blanc qui elle pouvait bien être. La vieille se contenta de me retourner la question, à laquelle je ne répondis pas plus, car par-dessus son épaule je pouvais voir l'intérieur du logement. Je me dis qu'à moins que le style crypte funéraire ne soit devenu à la mode, il ne pouvait s'agir de la même locataire! Anxieux, je lui demandai alors si elle savait où mon amante s'en était allée. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien et que, si elle ne l'avait jamais su, elle ne s'en souvenait plus. Il y avait si longtemps qu'elle avait emménagé. J'essayai alors de lui rafraîchir la mémoire. Je l'informai que mon amie se nommait Jona Demont, qu'elle travaillait à la boutique juste en dessous, et lui fit même une longue description de sa personne. Mais plus je parlais, plus elle battait en retraite. C'était sans espoir. Je me précipitai à la boutique, mais elle venait de fermer. Par chance, je repérai au loin, grâce à sa démarche chaloupée, le gros fleuriste qui déjà était en chemin vers chez lui. La dernière fois qu'il avait daigné m'adresser la parole, c'était pour me lancer des insultes. Selon lui, j'étais la cause de tous les tourments de sa protégée. Je l'avais souillée.

S'il savait que j'avais été aussi choqué que lui en découvrant les plaies qu'elle s'infligeait. Les nuits qu'elle passait seule dans le salon de notre petit appartement, dans le noir, fumant cigarette sur cigarette pour exhaler sa douleur et pour étouffer ses sanglots. Les jours entiers qu'elle tuait en dormant dans la crasse pour oublier. Pour oublier qu'elle ne pouvait s'aimer. Mais cela, je ne pus le lui dire. Je préférais qu'elle reste une victime.

M'extirpant douloureusement de mes souvenirs, je respirai profondément et le rejoignis pour entamer la conversation. Il s'excusa d'abord poliment de ne pas me reconnaître. Mais je ne me laissai pas déstabiliser comme à la taverne. Je m'accrochai à mon but. Ainsi, je me présentai comme un parent de son employée que je n'aurais plus vue depuis longtemps. Je ne saurai jamais si mon mensonge a réellement fonctionné, mais le fait est qu'à force de l'ennuyer, il finit par

m'informer qu'elle avait pris sa retraite et que depuis il travaillait seul. À cette nouvelle, j'eus envie de hurler, de le rouer de coups, de le mordre sauvagement au visage. Le gros homme me voyant trembler de plus en plus, sur le point de perdre le contrôle, accéléra le pas et disparut sans se retourner. Le ciel se fractura. Il me fallait immédiatement une prise solide sur le réel. C'est pourquoi je décidai d'aller visiter mon père. Je ne me souviens plus très bien de la manière dont je me rendis à sa résidence pour malades chroniques, seulement que l'on m'y attendait. En fait, je n'eus pas même le temps d'aller m'adresser à la réception que déjà une grande femme d'âge mûr et à l'air important venait à ma rencontre.

Elle m'aborda poliment par mon nom et me demanda de la suivre dans son bureau. J'acceptai, mais à contrecœur. Sur le chemin, je ne cessai de la presser de questions. Comment savait-elle qui j'étais? Était-il arrivé quelque chose à mon père? Elle n'ouvrit pas la bouche avant d'avoir refermé la porte et de m'avoir doucement invité à m'asseoir. Un peu comme à un enfant, elle m'expliqua calmement que nous nous étions rencontrés dans des circonstances identiques au cours du dernier mois. Que le même jour de chaque semaine, soit le mercredi, je venais pour rendre visite à cet homme. Chaque fois elle était obligée de me répéter que celui que je cherchais n'avait jamais résidé chez eux et que de toute manière il était décédé.

J'entendis, mais je me refusai à comprendre. C'était tout bonnement impossible. Ma dernière visite remontait à un peu moins de six semaines, et ce jour-là mon père se portait bien pour un homme âgé. Il ne pouvait être mort. La femme produisit une copie d'un acte de décès que je ne pus lire. Ma vue se brouilla et des images envahirent mon esprit. Un vieil homme assoupi, cinq flacons de furosémide — une substance administrée par voie intraveineuse pour traiter des problèmes d'insuffisance cardiaque — sur une table de chevet, dont un, je le savais, contenait une dose létale d'adrénaline. Je me remis à trembler. Sachant que la crise nerveuse était

proche, je me dépêchai à sortir de l'hospice en bredouillant des excuses. Je n'avais plus de travail, d'amis, d'amante et de père. Si j'en avais jamais eus.

Gnossienne n° 6

S'ensuivirent trois jours de beuverie ininterrompue pendant lesquels je m'abîmai dans des réflexions nihilistes. Au matin du quatrième, malgré une gueule de bois monumentale, je relus le livre de N. M. Cela me permit de remarquer un détail qui m'avait échappé auparavant. Dans le récit de N. M., le protagoniste voyageait du XIII^e jusqu'au XXII^e siècle, mais il manquait le moment où il rencontrait et dépouillait un artiste du XXI^e siècle. Comment avais-je pu ne pas le remarquer? Chose certaine, il fallait que j'écrive ce chapitre manquant.

Ce soir-là, je ne jetai pas la feuille passée dans la Crandall et me mis plutôt à écrire le résumé de ce que j'imaginai au départ n'être qu'un court texte. J'imaginai alors, dans ma fantaisie, que je serais cet artiste convoité par le protagoniste du roman de N. M. et que le lieu de notre rencontre serait le boudoir où je me trouvais. Le passage prendrait la forme d'un long dialogue. Je m'endormis en souhaitant un lendemain.

Le matin venu, je retournai à mon logement pour y chercher ce qui me serait nécessaire pour survivre le temps de la rédaction. L'endroit m'était devenu étranger et je savais que je n'y reviendrais plus. L'usine était devenue ma seule demeure et autre chose m'attendait désormais. Ce moment de grâce, je l'avais attendu toute ma vie et j'étais impatient de connaître le fin mot de mon histoire.

De retour chez moi, je mis la procrastination au rancart pour de bon et commençai à écrire. La prémisse était que le protagoniste du récit de N. M. arrivait un soir où j'étais absorbé

dans mon écriture dans le but me prendre le peu de talent et de souvenirs que je possédais. Il entra en conquérant intemporel jamais vaincu, en homme du monde qui avait tout lu et tout connu. S'ensuivait une longue discussion où nous échangeions sur nos existences, nos expériences et notre vision de la littérature. Nous partagions le récit de nos vies sans aucune pudeur. Et c'est ainsi, qu'au fil des pages, le chapitre se mua en un recueil de nouvelles.

Je mis des mois pour l'écrire et je ne faisais plus de distinction entre le jour et la nuit. Je sortais rarement et seulement pour me procurer l'essentiel. Mes repas étaient frugaux et mes moments de repos se résumèrent en de courtes siestes. Du buveur invétéré que j'avais été, il ne restait que le plus aride des abstèmes. Sans même m'en rendre compte, je diminuai jour après jour ma consommation et au bout de la deuxième semaine je ne prenais plus une goutte. L'alcool embrouillait plus qu'il ne libérait l'esprit et l'imagination. Le seul inconvénient était que je sentais désormais le froid.

Chaque jour qui passait transformait le boudoir. Chaque aube révélait son âge véritable. Comme usé par le bruit incessant et frénétique des touches de la Crandall, le salon tombait en décrépitude. Les tapis se défilèrent et se mirent à moisir, les peintures se couvrirent d'indélébiles taches d'humidité et le mobilier perdit tout son lustre, se fendit et finit par s'effondrer. Il n'y avait que la bibliothèque, le bureau, la chaise, la machine à écrire et le collier de perles noires qui restèrent intacts. Les irisations rouges des gemmes semblèrent même flamboyer par moments. Mais le pire restait le froid qui devenait de plus en plus mordant.

Bien que je considérai cela comme l'ultime preuve j'étais en quelque sorte rejeté hors du monde, je ne cessai pas d'écrire. Jamais. Car plus le désespoir devenait profond, plus il y avait de substance à en tirer. Mais vint un moment où je n'eus même plus la lampe pour m'éclairer. Je dus donc m'armer de courage et de quelques allumettes pour aller explorer les pièces du couloir

avec le passe-partout, dans l'espoir de trouver une solution. Dans plusieurs, je ne découvris que gravats et poussière, avant de tomber miraculeusement sur un lot de chandelles intactes. Cela me permit à la fois de m'éclairer et de m'imaginer ressentir à nouveau un peu de chaleur lorsque j'étais forcé de m'allonger au sol, lorsque je n'arrivais plus à penser au travers de la brume de mon épuisement. Je devins comme immatériel.

Gnossienne n° 5

Vint le moment tant redouté où je déposai la dernière page sur la haute pile qui tenait en équilibre sur le sol, à côté de la machine à écrire, le livre de N. M. servant de presse-papiers. J'avais réussi.

Je m'éveillai paniqué, quelques heures plus tard, car pendant mon sommeil avait disparu le réconfort que m'octroyait la sensation de l'épaisse liasse de papier que je gardais sous la main. De plus, la lumière était revenue. Je n'étais plus allongé dans la pénombre. Les meubles, les œuvres d'art, ainsi que le mobilier avaient retrouvé toute leur splendeur. Mais cette surprise momentanée ne parvint pas à vaincre l'angoisse d'avoir perdu mon livre. Cet état d'angoisse dans lequel je me trouvais me fit même douter de l'avoir jamais écrit. Je tentai de me calmer et de réfléchir. La clef n'était plus dans ma poche. Le livre de N. M. avait disparu. Mais mes doigts étaient toujours bel et bien tachés d'encre.

Je regardai vers la bibliothèque. Immédiatement je constatai que quelque chose avait changé. Elle ne contenait plus cinquante livres. Il n'y en avait plus qu'un. Avec appréhension, je le pris et l'ouvris à la première page. Il s'agissait bel et bien de mon récit. Ne pouvant y croire, j'allai m'asseoir au bureau devant la fenêtre pour le feuilleter lentement. Et ce n'est qu'une fois

que je l'eus tourné et retourné, que j'eus touché du bout des doigts pratiquement chacune de ses pages avec émotion, que je me décidai à le remettre en place.

Tandis que je le rangeais et que je me demandais ce que j'allais devenir maintenant que j'avais terminé mon ouvrage, je remarquai un bruit ténu, mais inhabituellement persistant au-dehors. Tout était toujours si tranquille. J'allai éteindre la lampe sur le bureau et je poussai légèrement la toile opaque qui couvrait la fenêtre pour regarder à l'extérieur. À la pâle lueur du lampadaire, je vis qu'il s'agissait de la fontaine qui s'était remise à couler par à-coups. Je rangeai le collier de perles noires dans le tiroir du bureau et le verrouillai. J'emportai la clef, mon livre et je sortis de l'usine. Mais avec l'intention de revenir. Je continuerais à écrire.

Quelque chose de bien

« [...] le prénom est la clé de la personne. C'est le cliquetis
délicat de sa serrure quand on veut ouvrir sa porte. »

Amélie Nothomb, *Acide sulfurique*

Bien qu'il les préférât de loin mortes, il devait d'abord les souffrir moribondes. Et pour bien se souvenir de chacune, il devait se les présenter les unes derrière les autres, blotties au creux de sa main.

Il voyait une femme ces derniers temps. Mais celle-ci ne comptait déjà plus. Elle ne donnerait rien. Il l'avait vite compris. À propos de l'autre, celle qui promettait, nous pourrions simplement dire que leur rencontre s'était produite dans un centre de désintoxication, en cure fermée. Qu'il était allé l'y chercher expressément, sans pour autant la connaître. Le fait d'avoir soudoyé un gardien pour qu'il lui remette, préalablement à sa démarche, une copie du dossier de tous les patients n'était pas étranger à sa certitude. Elle y était. Tout simplement.

La première, Agathe⁵⁸, avait un de ces visages qui font inmanquablement grimacer de dégoût, surtout les enfants. Il l'avait donc laissée dans le vestibule de l'établissement avec un air de profonde tristesse, un peu comme s'il s'agissait de sa copine, de sa sœur ou encore d'une amie très chère. On devait le croire. Ainsi, la grande affection qu'il témoignait publiquement à une femme si laide ne laisserait planer aucun doute à son endroit. Il passerait pour un homme sensible, doté d'une grande générosité — combinaison qui appelait infailliblement le respect et la sympathie. De plus, son costume noir classique hors de prix, allié à sa physionomie torturée, charmait à tous les coups. Cela ne pouvait rater.

De son côté, la clinique, n'avait rien de charmant. L'aspect intérieur comme extérieur rappelaient celui d'une école publique qui aurait été réduite. Propreté digne d'un motel de province, peinture aux teintes vagues et décoration strictement fonctionnelle. Mais le pire était le silence oppressant, ponctué de cris de colère, qui y régnait. Lors de sa courte visite des lieux, en

⁵⁸ « Étymologie : du grec, femme bonne et vertueuse » (Louis Stanké, *Les prénoms*, Éditions Héritage, Montréal, 1979, p. 13).

compagnie de la moins dodue que tardivement mafflue directrice, il ne surprit aucune conversation. Pas même en passant devant les chambres sans porte où on logeait pourtant les patients deux par deux. À ce qu'il put voir, tous les occupants, sans exception, étaient occupés soit à lire, soit à écrire, soit à fixer intensément le vide. Et aucun n'eut le moindre signe de curiosité envers le nouveau venu. Sans doute se disaient-ils que, de toute manière, ils seraient bien forcés d'entrer en contact avec lui, et ce, plus tôt que tard. Cette conclusion lui vint tandis qu'il signait les nombreux documents légaux que lui tendait Matrone Marthe⁵⁹ — c'est ainsi qu'il la surnommait, mais seulement derrière son large dos — en expliquant sèchement sa règle d'or : aider les autres dans leur cheminement. Chacun, sans exception, avait ce rôle capital à jouer. Maevan acquiesça. Il le jouerait jusqu'au bout.

On l'emmena à sa chambre pour qu'il puisse y ranger les quelques affaires qui n'avaient pas été saisies. Comme son veston, jugé déplacé pour un patient. Il rangea donc, sous le regard placide de Matrone Marthe, ses sept chemises noires dans la petite penderie avec ses sept pantalons, ses autres vêtements dans les tiroirs de son lit capitaine, et enfin ses effets de toilette, sauf son parfum qui contenait de l'alcool, dans l'armoire sous l'évier. Une fois chaque objet à sa place, elle l'informa de l'immuable horaire et de chacune des tâches qu'il devrait accomplir quotidiennement.

D'abord, le lever était à sept heures tous les jours. Et pas une minute de plus ne serait tolérée, à moins d'un sérieux ennui de santé. Ensuite, tous devaient faire rapidement, et surtout impeccablement, leur lit sous peine de recommencer jusqu'à l'entière satisfaction de l'intervenant tandis qu'attendait impatiemment le colocataire du fautif. Une fois les lits faits, l'on devait se rendre directement à la douche, puis à salle à manger commune pour y prendre son

⁵⁹ « Étymologie : du syriaque, maîtresse de maison » (*Ibid.*, p. 126).

repas. On n'y servait que des aliments jugés sains, ce qui était pour Maevan un changement tout à fait bienvenu. Mais il y avait un bémol. La quantité de nourriture que l'on y ingérait était rigoureusement calculée. On ne pouvait prendre plus de deux breuvages et qu'une assiettée de l'un ou de l'autre des mets proposés. Pour ce qui est du dessert, cela allait au mérite. Seuls ceux qui avaient démontré un contrôle de soi exemplaire pendant une période d'une semaine complète y avaient droit. Mais par chance, les sucreries, il n'en avait rien à foutre. Le dîner était servi à midi et le souper à 17 heures. En ce qui avait trait aux activités diurnes, sports, étude, lecture, travaux ménagers et ateliers sur la dépendance se succédaient. Enfin, une bonne partie de la soirée était réservée à la séance dite de confrontation.

Le soir de son arrivée, il n'eut droit qu'à ces formalités et au sommeil. Pas de film du samedi. Et lorsqu'il se glissa sous les draps, à 23 heures, l'autre occupant de la chambre avait éteint et dormait déjà. Le lendemain, il fut réveillé par la voix du préposé qui les somma, lui et le frisé, de se lever s'ils ne voulaient pas passer les derniers à la douche et ainsi prendre le risque de l'avoir glacée. Maevan prit tout de même d'abord le temps de s'étirer longuement, dans le but d'examiner celui qui toute la nuit avait rêvé bruyamment, à ce qu'il avait compris, de souris voleuses de chair.

Daniel⁶⁰ était un grand et maigre jeune homme de dix-neuf ans, à l'allure maladroite et doté d'un long visage quelconque. Sous le regard attentif de Maevan, il enfila nerveusement un ample jean usé et un t-shirt minable, sur lequel était imprimé le visage d'un tigre, prit ses lunettes et une serviette avant de passer des sandales et la porte en direction des douches. Maevan n'avait pas encore bougé du lit lorsqu'il revint rapidement sur ses pas, après qu'ait résonné dans le couloir l'ordre express de retourner faire son lit. Intimidé, il resta dans l'embrasure de la porte sans bouger, avec la ferme intention de ne pas être celui qui prendrait la parole le premier.

⁶⁰ « Étymologie : du latin formé sur l'hébreu, jugement de Dieu » (*Ibid.*, p. 54).

Sachant d'ores et déjà qu'il dominait son colocataire, Maevan lui demanda poliment, en affichant son sourire le plus désarmant, de le guider lors de cette première journée. Ne demandant pas mieux, l'autre laissa tomber ses affaires au sol pour se diriger vers son lit. Maevan en profita pour se lever d'un coup et lui tendre la main. Daniel parvint tout juste à se retenir de faire un pas en arrière avant de tendre une main sans aucun tonus. Il fit ensuite son lit consciencieusement, tout en jetant de temps à autre un œil à son voisin, question de s'assurer que ses instructions silencieuses étaient bien suivies. Bon élève, Maevan passa l'inspection et ils purent se rendre aux douches. Quand ils entrèrent dans la vaste pièce où s'alignaient face à face deux dizaines de cabines, ceux qui les avaient précédés en étaient à les nettoyer à l'aide de pulvérisateurs. Pendant qu'ils attendaient leur tour, Maevan réalisa que la grande majorité n'avait même pas vingt ans et que, malgré leurs différences évidentes, ils avaient tous un point commun : une attitude de fausse indifférence qui se traduisait par une colère froide et permanente. Une attitude facile à imiter. Pas comme la maladie ou la folie.

Lavés en trois minutes chrono, ils purent se rendre, en observant un silence parfait, à la salle à manger où une dizaine de personnes étaient déjà assises autour d'une des grandes tables rondes. L'impatience se lisait sur les visages. Et ce n'est qu'une fois chacun en place, que Matrone Marthe les autorisa, un à un, à aller se servir en suivant un ordre méritoire fondé sur l'observance des règles et le respect du traitement. Cette façon de fonctionner permit à Maevan d'observer à loisir les candidates potentielles. Elles étaient peu nombreuses et leur nombre se réduisait chaque fois que l'une d'elles se levait pour aller se saisir d'un muffin. Qu'elles soient grasses et pitoyables, décharnées et tranchantes, elles se ressemblaient toutes. Sauf une. Celle qui était dotée d'un prénom aussi affreux que le sien : Dorina⁶¹. Une fille élancée et bien faite, à la démarche volontairement vulgaire et qui, croyait-elle, ne s'en laissait pas imposer. Cette dernière

⁶¹ « Étymologie : du grec, don de Dieu » (*Ibid.*, p. 59).

avait remarqué que Maevan les examinait et, au contraire des autres, elle soutint son regard sans ciller jusqu'à ce que vienne son tour. Elle se croyait différente. Maevan lui sourit de toutes ses dents tandis qu'elle grignotait avec méfiance sa salade de fruits. Bon dernier, il ne prit qu'un café noir et une rôtie. Le festin viendrait. Pendant tout le temps que dura le repas, les garçons s'entretenaient entre eux et les filles firent de même. Comme à la petite école, il n'y eut d'échanges entre les deux groupes que lorsqu'un garçon trouvait un commentaire peu subtil à faire à une fille. L'équivalent de tirer une boule de neige ou les longs cheveux d'une camarade de classe pour qui l'on a le béguin, par faute de choix. Toutefois, la Matrone voyait à ce que les choses n'aillent jamais plus loin. Tout rapprochement, de quelque ordre que ce soit, entre les deux sexes était strictement interdit car, selon les thérapeutes, le fait d'assouvir ses pulsions sexuelles et ses besoins affectifs d'une quelconque manière nuisait au traitement. Cela permettait de fuir la réalité. En ce sens, même l'acte masturbatoire en solitaire était sévèrement puni, bien que la promiscuité et la surveillance permanente le rendent pratiquement impossible. Maevan savait que son séjour serait long et pénible. Au moins, de l'autre côté de la table, Dorina le fixait toujours intensément. Il tenait quelque chose.

Maevan passa le reste de la matinée à lire sans relâcher sa vigilance. Son plus grand désagrément, en dehors de l'éclairage quasi aveuglant dans la salle commune, était de devoir constamment simuler le manque. Pour être certain de ne pas se trahir lui-même, Maevan avait choisi de jouer la carte du polytoxicomane. Ainsi, un peu d'agressivité, qu'il n'avait pas besoin de feindre tout à fait, quelques bouffées de chaleur et une bonne dose de nervosité suffisaient. Par contre, ne pas décrocher du rôle l'empêchait de savourer pleinement les mots de son livre. Au moins pouvait-il sortir toutes les deux heures pour fumer. À l'extérieur, il prit bien soin de se tenir à l'écart des autres, comme entièrement replié sur lui-même, avec l'air de se perdre dans de

sombres et tortueuses pensées. Il devait d'abord ignorer Dorina, car il savait que l'on ne piégeait pas sa proie en la chargeant. Une indifférence modérément affectée était son meilleur atout.

Tous les mâles tournaient instinctivement autour d'elle. Le temps d'écraser, ils étaient tous fins fous du besoin, de la nécessité de la posséder. Mais Dorina, tout du long cette parade, ne fit qu'arborer son sourire narquois. Nul besoin de montrer les crocs. Les mâles s'en chargeaient pour elle.

Après la clope, vint l'heure où chacun devait aller rencontrer son intervenant en privé. Puisqu'ils n'étaient pas douze, mais seulement quatre, Maevan eut le temps de relire et de méditer un passage qui avait fortement marqué son esprit des années plus tôt : « Il y a une sorte de volupté à se faire des reproches ... Quand nous nous blâmons, nous pensons que personne d'autre n'a le droit de nous blâmer. C'est la confession, non le prêtre qui donne l'absolution⁶² ». Il put s'impregner entièrement de la puissance de ces mots avant que ne se présente sa thérapeute. La considérable Émilie⁶³ l'invitait à la suivre, seul. Il laissa donc ses souvenirs et son auteur pour aller prendre place sur l'une des deux chaises bleues d'écolier, unique mobilier du terne local d'intervention. Avec un maximum d'austérité, il acquiesça à tout. Et lorsqu'il dut exprimer une pensée, il le fit le plus brièvement possible. L'expérience l'avait préparé.

Comme tout bon thérapeute, elle cherchait avant tout à le faire se dévoiler. Mais Maevan en avait vu de plus brutaux et de plus voraces qu'elle. Émilie était davantage de ceux qui prennent plaisir à dénuder lentement, question de faire durer le plaisir et ainsi satisfaire pleinement leur curiosité. C'est ce qui l'avait sans doute poussée, comme tous les autres, à embrasser ce genre de profession. Cette indiscretion savante, et conséquemment socialement respectée, portée par le besoin d'être reconnu comme quelqu'un de bienfaisant. C'est pourquoi

⁶² Oscar Wilde, *Le portrait de Dorian Grey*, Albert Savine, Paris, 1895, p. 139.

⁶³ « Étymologie : du grec, gentil, aimable » (Louis Stanké, *op. cit.*, p. 64).

Maevan lui raconta juste ce qu'il lui fallait pour la contenter jusqu'à la prochaine fois, c'est-à-dire un pan trafiqué de l'histoire d'une des folles qu'il avait connue. Même altéré, le récit d'un amour tragique était généralement infaillible avec les femmes. Et celle-là avait tout juste le profil de la quadragénaire solitaire qui se rue chez le libraire dès que paraît un nouveau roman de Danielle Steel. Il affecta donc, l'air d'abord réticent et l'œil humide, de s'ouvrir, fragile. En s'affichant à un intervenant comme un gay au cœur brisé, il gagnerait le droit de faire ce qu'il voulait avec Dorina; cela le mettait hors de soupçons.

Lorsqu'il eut terminé son récit poétique avec la voix brisée par le chagrin et le regard aveugle, comme perdu dans les lointains méandres du passé, Maevan garda le silence jusqu'à ce que, par un sourire compatissant, Émilie lui signale qu'il pouvait quitter la pièce. Il la remercia poliment de son écoute avant d'aller retrouver le confort du fauteuil et la douce voix d'Oscar Wilde. Malgré son enthousiasme, il n'arriva toutefois qu'à lire quatre pages du roman avant de le laisser tomber. Il n'y avait rien à faire. Les mots n'étaient qu'une suite de sons creux. L'histoire de la folle y prenait toute la place.

*
* *

Il y a un peu plus de trois ans, Noëlle⁶⁴ habitait encore le même immeuble à logements que Maevan. C'était une femme que tous trouvaient, pour le moins, particulière. Surtout depuis que le seul homme qu'elle ait jamais eu l'eût quittée. Elle avait alors commencé à avoir un comportement que l'on pourrait qualifier de dérangeant. Ce qui était tout à fait compréhensible si l'on considérait à quel point la vie n'avait pas été tendre avec elle. Enfant unique résidant un petit village, elle avait eu beaucoup de difficulté à socialiser dans sa jeunesse. Intellectuelle et

⁶⁴ « Étymologie : du latin, natalis dies, jour de la naissance » (*Ibid.*, p. 138).

introvertie, elle avait passé le plus clair de son enfance et de son adolescence en solitaire, à maudire le dieu qui l'avait faite si repoussante. À vingt ans, pas un seul garçon ne l'avait encore abordée et aucune fille n'avait été pour elle plus qu'une camarade qui disparaissait au moment de la fin des classes. Ce n'est que deux décennies plus tard qu'elle fit la connaissance de Marc⁶⁵ sur son lieu de travail. À titre de directrice des ressources humaines, c'est elle qui l'avait reçu en entrevue et embauché. Jeune, passablement beau, mais franchement charmant, il lui avait plu immédiatement.

Pendant des mois, elle ne réussit qu'à lui sourire bêtement, trop terrorisée à l'idée de se voir rejetée. Et son béguin en serait resté là si, un soir, sous le coup de l'impulsion, elle ne l'avait plus ou moins supplié de sortir avec elle. Il avait d'abord demandé un temps pour réfléchir à ce que cela pouvait impliquer pour deux collègues de sortir ensemble. Mais le lendemain il accepta lorsqu'elle lui fit comprendre qu'il ne pouvait être mauvais pour sa carrière d'être vraiment dans les bonnes grâces des ressources humaines.

À la suite de leur première sortie, ils visitèrent des endroits qu'elle n'avait jamais vus, qu'elle ne s'était jamais permis : restaurants raffinés, théâtres mythiques, hôtels princiers, etc. C'était en quelque sorte leur secret. Et c'était si romantique. Mais après quelques semaines, cela ne lui suffit plus. Au travail elle sentait Marc toujours trop loin alors qu'il était si près. Elle trouva donc, après une conférence, le courage d'aller lui donner un baiser devant tout le monde. Un baiser malhabile qu'il ne lui rendit pas. Ce soir-là, alors qu'ils étaient les derniers à quitter le bureau, Noëlle, hors d'elle, lui fit la promesse solennelle que s'il osait la repousser encore une fois elle ferait de sa vie un enfer. Elle le ferait virer et noircirait si bien sa réputation dans les milieux industriels et commerciaux que plus personne ne voudrait l'engager. Jamais.

⁶⁵ « Étymologie : du latin, sur une racine aryenne, et dérivant de Mars : brave, vaillant, qui broie, qui martèle. » (*Ibid.*, p. 122).

Les jours qui suivirent furent glacials. Chaque fois qu'elle tentait de s'approcher de lui, il l'ignorait ou se sauvait simplement. Le lundi suivant, à bout de nerfs, elle se présenta à la première heure dans son bureau pour le prier de bien vouloir lui dire quelque chose. N'importe quoi. Et c'est ce qu'il fit. De manière à ce que tous entendent clairement, il hurla qu'il ne l'avait jamais aimée et qu'il l'avait toujours trouvée dégoûtante et stupide. Que ce n'était que les menaces permanentes de renvoi qui l'avaient contraint à subir ses avances sans rien dire. Noëlle resta muette. Le bureau s'était mué en une tombe.

Depuis, dans le quadruplex, on l'entendait marcher sans interruption en sanglotant. C'est pourquoi, au bout de quatre jours entiers de cet insupportable manège, Maevan se décida en pleine nuit à aller la sommer de bien vouloir prendre un siège, sous peine de se retrouver avec une nouvelle raison de pleurer : l'amputation de ses deux pieds. Il cogna sèchement plusieurs fois à sa porte sans obtenir de réponse. Ladite porte étant déverrouillée, il se donna le droit d'entrer. En ouvrant, il la vit qui continuait à se trainer misérablement dans le séjour. Une pleine poignée de ses longs cheveux châtain dans la main et le regard absent, elle tirait sauvagement sur une cigarette rougeoyante. Il se dit alors, avant de refermer bruyamment la porte sur l'air enfumé qui lui déchirait la gorge, qu'il pourrait bien attendre dans le portique sans jamais attirer son attention. Mais l'ayant ainsi fait sursauter, Maevan en profita pour lui demander s'il pouvait entrer. En guise de réponse, Noëlle lui tourna le dos et continua sa marche funèbre vers le salon en piétinant cendres et mégots. Déstabilisé, Maevan la suivit et s'assit dans une vieille causeuse recouverte d'un tissu qui avait dû un jour être rose. Deux dizaines d'allers-retours plus tard, elle s'arrêta enfin et en écrasant vaguement du bout du pied la cigarette qu'elle venait à peine d'allumer, elle accepta à contrecœur de le regarder. Malgré son soudain embarras, il parvint à lui expliquer la raison de sa présence chez elle. Elle ne réagit pas. Il eut beau se répéter encore et

encore, elle semblait ne pas comprendre un mot de ce qu'il lui disait. Pris d'un élan de pitié, il ne put s'empêcher de s'approcher d'elle pour la prendre dans ses bras. Pour l'étreindre, elle, une étrangère. Une personne qu'il n'avait croisée en coup de vent qu'une fois ou deux dans l'escalier. Il regretta instantanément son impulsivité. S'attendant à être repoussé, il resta interdit lorsqu'elle lui rendit son étreinte. Et lorsqu'elle le relâcha, Maevan s'éloigna un peu pour regarder son visage qu'il s'attendait à voir complètement ravagé par le chagrin. Mais au contraire, sa souffrance était terriblement belle. Elle donnait à ses yeux une teinte d'un vert profond qui lui rappelait trop bien celle qu'il aimait. Cette expression tragique suscita en lui un irrépressible besoin de possession qui lui vrilla le corps et lui fit perdre la tête. Une impérieuse nécessité de s'emparer de ce visage troublé pour le baiser, pour le mordre. Il la saisit donc par les épaules et lui planta férocement ses dents dans le cou. Noëlle céda. Elle cessa de pleurer et l'emmena dans sa chute, mais sans cesser de murmurer obsessionnellement un prénom d'homme qui n'était pas le sien, et qu'elle semblait presque reconnaître lorsqu'elle le regardait. Tremblant de tous ses membres, il la dénuda pour se gorger à loisir de sa douce chair immobile. Il ne se ressaisit qu'au moment où il allait la pénétrer. Mais Maevan n'aurait pas supporté d'être un violeur. Ayant retrouvé ses esprits, il remit promptement son pantalon et fuit en courant presque. Dans son dos, Noëlle implorait un Marc invisible de lui pardonner, de revenir. De retour chez lui, hors d'haleine et seul dans son lit, il parvint presque à se convaincre que le sommeil serait source d'oubli. Il n'en fut rien.

Maevan se leva à six heures le lendemain, pour constater que le temps passait lentement. Très lentement. Jusqu'à midi, il tendit l'oreille en ne souhaitant qu'une chose : l'entendre se remettre à marcher. Mais le silence persista. Alors, moins pour s'excuser que pour tenter d'éviter une éventuelle poursuite pour attouchements sexuels, il remonta chez elle. Maevan sut, au

moment même où il mit un pied à l'intérieur, que ne jamais il ne pourrait oublier cet instant. Assise dos à la porte, le menton appuyé contre la poitrine, elle était morte. Son parcours était terminé. Dans un état second, Maevan alla jusqu'à la table à café pour appeler les services d'urgence tout en précisant qu'il était inutile de se presser. Ensuite, il se tira un siège et alluma une, deux, trois des cigarettes de Noëlle sans pouvoir cesser de la regarder. La main tenait encore le couteau avec lequel Noëlle s'était sectionné l'artère fémorale. Elle avait du sang jusqu'au coude. C'était insupportable, mais il se dit que tant qu'à avoir cette image dans la tête jusqu'à la fin de ses jours, autant qu'elle s'y ancre précisément. C'est ainsi qu'il remarqua un détail inhabituel. Quelque chose sortait de la bouche de Noëlle et il ne s'agissait pas exclusivement de sang. Curieux et surmontant son dédain, il lui desserra délicatement les lèvres pour découvrir un long ensemble de filaments organiques qui s'enroulaient autour d'un objet sphérique. L'objet poisseux se détacha juste au moment où il entendit des pas dans les escaliers. Des policiers entrèrent et l'enjoignirent immédiatement de s'asseoir pour quelques questions.

Une fois libre et le corps en route pour la morgue, il appela son avocat pour tout lui raconter. Et comme il l'espérait, ce dernier l'assura que rien de fâcheux ne se produirait. « Le sexe, c'est le genre de truc qui se fait à deux, non? Elle s'est tuée, un point c'est tout ». En somme, il n'y avait vraiment pas de quoi s'en faire. Son seul tort, s'il devait en absolument s'en trouver un, était peut-être d'avoir accéléré les choses, bien qu'assez indirectement. Ce qui tout compte fait n'était pas plus mal. « L'abatage des bêtes agonisantes est chose courante depuis l'aube des temps », lui rappela l'avocat.

Soulagé mais pas tout à fait remis, il se décida à aller faire un tour pour se changer les idées. Et c'est en fouillant ses poches pour trouver ses clefs de voiture qu'il se souvint de la sphère, qu'il retrouva agglutinée à de la petite monnaie. Il alla donc à l'évier de la cuisine pour

nettoyer le sang séché qui la couvrait. C'est alors qu'il sut que sa première impression ne l'avait pas trompé. Cela ressemblait bel et bien à une perle. Une superbe perle noire! Ne pouvant calmer son excitation, Maevan se rendit hâtivement chez le bijoutier du centre-ville pour la faire évaluer. Ce mardi après-midi, la boutique était déserte. Il ne s'y trouva pas même quelqu'un pour l'accueillir à son entrée. Après avoir sonné plusieurs fois et n'ayant d'autres choix que de prendre son mal en patience, Maevan se mit à examiner les pièces exposées dans le comptoir vitré. Il resta abasourdi du prix que pouvaient atteindre certains bijoux qui lui semblaient pourtant ternes. Et lorsqu'enfin l'impassible bijoutier se présenta, il était plein d'espoir. La grosse perle noire irisée de rouge valait à coup sûr une fortune. Souhaitant donc faire la plus vive impression, Maevan sortit avec cérémonie le joyau qu'il avait enfermé dans un mouchoir de soie blanche. À sa grande surprise, la réaction du bijoutier ne fut pas de celles auxquelles il aurait pu s'attendre. C'est tout juste si le vieux ne se mit pas à cracher, crier et pleurer tout ensemble — ce qui aurait donné un résultat pour le moins particulier. Il s'empara de l'objet le plus près — en l'occurrence un buste sans tête — pour le lui balancer vivement avant de le poursuivre, mâchoire et poings crispés, jusqu'à l'extérieur où il claqua la porte de verre de la boutique qui faillit se briser. Sur le trottoir de l'autre côté de la rue, Maevan en resta longuement pétrifié. Lorsqu'enfin il se décida à retourner vers sa voiture, ses pensées ne cessaient de tourner et retourner dans son esprit : la perle ne pouvait-elle donc être montrée? le vieux savait-il réellement ce qu'elle était, d'où elle provenait? Et surtout, devait-il s'en débarrasser?

Il n'était pas question d'aller à la bibliothèque. Une fois chez lui, il se plongea dans la toile pour répondre à ses questions et savoir si la gemme avait de la valeur. Maevan put lire que les perles se déclinaient en deux catégories distinctes : fine (naturelle) et fausse (artificielle). Il lui fallait donc commencer par s'assurer de son authenticité. Pour ce faire, il y avait une méthode

qui heureusement ne requérait aucun matériel sophistiqué et n'altérerait pas l'objet. Il suffisait de la mordre. À l'inverse de l'or, s'il s'agissait d'une fausse, elle s'enfoncerait sous sa dent. Un peu écœuré à l'idée de se mettre la perle dans la bouche, Maevan la lava soigneusement une seconde fois avant de s'exécuter. La perle resta intacte. Ensuite, selon l'auteur du site internet, il fallait certifier sa provenance. Une donnée cruciale pour justifier une estimation plus approfondie. L'huître comestible ne produisait pas de perles fines, les seules à avoir une valeur marchande appréciable. Et une fois encore, un simple examen visuel aisément exécutable dissipait le doute. La perle de l'huître comestible, bien qu'elle puisse avoir la même couleur et forme que la perle fine, est dénuée de tout lustre. La sienne était lourde, sombre et ravissante avec ses improbables irisations de rouge, et brillait d'un éclat quasi adamantin à la lumière de la lampe de lecture. Il s'agissait d'une véritable perle fine, et peut-être même d'une gemme unique au monde de par sa couleur.

Maevan ne pouvait croire à sa chance. Il n'aurait pu rêver mieux. S'en débarrasser était tout bonnement impensable. Il la remit donc dans son linceul de soie et ensuite dans sa poche, bien qu'il ait pensé aller la déposer dans son coffre de sûreté en compagnie de ses quelques titres financiers restants, héritage de son père qui s'érodait peu à peu. Mais elle ne le quitterait plus. Il était maintenant en possession de quelque chose d'unique et d'incalculable. Judith ne pourrait résister. C'est pourquoi il garda le sourire aux lèvres jusqu'à tard dans la nuit. Il s'imaginait en acquérir d'autres. Beaucoup d'autres.

*
* *

L'heure du souper venue, Maevan déposa son roman pour de bon et alla prendre place à table avec les autres. En picorant du bout de la fourchette son souper refroidi, les souvenirs cent

fois ressassés continuaient d'affluer. Mais la présence de la jolie Dorina le faisait se focaliser sur la manière dont il avait acquis le secret de la formation de ce qu'il était venu à nommer, à la suite de l'acquisition de la première et d'après Homère, les Perles d'Ariane.

*
* *

Il savait maintenant que la formation de la gemme de nacre était le résultat de deux interventions distinctes : soit une invasion parasitaire, soit la séquestration d'un corps étranger, comme un grain de sable, à l'intérieur de l'organisme. Toutefois, à l'époque où il cherchait à acquérir sa seconde perle, cette information ne lui semblait pas encore d'un grand secours. Et pourtant. La seule certitude qu'il avait était que Noëlle n'avait pu simplement avaler et recracher la perle au moment de sa mort. La matière organique qui y était rattachée montrait qu'elle faisait partie intégrante de sa personne, donc qu'elle devait s'y être formée. Il n'arrivait pas pour autant à comprendre comment cela était possible. Car il s'agissait d'une femme, et non d'une huître. Ainsi, la meilleure manière pour lui d'éclairer le mystère était de mettre la main sur une deuxième perle. Pour ce faire, il devait entrer en contact avec une femme qui avait des caractéristiques comparables à celles de Noëlle. Et les Ariane ne couraient pas les rues. C'est pourquoi toutes les nuits, pendant deux mois entiers, il écuma les bars et clubs glauques de la ville à la recherche d'un sosie, pour ne finalement tomber que sur de pâles imitations. Ce n'est que dans la nuit du quatre décembre, alors qu'il enfilait son manteau à la sortie du pitoyable Bar Salon L'écluse, qu'elle se présenta enfin.

Autant Noëlle avait été noire, petite et chancelante, autant la nouvelle venue était grande, rousse et confiante. Pourtant, il ne se trompait pas. Juste sa manière atypiquement trouble et fuyante de s'asseoir sur son tabouret l'en assura. Ce fut pour Maevan une illumination : il avait

un véritable don. Noëlle et cette femme étaient des Ariane, des mollusques laissés à crever sur la grève. Des victimes de choix qui appelaient de leurs vœux la venue d'un charognard qui les mettrait en pièces pour dévorer leur intérieur putréfié et en faire quelque chose de beau. Il était celui qui les exauçait.

Maevan replaça donc posément son manteau. Le regard serein de la rousse lui dit qu'elle aussi l'avait reconnu, mais qu'elle n'était pas encore prête. Il alla donc s'asseoir dans un coin et attendit en silence jusqu'à la fermeture tandis qu'elle buvait. À la fermeture, Maevan prit soin de lui laisser de l'avance avant de sortir à son tour. À sa suite, il se rendit dans un petit appartement minable qui se trouvait à moins de cinq minutes de marche. Sans un mot il la regarda se dévêtir à la lumière du lampadaire qui entrait crument par la fenêtre. Ceci fait, il lui tendit un long lacet de cuir. Et elle *s'occupa du reste*. Moins de dix minutes plus tard, il était sur la route. Tom Waits le raccompagnait à la maison.

*If there's one thing you can say about Mankind
There's nothing kind about man
You can drive out nature with a pitch fork
But it always comes roaring back again*

*Misery's the River of the World
Misery's the River of the World
Misery's the River of the World*

Tout s'était bien déroulé. Mais la rousse, qui d'après les journaux locaux se prénomrait Marguerite⁶⁶, avait malheureusement offert bien peu. Au moment où ses yeux étaient devenus comme de verre, les filaments organiques avaient été expulsés comme prévu, et somme toute joliment, dans un léger éclaboussement de sang. Maevan avait alors enfilé une paire de gants de latex, procédé à chaud à l'extraction et déposé la perle dans un flacon pour l'examiner plus tard.

⁶⁶ « Étymologie : du grec, perle » (*Ibid.*, p. 123).

Mais une fois nettoyée, la gemme se révéla décevante. Elle était chétive et boursoufflée, sans aucun éclat et d'une teinte d'un gris malsain. Bref, elle n'avait aucune valeur. Comment cela se pouvait-il? Le désespoir sans fond et l'incurable souffrance étaient pourtant au rendez-vous. Un élément primordial lui échappait, mais il n'arrivait pas à savoir quoi et ne possédait aucun indice. Maevan n'avait rien appris d'elle, puisqu'ils étaient restés muets jusqu'à la fin. Ce n'est que par la suite, par l'entremise du journal local, qu'il sut qu'elle avait perdu son poste de cadre dans une importante entreprise de la région et que ses proches la disaient démoralisée depuis. Sa blessure était peut-être trop fraîche et trop peu profonde? Le contact intime aurait donc une plus grande importance qu'il ne l'avait d'abord soupçonné. Le parasite, ou le corps étranger, devait être plus ancien et plus virulent, comme pour Noëlle. En somme, pour que la perle atteigne son plein potentiel, il devait porter l'ultime coup de grâce à sa victime, c'est-à-dire frapper cruellement, de toutes ses forces, en plein cœur d'une profonde blessure.

C'est en se basant sur cette hypothèse qu'il avança vers ses victimes suivantes et atteignit le succès : 35 autres perles noires irisées de rouge. Il y eut entre autres une jeune femme dodue à la chevelure blonde qui affectait de ne prendre que peu de choses avec sérieux. Une autre, élimée et grotesque, qui avait tout perdu, même ses enfants. Puis une misanthrope pure et dure. Bref, des tas de désespérées. À l'époque, il croyait que les femmes qui hantaient les établissements psychiatriques et les hôpitaux lui offriraient un joyau d'une taille incomparable. C'est pourquoi Maevan, avant de se rendre à la clinique de désintoxication, s'était souvent appliqué à passer aussi pour malade et pour fou. Mais au bout du compte, les folles ne rendaient que des pièces difformes aux teintes insolites et les malades que de misérables et détestables grains grisâtres. Il fût donc forcé de conclure que l'instabilité psychologique ou la souffrance physique seule était insuffisante pour que le processus aboutisse de manière satisfaisante. Il fallait que la victime se

sache à jamais condamnée aux ténèbres pour espérer en tirer quelque chose de valable. Et quel sujet était plus à même d'offrir cela qu'une jolie jeune femme toujours en vie malgré une âme irrémédiablement mutilée. Une jeune et jolie droguée au potentiel sans précédent.

*
* *

La première séance de confrontation à laquelle Maevan assista fut particulièrement intéressante. L'intervention consistait pour les participants à former un cercle autour du patient confronté, qui lui devait se tenir debout et immobile, les bras le long du corps en laissant tout un chacun lui dire ses quatre vérités sans jamais répliquer. Ce soir-là, ce fut le petit Guillaume⁶⁷ qui prit place au centre du cercle. On rappela les raisons qui l'avaient emmené au centre. Âgé d'à peine quinze ans, sa drogue de choix était la cocaïne et il avait volé quantité de voitures pendant les deux dernières années pour se la procurer. La justice avait jugé que son cas était particulier et qu'une désintoxication lui serait plus bénéfique qu'un séjour dans un centre correctionnel pour la jeunesse. Mais depuis qu'il était là, il n'avait pas démontré d'amélioration. Au contraire, il était encore très agressif, particulièrement avec les intervenants. Pour bien illustrer son comportement problématique, chacun y alla d'une foule d'exemples probants, ce qui fit que ses yeux s'emplirent graduellement de larmes de rage. Quand vint le tour d'Émilie de prendre la parole, il explosa. Mais en moins de deux, des intervenants arrivèrent, l'emmenèrent de force et le confinèrent dans une petite pièce jusqu'à ce qu'il retrouve son calme. La séance était terminée et personne ne semblait troublé. Le petit était foutu. Eux pas.

Les jours se succédèrent à la clinique. Maevan participa de bonne grâce à toutes les activités, sauf aux séances de confrontation où il ne faisait qu'attendre le tour de Dorina. Avant

⁶⁷ « Étymologie : du haut allemand, casqué de volonté, qui a la tête volontaire » (*Ibid.*, p. 85).

que cela ne se produise, vint le tour de son colocataire. Celui-ci n'était pas au centre pour régler un problème de dépendance à la drogue, mais à l'alcool. Son histoire était des plus sordides. Une nuit d'ivresse, il avait tué son cousin endormi à coups de marteau. La version officielle disait que le calme Daniel n'avait découvert le corps qu'au matin, au même moment où il apprenait qu'il était un meurtrier. Il n'avait pas nié, mais disait ne garder aucun souvenir de ses actes. On en était donc venu à la conclusion que l'alcool était la coupable. De son côté, l'assemblée lui reprochait à la fois son silence et ses réponses évasives, son manque d'empathie et son asociabilité généralisée. Fidèle à lui-même, il ne réagit pas et attendit qu'on l'invite à se rasseoir. Ce garçon n'était qu'un barbare abruti et chacun put s'en rendre compte. Après cela, Maevan cessa de faire semblant de le respecter.

Le soir suivant vit finalement Dorina se placer au centre du cercle. On lui reprocha d'être aguichante avec les garçons, cruelle avec les filles, et de ne participer pleinement ni à sa thérapie ni à celle de quiconque. Elle était une égocentrique et une nuisance. Propos qu'elle accueillit sans s'émouvoir. Elle avait entendu pire. Et quand enfin les remontrances cessèrent et que Dorina eut dit tout ce que l'on souhaitait entendre, le moment était venu pour Maevan de mettre en marche une nouvelle phase de son plan.

Depuis qu'il était là, il avait attiré son attention, s'était arrangé pour qu'elle l'ait constamment sous les yeux et il n'avait souri ouvertement qu'à elle. Tout cela en ne lui démontrant son intérêt que de manière indirecte. Il lui fallait maintenant passer à l'action. Il ne pouvait attendre plus longtemps et prendre le risque de se retrouver devant le comité où son histoire, bien qu'inventée, serait scrutée et critiquée. Cela ne pourrait que l'amoindrir à ses yeux. Le mystère était la clef. Maevan profita donc du temps qu'ils eurent à l'extérieur le jour suivant pour lui adresser la parole. L'air détaché, il l'aborda en lui disant qu'elle s'en était pas mal tirée

durant la confrontation, mais qu'elle savait comme lui que ce n'était que partie remise. Ils feraient l'impossible, cela dut-il prendre cent ans, pour la voir fondre en larmes ou exploser de colère. Les thérapeutes devaient obtenir une réaction. Une réponse forte, n'importe laquelle, leur prouverait l'efficacité du traitement et confirmerait par la même occasion leur valeur. Par contre, elle, elle serait complètement foutue. Son monologue terminé, et certain de son effet sur l'orgueil à vif de l'adolescente rebelle, il tourna les talons sans se soucier de sa réaction et commença à marcher lentement vers la porte d'entrée. Juste au moment où Dorina, qui jusque-là avait gardé un semblant de contenance, allait répliquer, il ajouta à mi-voix que c'était bien dommage qu'elle, Dorina, soit destinée à prendre sa place parmi le troupeau. Et il se mit à compter. Trois bouffées de cigarette plus tard, elle tomba en plein dans le piège posé à son intention. Maevan dut se retenir de glousser de satisfaction en l'entendant piétiner comme une furie derrière son dos. D'une voix qu'elle souhaitait plus ferme qu'emportée, elle lui expliqua de long en large ce qu'il avait prévu qu'elle dirait : personne ne la soumettrait et elle partirait quand elle le souhaiterait. Maevan l'écouta jusqu'au bout sans se retourner et rentra sans répondre. Il ne lui restait plus qu'à lui tendre la corde qu'elle-même aurait tressée. Ainsi, lorsqu'elle entra sous les draps, à 22 heures, un billet l'attendait. Il y était écrit en lettres manuscrites : *Sept jours. Même heure. Par le boisé. Rang du Pays Brûlé et Côte Saint-Pierre.* Elle le déchira avant même de l'avoir lu une seconde fois. Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, Maevan était déjà parti. Rien ne le retenait plus.

*
* *

Dorina était en retard. À vingt-trois heures douze, elle apparut finalement dans le rétroviseur et stoppa net lorsqu'elle vit les phares de la Monte-Carlo clignoter. Tremblante de

froid, maculée de boue et la chevelure en bataille, elle ne semblait plus aussi sûre d'elle. Malgré le sac de sport plein à craquer et trop lourd pour elle qu'elle portait en bandoulière, elle semblait prête à s'enfuir au moindre faux pas de Maevan. Il sortit donc lentement du véhicule pour aller à sa rencontre et la rassurer. Calme et usant de son éloquence au maximum, il lui exposa succinctement deux des quatre options qui s'offraient à elle : retourner au centre et se transformer en mouton ou aller se cacher au loin avec lui. Et pour ce qui est de la troisième et de la quatrième possibilité qui consistaient à entrer en contact avec des connaissances ou à prendre un taxi pour le bout du monde, ce n'était simplement pas viable. Elle le savait. On finirait par la retrouver tôt ou tard, puisque son signalement devait avoir été donné à la police au moment même où l'on avait constaté son absence. Le temps pressant, elle se laissa convaincre, mais à condition de savoir pourquoi il tenait tant à l'emmener. Les raisons qui le motivaient à prendre des risques pour quelqu'un à qui il ne devait rien. Maevan sourit. Comme elle ne pouvait savoir s'il avait fui comme elle ou s'il avait simplement quitté la clinique en homme libre – les intervenants avaient comme règle de ne pas répondre aux questions se rapportant au départ d'un des patients – et qu'elle n'avait pu lire son dossier comme lui l'avait fait avec le sien, il pouvait dire ou insinuer ce qu'il voulait. Il ne lui avoua tout de même que la stricte vérité : elle avait piqué sa curiosité. Elle avait quelque chose de différent des autres et il serait désolant que cela se perde par l'effet d'un séjour prolongé à la clinique. Elle devait rester telle qu'elle était. Et la cavale en solitaire, ce n'était pas génial. Dorina sourit à son tour. Mais la sachant encore méfiante et pour achever de la convaincre, il lui lança les clefs de la vieille voiture avant d'aller s'asseoir côté passager avec le sachet de coke rebondi qu'il sortit de la poche de son veston.

Ils roulèrent pendant plus deux heures sans cesser de discuter. Quand elle lui demanda où il se rendait, il lui raconta qu'il avait loué une petite maison en prenant bien soin de conserver

l'anonymat, c'est-à-dire en payant en argent comptant et par l'entremise d'une tierce personne. Tout au long du trajet, il se montra confiant que les autorités ne les retrouveraient pas. Comment le pourrait-on? Ils n'avaient pour ainsi dire eu aucun contact connu avant aujourd'hui, une semaine s'était passée entre leurs départs respectifs et ils se trouveraient au plus profond des bois. Dorina trouva ses explications satisfaisantes et ils ne revinrent plus sur le sujet par la suite.

L'endroit appartenait de toute évidence à quelqu'un qui n'y était plus venu depuis un bon moment. Et cette personne ne pouvait être qu'une femme. Des couleurs pastel mur à mur, des fleurs séchées disposées dans des vases et des quantités de babioles champêtres couvertes de poussière, mais aucun portrait, aucune photo et aucun objet personnel visible, comme des vêtements ou des bijoux. Nulle part. Un peu comme si l'occupante s'était évaporée et qu'il n'en restait que des résidus dont personne ne voulait. Ce qui était le cas. Une fois morte, sans doute ses proches avaient-ils récupéré uniquement ce qui, selon le raisonnement commun des gens en deuil, ne devait entrer en possession et être vu par personne d'autre qu'eux. Sans parler des objets de valeur. Le reste allait disparaître avec la vente de la propriété. Mais pour Dorina, tout était parfait, mignon, génial! Elle prenait grand plaisir à examiner longuement tout ce qui lui tombait sous la main et à fouiller dans tous les coins et recoins dans l'espoir de faire de nouvelles découvertes, qu'elle venait aussitôt partager avec enthousiasme. Elle découvrit un vieux livre érotique sans couverture oublié sous le lit, une poupée manchote délaissée au fond de la penderie et un tourne-disque qui, miracle d'une autre époque, fonctionnait encore!

Ils passèrent les deux jours qui suivirent à s'installer et à se reposer chacun de leur côté. Maevan à lire la plupart du temps et Dorina à explorer les environs sauvages de la propriété. Le second soir, alors qu'il venait d'éteindre pour dormir, elle vint le rejoindre dans sa chambre à l'étage. Elle marcha d'abord lentement en direction du lit pour ensuite venir se blottir

brusquement tout contre lui. Malgré une érection monumentale, il parvint à repousser ses avances. Un j'en-aurais-envie-mais-pas-ce-soir qui lui valut deux douloureuses ecchymoses aux côtes. Au matin, elle n'était plus dans la maison. L'absence de ses souliers révéla qu'elle était sortie pour une promenade. Maevan profita de cette absence pour aller chercher des provisions au village et sortir l'objet qui occupait le grand coffre de la voiture.

Lorsqu'elle revint quelques heures plus tard, un repas chaud l'attendait sur la table. Comme ils avaient eu amplement le temps de discuter pendant le trajet, Maevan connaissait plusieurs détails qui lui seraient fort utiles. Comme prévu, elle fut charmée de découvrir qu'on lui servait des spaghettis accompagnés de plusieurs bouteilles de vin blanc glacé et sucré. Un accord que Maevan trouvait, à son goût, fort désastreux. C'est pourquoi, pendant le repas, il se contenta de pain. Ce qui n'empêcha pas qu'ils bussent quatre bouteilles avant de passer au dessert. Mais ni un ni l'autre ne pouvaient plus rien avaler de solide. Ils préférèrent continuer à boire. La conversation était animée et portait sur différents sujets. Dorina lui fit un joyeux compte rendu détaillé de ses explorations et lui de ses lectures des derniers jours. À son étonnement, la jeune femme se révéla en savoir passablement sur la littérature. Toutefois, le dernier bouquin qu'elle avait lu, un roman de Hermann Hesse dont elle avait oublié le titre, l'avait si fortement ébranlée qu'elle n'en avait plus touché un depuis des mois. L'impression que l'on s'était adressé à elle directement persistait. Et selon elle, on ne pouvait passer à un nouveau livre sans avoir d'abord assimilé correctement le contenu du précédent. Le devoir du lecteur l'obligeait. Sinon, autant se taper des magazines. Elle lui avoua aussi n'avoir toujours pas saisi ce que l'auteur nomme *la part d'humour que recèle l'existence*. Comment atteindre cette forme supérieure de l'humour qui consiste à ne plus prendre au sérieux sa propre personne? Maevan sut prendre la balle au bond. Tout en desservant, il tenta d'expliquer ce que lui-même avait compris

du *Loup des Steppes*. Et lorsqu'il revint de son troisième et dernier aller-retour dans la cuisine, il joignit si bien les gestes à la parole que Dorina laissa échapper un petit cri de surprise. Entièrement nu, à l'exception de chaussettes raffinées à motifs de losanges et de son chapeau de feutre, il remplit à ras bord la coupe de son hôte et posa un long baiser sur sa gorge : « L'éternité n'est qu'un instant, juste assez long pour faire une plaisanterie ». Il alla ensuite s'asseoir dans le divan, croisa méthodiquement les jambes et l'invita de la main à venir le rejoindre. Mais Dorina ne s'exécuta pas immédiatement. Elle prit le temps de réfléchir en prenant de plusieurs courtes gorgées successives. Finalement, elle vida son verre d'un trait, qu'elle déposa sans ménagement, et d'un pas aussi décidé que méfiant, elle accepta d'aller prendre place, mais sans cesser de dévisager gravement l'homme qui ne cessait de lui sourire complaisamment. Sachant que jamais plus ne se présenterait une occasion comme celle-ci, Maevan approcha lentement son visage vers le sien. Voyant qu'elle ne s'écartait pas, il posa délicatement sa main sur sa joue avant de chercher à l'embrasser. Dorina ne put s'empêcher de rire devant tant délicatesse : les préliminaires l'avaient toujours ennuyée. Elle se jeta sur lui et Maevan se retrouva vite destabilisé. Tous ses baisers, ou ce qu'il souhaitait n'être que de doux effleurements, étaient automatiquement détournés en caresses plus vicieuses. Il fallait à tout prix qu'il reprenne le contrôle. Mais malgré tous ses efforts, il n'y arriva pas. La petite savait y faire avec les hommes et elle en était pleinement consciente. C'était elle et personne d'autre qui devait mener la danse. Maevan commençait à comprendre ce que c'était que d'être dominé et cela ne lui plut pas du tout. Deux options se présentaient à lui.

Maevan exclut d'emblée la stratégie consistant à faire trainer les choses sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines, dans le but de gagner entièrement sa confiance, car ils ne pouvaient rester trop longtemps dans la maison. Par conséquent, soit il se laissait faire et le plan

échouait, soit il acceptait de jouer le même jeu qu'elle, mais en y mettant davantage de force, d'autorité et de passion. Cependant, il lui fallait faire tout ça en gardant une apparence à la fois calme et enjouée. Ainsi, tandis qu'elle se tenait à genoux devant lui, il la poussa des deux mains au sol, lui prit les poignets d'une main et lui serra la gorge de l'autre, mais sans cesser de sourire. Pesant au moins quatre-vingts livres de plus qu'elle, il n'eut aucune difficulté à l'immobiliser malgré ses tentatives pour le frapper ou le mordre. Plus elle se débattait, plus il la serrait à la gorge. Il put bientôt relâcher les poignets et constater son niveau d'excitation. Sa petite chatte en trempait la moquette. Mais comme il ne fallait laisser aucune trace qui permettrait de l'inculper de viol, il y enfonça lentement deux doigts qui entrèrent facilement pour ensuite engager un mouvement de va-et-vient de plus en plus vigoureux, sans cesser d'empoigner sa gorge. Il la tenait! Plus elle gémissait et plus il desserrait son emprise pour qu'elle puisse l'embrasser. Et juste au moment où elle allait jouir, il lâcha sa prise, se leva d'un bond et lui flanqua trois puissants coups à l'abdomen en la traitant de sale putain. Elle se mit alors à tousser et à râler longuement pour retrouver son souffle, ce qui n'était qu'un simple réflexe naturel de survie. Dorina aurait sans doute préféré perdre connaissance sur le champ, car elle devait savoir que les choses n'en resteraient pas là. Le même vieux piège se refermait sur elle. Malgré les tremblements qui l'assaillaient, elle parvint à fermer les yeux. Maevan avait une bonne idée, grâce à la lecture attentive qu'il avait faite de son dossier, des images qui se projetaient derrière ses paupières closes.

Depuis toujours, on l'avait abreuvée d'injures. Cela avait commencé avec son père. Au début, il préférait s'en prendre seulement à sa sœur aînée. Dorina avait bien tenté de la défendre, mais il était trop fort. Elle avait donc dû se résoudre à faire comme si de rien n'était. Mais sa lâcheté finit par la rattraper. Sa sœur absente, c'est à elle qu'il s'en prit. Il lui répétait combien

elle était faible et à quel point elle n'était qu'une petite pute idiote. Puis, quand immanquablement elle finissait par lui donner raison en fuyant, il la rattrapait par la nuque pour la traîner dans la salle de bain devant le grand miroir. Là, il disait devoir se retenir de toutes ses forces de pleurer, lui qui en était réduit à devoir frapper sans retenue ses propres filles, lui qui était un modèle de droiture. Et ça se terminait à chaque fois de la même manière. Lorsque le sang dégouttait, au comble de l'excitation, il la baisait, fermait la lumière et l'oubliait.

Dorina avait commencé à consommer quantité de cocaïne et de méthamphétamines. Substances qui n'étaient pas à la portée de la bourse plate d'une gamine. En conséquence, elle avait dû se résigner à faire le trottoir pour se les procurer. Une activité qui n'avait duré qu'un temps. Les services sociaux l'avaient rapidement forcée à aller en cure. Elle se doutait bien pourquoi. Sa sœur aînée s'était décidée à signaler leur père aux autorités. Mais elle avait aussi eu la stupidité de l'en menacer préalablement. De lui dire que tout était fini, qu'il terminerait ses jours en prison. Cela eu pour effet que, le même jour, il disparut et que personne ne le revit. Pour Dorina, son père mort, en prison ou juste disparu, c'était déjà ça de gagné, même si elle se retrouvait en famille d'accueil. Elle pouvait continuer ses activités. Jusqu'à ce qu'un soir, un client la contacte par message texte, lui demandant de venir le rejoindre au motel, le seul endroit où elle acceptait de se rendre pour offrir ses services. Il faut dire qu'elle connaissait le propriétaire et que ce dernier s'assurait, contre rétribution, pour elle comme pour d'autres, que tout se passait bien.

Ce soir-là, l'homme l'attendait sagement, assis sur une chaise droite, la jambe et les bras croisés, lorsqu'elle entra. Sans mot dire, et affichant un sourire crispé, il lui tendit sans délai une enveloppe non cachetée. Le con! Elle profita du moment où il la regardait compter les billets pour l'examiner. Ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, sa nervosité grandissante annonçait un

célibataire de longue date. Probablement un minable continuellement ignoré. C'est bien pourquoi il avait osé, malgré la honte. « La banalité était pire que tout dans le jeu de la séduction », avait-elle dit à sa thérapeute.

Dorina aurait pu le quitter sans se retourner. Il en aurait été presque content. Son existence et sa vision de lui-même, aussi misérables fussent-elles, seraient restées les mêmes. Sans tache. Mais elle comptait lui en donner pour son argent. Lorsqu'il commença à ouvrir la bouche pour parler, elle posa immédiatement un doigt sur les lèvres pour le faire taire. Elle le fit se lever et lui fit signe d'enlever son veston. Comme il allait encore dire quelque chose, elle lui ferma doucement les paupières et attendit un moment avant de lui arracher sa chemise. Il frémit. Elle attendit encore un peu et défit la braguette avant d'éventrer le pantalon. Il trembla. Elle lui planta alors profondément ses longs ongles dans le torse tout en tordant le bout de ses doigts. Il gémit de douleur entre ses dents. Dorina rit cruellement en voyant qu'il bandait. Le dominant entièrement, elle alterna entre caresses et sévices. Son sale petit pénis tordu, comme animé d'une vie propre, battait l'air hors de son caleçon. Il atteignit sa limite et éjacula sur elle dans un long râlement. Dorina cogna. Elle le frappa infatigablement de coups au visage qui l'envoyèrent rouler au sol. Glaciale, elle le laissa ramper misérablement sous la table basse qu'elle propulsa ensuite dans un coin. Toujours insatisfaite, elle lui pulvérisa la mâchoire à coups de pieds. Ensuite seulement, elle put fermer la lumière et l'oublier. Mais uniquement jusqu'à ce qu'il la dénonce. Anonymement, bien sûr. Comme un lâche.

Désormais, elle n'avait plus du tout envie de combattre. Lorsque Maevan la traîna par les cheveux dans la salle de bain, elle se laissa presque faire. Et lorsqu'elle constata que la pièce avait été entièrement vidée de son contenu mobile, toute combativité la fuit. Ne s'y trouvaient qu'une lumière aveuglante et un imposant et cauchemardesque miroir qui n'y était pas la

dernière fois qu'elle y était entrée. Une fois encore on l'injurait, on la frappait rageusement et l'on s'introduisait en elle brutalement, encore et encore, par tous les orifices, jusqu'à ce que la vue de son propre sang lui fasse tourner la tête, la fasse presque délirer. La lumière allait s'éteindre, la porte se refermer. Étendue sur la tuile froide, avec le peu de force et de lucidité qu'il lui restait, elle banda sa volonté, se releva et fit basculer le miroir pour qu'il se brise au sol dans le but de s'emparer d'un éclat de verre. Elle était si lente. Dans l'embrasure de la porte, Maevan continuait à sourire, mais cette fois de pitié mêlée de soulagement. Il est vrai que, pendant un instant, il avait douté d'y arriver. Mais au final, pas une ne l'avait vraiment pris au dépourvu. Le secret de la réussite résidait dans le fait de ne rien négliger, de tout prévoir. L'acier inoxydable poli ne pouvait être brisé.

La dernière phase du plan était terrible, immonde même, mais nécessaire. Toutes les heures, Maevan rentra dans la salle de bain pour la violer à l'aide d'un objet. Il ne voulait laisser aucune preuve d'ADN sur le corps et de toute manière, il lui aurait été impossible de procéder par ses propres moyens. Les cris et les pleurs furent insupportables, mais il tint bon. Parfois, il faisait semblant de la laisser s'échapper pour ensuite la ramener, à mi-chemin de la sortie, par les cheveux devant le miroir. Toute trace d'espoir devait l'avoir quittée au moment de la mort.

Au bout de huit interminables heures, il devint inutile de continuer à s'acharner. Il lui avait arraché presque tous ses cheveux et elle perdait connaissance aussitôt qu'il rallumait. Elle ne se réveillait plus, même lorsqu'il lui versait des seaux d'eau froide sur le corps. Il était même allé jusqu'à lui injecter de la cocaïne pure sous l'ongle d'un orteil sans obtenir davantage de résultats. Ses yeux s'étaient ouverts tout grands et un instant après elle était retombée inerte au sol. Lui en faire supporter davantage signifiait courir le risque de la voir lui claquer entre les

maines. Elle était mûre. Il déposa donc un couteau de boucher sur le comptoir et alla au lit. Dorina, comme les autres avant elle, devrait *s'occuper du reste*.

Au matin, prêt à tout et armé d'une perche, il déverrouilla et ouvrit la porte de la salle de bain. À la lumière du jour naissant, il put se rendre compte qu'elle l'avait fait. Qu'elle les avait libérés tous les deux. Maevan ressentit alors comme une douce décharge électrique lui traverser le corps. Un soulagement immense l'envahit. Il croyait enfin pouvoir se départir de son costume de bourreau et redevenir lui-même. Il s'avança donc fébrilement vers le corps qui gisait, encore chaud, sur le siège de la toilette. Il se hâta d'en finir, car l'entaille à la gorge était si profonde que c'est tout juste si la tête ne se détacha pas du corps lorsqu'il se saisit de la perle. Sa taille se comparait aisément à celle de La **Peregrina**⁶⁸.

Tandis qu'il nettoyait le sang séché sur la surface de la perle dans l'évier, l'excitation qu'il avait d'abord ressentie laissait de plus en plus place à la panique. Il ne rêvait pas. La perle n'était pas du tout noire comme elle l'aurait dû, mais transparente, comme du verre. Fou de colère et de déception, il se rua en hurlant dans la salle de bain. Il enfonça sa main et bientôt son bras dans la gorge dans l'espoir de trouver la véritable gemme qui devait s'y trouver. Mais il eut beau faire, il n'en ressortit que de la charpie. Il avait échoué. Il avait poussé le désespoir de Dorina trop loin. Son esprit et sa noirceur avaient quitté son corps avant qu'elle ne meure.

Maevan prit un moment pour respirer profondément et digérer son échec. Il s'assit au sol pour compter et recompter encore les perles qu'il gardait dans son mouchoir de soie, ce qui lui permit de faire abstraction de tout ce qui était superflu pour ne se concentrer que sur ce qui devait être accompli dans l'immédiat. D'abord, il allait se débarrasser de tous ses vêtements maculés de sang et se laver à fond avec une solution d'hypochlorite de sodium, afin de détruire

⁶⁸ Mot espagnol qui signifie la Pèlerine ou la Vagabonde. Il s'agit d'une perle en forme de poire parfaite d'un poids de dix grammes initialement offerte par Phillip II d'Espagne à Marie Tudor comme présent de fiançailles.

toutes traces d'ADN compromettantes. Ensuite, il mettrait le feu pour effacer jusqu'à la moindre preuve de sa présence dans la maison. Enfin, il sortirait nu et enfilerait des vêtements neufs seulement lorsqu'il serait dans la voiture pour ne rien contaminer.

Lorsqu'il se sentit suffisamment calme, il se permit de jeter un dernier coup d'œil avant de remonter à l'étage pour exécuter la phase finale du plan. Il posa une dernière fois les yeux sur une Dorina devenue méconnaissable et constata par la même occasion, avec une sorte de reconnaissance, qu'il ne pouvait percevoir son propre reflet dans le grand miroir. Les innombrables marques de coups de couteau portés contre sa surface le rendaient inutilisable. Mais comme l'acier ne se consumerait pas, il allait devoir l'embarquer pour s'en débarrasser au plus vite loin des regards.

*
* *

Depuis l'épisode de son expulsion de la bijouterie du centre-ville, Maevan avait déniché un joaillier peut-être moins honnête, mais tout aussi talentueux. L'homme en question était jeune. Ses études tout juste terminées, il avait ouvert sa petite boutique dans la Basse-Ville et s'était rapidement constitué une certaine clientèle. Comme tout finit par se savoir dans les petites communautés, le bijoutier était vite devenu suspect pour les bonnes gens. C'est bien pourquoi Maevan le choisit pour concrétiser son projet. Digne de sa réputation, il ne posa pas de questions sur la provenance des perles lorsque Maevan vint les lui remettre pour qu'il les taille et les polisse. Soit il ne s'en souciait pas, soit il n'en savait rien. Mais dans les deux cas, si on payait ce qu'il demandait, il s'exécutait sans faire d'histoire. Ce que Maevan lui demandait était assez

simple. Il devait créer un collier constitué de trente-sept perles. Le bijoutier était tenu de le fabriquer de façon à former une sorte de gradation, c'est-à-dire placer d'abord sur le fil de soie la plus petite perle ensuite une plus grosse et ainsi de suite jusqu'à dix-huit, et cela deux fois, dans une symétrie parfaite. Pour ce qui est de la trente-septième perle, la plus volumineuse, elle aurait dû se retrouver au milieu, bien en évidence, en guise de joyau. Mais comme Dorina s'était vidée de son essence, de sa noirceur avant l'ultime moment, Maevan devrait se contenter de l'offrir incomplet. Il n'y pouvait rien. Le jour était venu.

C'est ainsi que le trente et un décembre, il se présenta le cœur lourd et glacé d'appréhension dans le hall de l'Hôtel. Il était passé vingt-trois heures lorsqu'il fit son entrée. La fête battait son plein. Toutes les veilles du Nouvel An, on y donnait une grande réception où tout le gratin de la ville y était convié — et dans le cas où l'on ne recevait pas d'invitation, un petit chèque versé à l'Administration faisait infailliblement apparaître votre nom sur la liste d'invités. En traversant la foule pour se rendre à sa table, Maevan croisa la fine fleur de la société. La mairesse et sa nuée de lèche-bottes, le clan des soumissionnaires magiques et les richards charitables — individus qui participent à toutes sortes d'œuvres de bienfaisance les week-ends et qui le plus clair de l'année occupent des postes de direction dans des entreprises reconnues pour leur misanthropie. Il ne chercha donc à saluer personne. En outre, si on l'avait reconnu autrefois, ce n'était plus le cas aujourd'hui; il avait trop changé au cours des dernières années, pendant lesquelles il ne s'était pas présenté aux réceptions du nouvel An. En fait, il ne s'y était rendu qu'une fois et pour une raison bien précise : Judith.

Ils avaient fait connaissance lors d'un spectacle-bénéfice donné par un musicien qu'ils appréciaient tous les deux. Judith y assistait en compagnie de son frère, éternel compagnon et copropriétaire d'une petite compagnie qu'ils avaient rachetée et transformée en une entreprise

respectée et florissante. De la performance de l'artiste, Maevan ne gardait qu'un vague souvenir. Tout ce dont il se souvenait se rapportait à Judith. Elle était aussi froide que magnifique. Alors même qu'elle était âgée d'un peu plus de quarante ans, qu'elle avait les cheveux sobrement noués et qu'elle était vêtue simplement d'une robe noire classique, elle attirait irrésistiblement l'envie comme le désir. À la moitié du spectacle, Maevan n'avait pas encore trouvé la formule adéquate pour l'aborder. Pas par faute d'avoir essayé. N'ayant personne pour l'introduire et pensant ne pas y arriver seul, à l'entracte, il se résolut à laisser tomber lorsqu'elle vint se présenter. Son frère et elle-même furent tout à fait charmants, bien qu'un peu hautains et distants comme peuvent l'être les gens fortunés. Mais cela ne refroidit pas Maevan, au contraire. Il avait l'habitude de ce genre d'attitude et ne la trouva que plus désirable encore.

Après une brève conversation, elle lui glissa un mot à propos de la réception qui aurait lieu la veille du jour de l'an. Il se dit alors qu'informellement, elle lui ouvrait la porte pour une seconde rencontre. Son frère alla jusqu'à lui offrir une place à leur table, invitation qu'il ne se fit pas prier d'accepter. Bien que Maevan n'ait jamais été friand de soirées guindées, il ne pouvait laisser passer sa chance de la revoir. Elle se montra si prévenante avec lui qu'il en vint à se détendre complètement et à discuter ouvertement de ce qui le passionnait : littérature, musique et cinéma. La soirée passa et ils abordèrent des sujets plus personnels. Elle lui confia, entre autres, qu'elle avait toujours détesté son nom. Pour elle, Judith était devenu avec le temps le prénom des vieilles femmes sans envergure. Cela dit, elle se permit de le questionner sur son propre prénom qui, il faut le dire, n'était pas commun. Maevan lui avoua qu'il détestait aussi le sien, mais pas pour les raisons que l'on pouvait imaginer. Sa mère, qui aurait préféré avoir une fille avait dû se contenter d'un garçon. Classique. Mais ce qui l'était moins, c'est qu'elle avait déjà arrêté le choix du prénom de l'enfant à venir. Elle voulait le nommer Maëva, qu'elle prononçait Ma-

Eva⁶⁹. Dans sa déception et son entêtement, elle avait rajouté une consonne. Une sorte de négation qu'elle n'avait jamais voulu commenter. Judith, moqueuse, écouta son histoire jusqu'au bout et se mit à rire en lui faisant une charmante moue de pitié théâtrale qui détendit l'atmosphère. Sa manière de le remercier de s'être ouvert à elle. En échange, elle lui décrit son parcours familial et amoureux.

Jamais mariée, elle n'avait pas d'amoureux ou d'enfant, et souhaitait n'avoir ni l'un ni l'autre. Son frère était pour elle ce qui se rapprochait le plus d'un amoureux. Ils partageaient tout depuis l'enfance. En un mot, elle n'avait rencontré personne qui était en mesure de lui offrir ce qu'elle recherchait. Maevan ne put s'empêcher de demander des précisions à propos de ce qu'elle pouvait vouloir, si toutefois elle en avait une idée. La réponse qu'elle lui fit se révéla à la fois extraordinairement simple et infiniment complexe : quelque chose d'unique et d'incalculable, qui ait une âme. Car selon elle, sans cela, ne serait-ce pas la preuve qu'on ne la considérait que comme une conquête commune, ordinaire? Une femme indigne de ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux? Maevan acquiesça. Il ne pouvait qu'être d'accord. Elle le méritait. À la blague, mi-figue mi-raisin, il joua à celui qui était affligé. Tandis qu'au fond, il se demandait déjà comment arriver à mettre la main sur une telle chose.

Vers trois heures, la majorité des invités avaient quitté, ou étaient en voie de le faire. Au moment de se lever de table, il prit son courage à deux mains et fit une promesse solennelle qui amusa beaucoup Judith : il parviendrait à trouver cet objet espéré, quitte à passer le restant de ses jours à le poursuivre, et même à en perdre son âme s'il le fallait. Moins émue que satisfaite de sa ferveur, elle lui donna un langoureux baiser d'adieu avant que sa voiture ne démarre et qu'elle disparaisse.

⁶⁹ « Étymologie : de l'hébreu, mère des vivants » (*Ibid.*, p. 68).

Pendant les trois années que dura sa quête, ils ne se revirent que par hasard. Pour Maevan, ils ne le pourraient qu'une fois sa promesse tenue. Il se contenta donc de lui envoyer de temps à autre une lettre pour la tenir au courant de l'avancement de sa recherche et pour lui témoigner à nouveau son dévouement. Lettres auxquelles Judith ne répondait que parfois, et qu'en peu de mots. C'est pourquoi il finit par lui donner un indice qui tenait en une phrase : « Une Pèlerine bicolore ornera le temple de ma dévotion, unie par ses trente-six sœurs. »

*
* *

Il était temps de lui présenter le fruit de ses efforts et de ses innombrables tourments. Maevan se rendit compte à quel point il avait changé lorsqu'il vit l'expression sur le visage de Judith, lorsqu'elle le regarda s'approcher de sa table. De mince, il était devenu maigre, voire décharné; sa chevelure de jais s'était clairsemée de manière alarmante; il avait désormais davantage de rides au front qu'au coin de ses yeux éteints; son dernier costume noir, usé presque jusqu'à la trame, flottait sur ses épaules osseuses. Bref, elle eut peine à le reconnaître et lorsqu'elle y parvint, elle ne put se retenir de froncer les sourcils. Il était triste à voir, cet homme misérablement fier, avec son présent emballé de soie rouge. Elle l'invita tout de même de la main à venir s'asseoir et lui servit une coupe de vin pleine à rebords. Il semblait en avoir besoin. Tremblant et sans dire un mot, Maevan déposa le paquet devant elle. Au supplice, il détourna son regard vers la foule. Maevan attendit plusieurs minutes et ne recevant aucune réaction audible, il se retourna vers elle. Son cœur cessa alors de battre. Le visage de Judith était blême de déception. Elle avait laissé le bijou dans sa boîte pour le fixer obscurément, lui. Maevan ne put le supporter. Terrassé par la panique, il se relevait difficilement pour s'enfuir lorsqu'il fut retenu

fermement par la main. De la déception, Judith était passée à l'amertume. Elle ne comprenait pas pourquoi après tout ce temps et toutes ces promesses il osait lui offrir un objet incomplet, imparfait. Il manquait La Pèlerine, n'est-ce pas? Pour ajouter au malaise qui l'envahissait, elle ne cessait de le fixer avec l'air de se dire que tout compte fait, Maevan ne valait rien. Il avait manqué à sa parole. Maevan ne trouva rien de mieux que de se confondre en excuses, que Judith fit cesser sans préavis avec un déconcertant second baiser. Peut-être avait-elle toujours foi en lui.

Tandis que Maevan marchait vers la sortie, Judith referma le coffret et le tendit à son frère pour qu'il aille le mettre en lieu sûr. Au moment de s'exécuter, il lui demanda si elle croyait que Maevan finirait par réussir. Elle répondit qu'il n'avait certainement plus le courage de continuer, mais que c'est bien grâce à cela qu'il allait y arriver : « *Il s'occupera du reste.* »

Quelque chose de vrai

« Toute destinée, pour longue et complexe qu'elle soit,
comprend en réalité qu'un seul moment :
celui où l'homme sait à jamais qui il est. »

Jorge Luis Borges, *Borges : œuvres complètes, tome I*

-1-

Un malade. Et fort probablement atteint d'un délire de culpabilité. Il ne pouvait en être autrement. Dans une longue lettre, l'auteur anonyme s'accusait indirectement d'être un meurtrier. C'était certes assez troublant, mais en douze années de pratique comme psychologue, Angelina⁷⁰ en avait vu de tous les genres. Il lui était déjà arrivé par le passé que des patients tentent de s'immiscer dans sa vie personnelle. Mais cette lettre, c'était autre chose. Il n'y était pas uniquement question de délires violents et pervers. Non. On y décrivait aussi la mort de sa mère.

Bien sûr, Angelina aurait pu se contenter de la jeter et de l'oublier, mais elle ne pouvait s'y résoudre. Car même s'il s'agissait de folie, le geste restait inacceptable. Elle devait réagir à cette agression. D'abord pour elle-même, et parce qu'il était aussi question dans le volumineux document — visiblement tapé sur une vieille machine à écrire — du pseudomeurtre de trente-six autres femmes. Le prénom de chacun des trente-sept destinataires figurait dans l'introduction de la lettre, suivant l'ordre chronologique du décès de leur proche. Pour un homme, un bijoutier, il ne s'agissait pas de décès, mais du moment de sa rencontre avec l'auteur.

Pour Angéline, jusqu'à ce jour, sa mère s'était suicidée dans le salon familial vingt ans auparavant parce qu'elle était devenue une femme aigrie et dénuée de sensibilité à force de croire qu'elle n'avait rien à offrir. Un point c'est tout. Ce qui l'avait le plus blessée, c'est que personne n'avait été franchement surpris de son geste, et que tous s'entendaient pour dire que ce n'était pas plus mal comme ça. Sauf Angelina, qui l'aimait et avait espéré jusqu'à la fin. Le passé resurgissait.

⁷⁰ « Étymologie : du grec, messenger » (Louis Stanké, *Les prénoms*, Éditions Héritage, Montréal, 1979, p. 21).

La lettre était écrite sous la forme d'un récit à la troisième personne qui racontait l'histoire du fils d'une famille aisée. De nature introvertie et souffrant d'un sérieux manque de charme, il n'avait pas connu l'amour réciproque dans sa jeunesse. De plus, sa situation financière assurée, alliée à sa paresse naturelle, l'avait empêché de développer tout talent particulier qui aurait pu contribuer à lui façonner une personnalité singulière. Ainsi, ce n'est qu'à l'âge de trente ans qu'il entra en contact intime avec une femme. Une femme qui se suicida le soir même de leur rencontre. Les circonstances du drame restaient imprécises, mais c'est par ce « hasard », ce meurtre dit indirect, qu'il serait entré en possession de ce qu'il nomma sa première *Perle d'Ariane* : une improbable gemme de nacre irisée de rouge qu'expulseraient au moment de leur mort les Ariane, ces « [...] mollusques laissés à crever sur la grève. [Ces] victimes de choix qui [appellent] de leurs vœux la venue d'un charognard qui les [mettra] en pièces pour dévorer leur intérieur putréfié et en faire quelque chose de beau. » Il se serait déplacé à travers le pays pendant trois ans et aurait récolté trente-six de ces perles dans l'espoir de gagner l'amour d'une femme inaccessible. L'histoire ne disait pas s'il y était parvenu ou non, seulement que la femme en question, Judith⁷¹, était morte récemment et que les proches victimes avaient maintenant la possibilité de reprendre le collier, preuve palpable de ce qui était réellement arrivé. Un collier qui ne serait jamais mis en vente — il disait aussi avoir essayé de l'acheter à n'importe quel prix —, puisqu'il serait enterré avec le corps. Il faudrait faire preuve d'imagination et d'audace pour l'obtenir.

Si le récit ne la convainquit pas, le billet d'avion en classe affaires glissé dans l'enveloppe la fit réfléchir. Toutefois, l'auteur l'invitait aussi à se rendre quatre jours plus tard au Salon de l'aéroport national à 21 heures pour rencontrer les autres destinataires de la lettre. Trois heures

⁷¹ « Étymologie : du latin formé sur l'hébreu, celle qui loue. Héroïne biblique qui coupa la tête d'Holopherne, le général ennemi » (*Ibid.*, p. 106).

avant le départ : « Car ce n'est qu'ensemble que vous avez une chance de reprendre ce qui a été arraché, trois décennies plus tôt, à votre mère, femme ou fille ».

Angelina réfléchit et se dit qu'en temps voulu elle pourrait bien se rendre, sous bonne escorte, au *Salon*. Et si rien ne s'y produisait, il ne lui resterait plus qu'à s'enquérir de l'identité de l'acheteur du billet. Avec de la chance, il aurait laissé une piste. Délibérément ou non.

Le lendemain, après avoir quitté son dernier patient, elle appela son amant pour qu'il vienne la rejoindre au restaurant français qui se trouvait à proximité de son bureau. Avant de sortir, elle prit un moment pour compléter quelques documents. Ainsi, comme d'habitude, il y était déjà lorsqu'elle se présenta au rendez-vous. Angelina s'excusa d'être une fois de plus en retard et il lui répondit par un léger sourire entendu qu'elle lui rendit. Elle pouvait se permettre certaines choses avec lui.

À quarante et un ans — deux de plus qu'elle —, il était encore un bel homme imposant. Son calme et sa confiance à toute épreuve étaient irrésistibles. Il le savait. Il savait aussi que ce n'était pas uniquement pour le plaisir qu'elle avait décidé de souper en sa compagnie. Angelina devait donc parler la première. Elle se versa une pleine coupe de bordeaux et lui exposa la situation sans tergiverser avant de lui montrer la lettre.

François⁷² l'écouta d'un bout à l'autre sans l'interrompre. Et lorsqu'enfin elle lui demanda de l'accompagner à l'aéroport, il accepta sans sourciller et sans se faire prier. Cela lui faisait plaisir, le flattait, même s'il aurait préféré qu'elle porte plainte en bonne et due forme. Il s'agissait vraisemblablement de quelqu'un qui avait eu accès illégalement à des informations confidentielles, numéro de passeport compris.

Ils passèrent une fin de soirée agréable à discuter de choses et d'autres. Et vers minuit, lorsque Angelina rentra chez elle, elle alla au lit en se sentant un peu coupable de ne pas avoir

⁷² « Étymologie : du haut germain latinisé, signifie franc, libre » (*Ibid.*, p. 74).

invité son amant pour la nuit. Elle se rendit compte qu'ils n'avaient même pas abordé le sujet. En vérité, elle avait envie d'être seule, mais avait aussi eu le besoin de savoir qu'il serait avec elle. Sans doute avait-il senti son état d'esprit dès le départ. Peu de mots étaient nécessaires entre eux. C'était sans doute là les avantages de fréquenter un policier passé maître dans l'art de l'interrogatoire.

Les trois jours qui suivirent passèrent lentement. Mais à 20 heures, le soir de la rencontre, elle était dans la voiture de François en direction de l'aéroport. À l'intérieur, aux guichets comme dans les salles d'attente, elle eut l'impression que les voyageurs se faisaient moins bavard et moins bruyants qu'à leur habitude. Le nocturne n° 19 de Chopin jouait en boucle dans les haut-parleurs. Et les portes du Salon étaient grandes ouvertes.

Seules deux personnes occupaient l'endroit : le serveur et un jeune homme assis au bar, sa valise sur le tabouret voisin. Angelina se dit, en voyant ce dernier qui se détourna presque immédiatement lorsqu'ils entrèrent, que s'il s'agissait de l'auteur de la lettre, son problème serait vite réglé. François aurait tôt fait de le maîtriser et de le mettre hors d'état de nuire. Le policier, partageant les mêmes pensées, lui fit discrètement signe de le suivre pour aller s'asseoir à quelques sièges de l'homme.

François commanda deux verres de bière et entama avec elle une conversation politique banale qu'ils avaient déjà eue auparavant, sans porter d'attention à l'autre client. Ils espéraient qu'à force d'être ignoré, le jeune homme finisse par perdre patience. Angelina joua le jeu sans poser de questions. Pendant un long moment, l'homme se retint de les regarder franchement. Mais alors qu'ils étaient à débattre du résultat des dernières élections, il leur demanda : « Mère, femme ou fille ? » Il ne leur laissa pas même le temps de réagir qu'il avouait que, pour sa part, il

s'agissait de sa sœur aînée, Lola⁷³. Une personne qu'il n'avait que peu connue, car il n'avait que onze ans lorsqu'elle s'était ouvert les poignets dans une chambre de motel louable à l'heure.

« C'est la femme de ménage de l'endroit qui l'a découverte au moment où elle venait changer les draps », précisa le jeune homme. « Elle a eu un vrai choc en voyant tout le sang. J'en aurais eu un moi aussi. Je ne sais pas grand-chose de ma sœur, mais une chose est sûre, elle ne tenait pas à vivre plus qu'il le faut. Ça, c'est clair. Il n'y a que mes parents qui firent semblant d'être étonnés devant les policiers et devant les gens qui vinrent leur présenter leurs condoléances. J'imagine qu'il était vraiment important pour eux de sauver la face. Moi, je me suis contenté de la fermer et d'oublier. Et j'y étais arrivé, vraiment bien. Maintenant, c'est fou, il est impossible de chasser de mon esprit cette phrase qu'a dite la femme ménage: « *les morts ne craignent plus rien.* » Selon elle, c'est pour ça que ma sœur n'a pas verrouillé la porte avant de se tuer. Il faut dire que, sur le moment, ça avait semblé logique pour tout le monde. Sauf que maintenant, avec la lettre, je pense qu'il y a peut-être autre chose. Lola n'aimait pas la vie, comme je vous l'ai dit, mais ce qu'elle détestait encore plus c'était d'être ignorée. Avec elle, chaque petit incident devenait une tragédie. C'est pourquoi je continue de penser qu'elle aurait dû faire de sa mort un événement dramatique exceptionnel, plutôt que d'aller se cacher dans un coin. Je ne dis pas que je crois à ce qui est écrit dans la lettre, non, mais ça donne à réfléchir, pas vrai? À des choses comme : à moins d'avoir été accompagnée, c'est-à-dire en présence de quelqu'un qui lui donne satisfaction, est-ce que Lola aurait fait les choses comme ça? Est-ce qu'elle en aurait eu le cran? En tous cas, ce que je veux dire, c'est que pour moi, s'en prendre à quelqu'un, c'est aussi s'en prendre à sa famille.»

Ayant terminé son monologue, le jeune homme croisa les bras et attendit impatiemment une réponse. Mais comme ni l'un ni l'autre ne réagirent, il se remit à poser des questions.

⁷³ « Étymologie : du latin, douleur » (*Ibid.*, p. 58).

« Alors toi, le policier. C'est à cause de ta mère, de ta femme ou de ta fille morte que tu es là? Ou juste pour l'enquête? »

Comme l'homme était un peu plus futé qu'il n'en avait l'air, François décida de ne pas l'insulter et de jouer la carte de l'honnêteté : « Je suis là pour l'enquête. »

Maintenant plus détendu, Alex laissa échapper un petit rire en faisant mine de frapper familièrement l'épaule de François.

« Je ne sais pas comment, mais je le savais. L'habitude, peut-être. Mais n'allez surtout pas vous imaginer que je suis un criminel ou quelque chose du genre. Je n'ai même pas de casier judiciaire. C'est juste que je l'ai senti quand vous êtes entrés. Certains policiers, avec le temps, n'arrivent plus à parler ni à bouger comme tout le monde. Ils créent, tu sais, sans rien faire de spécial, comme une sorte de tension dans l'air. Une tension qui fait que même si t'as rien à te reprocher, s'ils viennent près de toi, tu commences à devenir nerveux. Tu vois ce que je veux dire? »

François ne répondit pas et se contenta de hocher légèrement de la tête. Angelina, elle, n'avait plus envie de jouer. Le jeune homme lui semblait relativement inoffensif et elle savait reconnaître les menteurs pathologiques. Elle décida donc de se présenter sans plus attendre. Ce qui ne fit pas l'affaire du policier qui se tut tout de même.

« Je me nomme Angelina.

- Et moi Alex.

- Je suis désolée pour votre sœur.

- Merci.

- D'abord, sachez que je ne crois pas davantage que vous à cette histoire. Je me suis décidée à venir ici ce soir uniquement pour voir son auteur démasqué. »

François laissa finalement transparaître ses émotions. Il était furieux. Angelina passait outre ses instructions et foulait aux pieds son expertise. Comment ne pouvait-elle pas se rendre compte qu'elle se mettait peut-être danger en rejetant toute stratégie? Contraint à réagir dans l'immédiat, il se décida à adopter une approche plus agressive.

« Rien ne prouve que cet homme dise la vérité à propos de son identité Angelina, et qu'il y a bien d'autres destinataires. Il n'y a toujours que deux personnes, si l'on ne m'inclut pas, qui se sont présentées au rendez-vous. Et même dans le cas où il y aurait une personne de plus, cela ne prouverait rien. Il pourrait s'agir d'un complice. Il faut commencer par connaître l'identité de la personne qui a payé le billet d'avion. Chose qui aurait déjà dû être faite. »

« Je doutais, et toi aussi d'ailleurs, qu'on rencontrerait vraiment quelqu'un ici ce soir », se défendit Angéline. »

Alex laissa de nouveau échapper son petit rire en secouant la tête.

« Pas bête, mais inutile. J'ai déjà vérifié et il n'y a rien, affirma-t-il il en sortant de la poche intérieure de son blouson une enveloppe qui contenait un billet d'avion et une copie du reçu de paiement qu'il fit glisser vers François. Mais je suppose que si cela vient de moi, vous ne les prendrez même pas en compte? »

François acquiesça, mais les examina tout de même. Le reçu et le billet correspondaient et avaient été payés en argent comptant.

« Il faut que nous allions chercher ta copie Angelina. Toi, tu vas nous attendre. Sans bouger, ordonna François tout en s'appropriant les documents. »

Comme c'était ce qui avait été prévu au départ, Angelina accepta de se soumettre à cette directive de François, qui accosta le premier gardien de sécurité qu'ils virent pour qu'il aille surveiller Alex.

Comme il y avait peu de voyageurs, Angéline put rapidement recevoir une copie du reçu. Il était quasi identique à celui qu'Alex avait exhibé et spécifiait que le paiement avait été effectué en argent comptant. Elle écouta la préposée lui confirmer ce qu'elle savait déjà : « Rien n'oblige qui que ce soit à s'identifier pour procéder à l'achat de billets. »

De son côté, bien que sa requête ne soit pas officielle, François fit valoir son grade d'enquêteur et mit la main sur la liste des passagers. Il la compara avec la liste de prénoms contenus dans la lettre. Plusieurs correspondaient, dont celui d'Angelina et d'Alex. Mais il n'était pas plus avancé.

Lorsqu'ils revinrent au Salon, Alex n'était plus au comptoir, mais assis à une table en compagnie d'un vieil homme qu'il écoutait avec attention. Ce dernier ne cessait de gesticuler en lui montrant quelque chose qui, si l'on se fiait à l'expression du visage d'Alex, était tout simplement stupéfiant. Voyant cela, François demanda à Angelina d'attendre, remercia le gardien qui alla reprendre son service et se dirigea vers les deux hommes. Toutefois, en l'entendant s'approcher, l'inconnu referma la main et François ne put pas voir ce qu'elle contenait. Alex, lui, leva hautes les épaules, paumes tournées vers l'extérieur, pour signifier que tout allait bien.

-2-

Le nouveau venu était âgé d'au moins quatre-vingts ans. Il portait un élégant costume classique gris qui le rendait, au premier regard, moins décharné qu'il ne l'était en réalité. Mais le regard vif qu'il posa sur le policier annonçait une intelligence toujours éveillée.

« Vous êtes sans doute François. Ne restez pas planté là. Venez vous asseoir, dit-il en posant la main sur un petit album photo qu'il avait devant lui. Nous avons beaucoup à nous dire et le pilote n'attendra personne ».

Puisqu'un si vieil homme n'était généralement pas une menace sérieuse, François accepta et les rejoignit avec Angéline. Il fit tout de même attention de choisir des sièges qui ne les mettaient pas à portée d'une agression directe et garda la main sur la crosse de son arme de service. Alex, lui, attendait impatiemment que la conversation interrompue reprenne.

« Je me nomme Maxime et me trouve être l'intrus dans cette histoire. C'est-à-dire qu'au contraire de vous trois, je ne suis pas un proche d'une *victime* de l'auteur de la lettre. En réalité, selon le point de vue qu'aurait sans doute ce dément pêcheur de perles sur moi, je serais plutôt semblable à lui. Plus précisément, je suis le bijoutier, le seul des trente-sept destinataires à l'avoir rencontré. »

Maxime marqua une pause pour s'assurer que ses auditeurs suivaient ce qu'il disait et pour déposer délicatement ce qu'il avait encore dans la main dans un écrin qu'il referma. Ensuite, mais seulement après avoir pris encore une seconde, il ouvrit l'album.

À la première page, il y avait le cliché d'une jeune femme prenant la pose devant une demeure ancienne et que Maxime désigna comme Ancolie, fraîche et jolie à dix-sept ans. Les pages suivantes se révélèrent toutes des photographies de cette femme qu'ils virent dépérir rapidement. À vingt-quatre ans, elle semblait en avoir au moins dix de plus. Ce que Maxime ne se gênait pas de souligner. Selon lui, Ancolie était une jeune femme fragile que tout rendait nerveuse. Ils ne s'étaient jamais mariés, car l'idée d'appartenir à quelqu'un pour l'éternité l'affolait.



Le dernier tiers de l'album était terrible à regarder. Moins de dix ans plus tard, Ancolie était littéralement devenue une vieille femme inexpressive qui n'avait même plus la force de sourire. L'âge et la mauvaise qualité des photographies n'arrivaient pas à cacher sa maigreur, ses cheveux cassants et son teint malsain. On aurait pu croire, comme le souligna Alex, qu'elle était gravement malade.

« Il ne s'agissait pas d'une maladie reconnue en ce temps-là, mais de ce qu'aujourd'hui on nommerait probablement dépression majeure, dit Maxime en regardant Angelina. À l'époque, aux yeux de plusieurs, les gens comme elle étaient soit fous, soit faibles. Et mon jugement ne faisait malheureusement pas exception. »

Ancolie devint de plus en plus sombre avec les années. Elle ne réussit à tenir le coup que grâce à aux calmants que lui procurait son amant. Mais vint le moment où Maxime en eut assez de supporter au quotidien une femme qui n'avait plus rien d'agréable. Il se sentait à la fois prisonnier et geôlier, et ni l'un ni l'autre n'avait plus de qualité de vie. Où qu'elle se trouvât, elle s'endormait. Ou plus irritant encore, elle marmonnait toute seule des propos incompréhensibles avant de fondre en larmes, inconsolable. Cela dura jusqu'au jour où Maxime décida de sévir en la menaçant de lui retirer sa médication. Elle l'avertit aussitôt qu'elle se suiciderait. Exaspéré, il avait quitté leur maison pour plusieurs jours après avoir hurlé : « J'espère que lorsque je reviendrai, ce sera enfin chose faite ! » Jamais il ne regretta autant des paroles. À son retour, il fronça les sourcils dès la porte, en apercevant la face cadavéreuse d'Ancolie étendue sur le dos, la bouche ouverte. Elle était morte depuis un bon moment déjà. Et le silence lui soulignait plus que toute autre chose sa culpabilité.

Pendant dix jours entiers, il vécut avec le corps dans la maison, ne pouvant se résoudre à informer qui que ce soit. Mais au bout de cette période de temps, ne souhaitant pas plus fuir

comme un criminel que continuer à se sentir oppressé par la présence de la dépouille mortelle, et l'odeur qui s'en dégageait, il se décida à aller la regarder une dernière fois avant qu'on l'emmène.

Le corps ne montrait aucune trace visible d'automutilation. Mais sur son visage, on pouvait encore voir que le maquillage avait coulé en de longues coulisses jusque sous le menton. C'est en tirant les rideaux pour faire entrer un peu d'air et de lumière, qu'il constata quelque chose d'inhabituel aux commissures des lèvres crispées et légèrement ensanglantées d'Ancolie. Une fine tresse de matière organique, avec au bout une petite sphère. Sur le moment, la seule vue de la chose lui retourna l'estomac. Ensuite, il se dit que ce n'était pas uniquement dégoûtant, mais aussi étrange, car il n'y avait aucune trace de vomissure nulle part. Maxime n'était pas ignorant en matière de médecine et d'anatomie, et il sentait que ce qu'il voyait était anormal. À moins de sérieuses lacérations internes accompagnées d'une hémorragie importante, il était difficile d'imaginer que quiconque puisse rejeter de la chair de cette manière.

Ce n'est pas qu'il avait spécialement envie d'y toucher, mais il se dit que c'était peut-être là la chose qui l'avait tuée. Bien sûr, il aurait pu laisser cette tâche au légiste, mais la culpabilité lui dictait qu'il devait prendre ses responsabilités. Ainsi, à l'aide d'un vêtement qu'il trouva sur le sol et dont il se couvrit la main, il détacha le filament et l'apporta à bonne distance du corps. Comme la substance organique avait commencé à se dessécher, il fut aisé d'en extraire le petit objet. Il découvrit, après l'avoir sommairement frotté avec le tissu, ce qui ressemblait à une perle noire irisée de rouge. Sa première hypothèse fut que l'objet était toxique. Sinon, comment expliquer qu'un si petit objet ait pu la tuer.

La semaine suivante, ses cendres furent mises en terre. Le légiste conclut à un suicide par surdose d'amobarbital et d'autres sédatifs. Mais Maxime fit en sorte que cette information reste

la plus confidentielle possible. Seuls les parents proches et ceux qui tinrent absolument à tout savoir eurent les détails. Maxime n'avait pas la force de se battre contre eux.

Par la suite, personne ne l'accusa de quoi que ce soit. Pas légalement du moins. Mais évidemment, on disait dans son dos qu'il aurait dû mieux la surveiller, la faire hospitaliser ou encore lui donner davantage de calmants. En somme, personne n'osait le lui dire en face, mais pour plusieurs, c'était comme s'il l'avait tuée lui-même. Les mois qui passèrent par la suite furent sombres et solitaires. Personne ne venait plus le visiter sans laisser sous-entendre une chose ou une autre. Il les jeta à la porte. Il ne voulait plus voir personne.

Rapidement, Maxime ne put plus supporter de vivre dans la maison qui avait vu mourir sa femme. Malgré ce qu'on en pensait et la manière dont il avait agi, il l'avait aimée. C'est pourquoi, un matin, il se décida à laisser la demeure aux mains d'agents immobiliers. Il démissionna de son emploi et se loua un appartement dans une ville à deux cents kilomètres plus loin. Il essaya d'oublier son ancienne vie.

Il avait conservé très peu de souvenirs de sa vie passée avec Ancolie, à l'exception d'un album de photos et de quelques livres. Et bien sûr, la perle qu'il gardait en tout temps enfermée dans un écrin au fond de la poche de son pantalon. Par chance, il trouva bientôt un nouvel emploi comme gardien de nuit. Entre ses deux rondes, Maxime passait le plus clair de son temps à lire et à manipuler l'écrin qui contenait la perle, la seule chose qui le rattachait encore, bien que douloureusement, à Ancolie. Souvent, il s'imaginait la fracasser pour qu'elle disparaisse. Il cesserait peut-être de se torturer. Mais d'autres fois, il pensait la faire analyser. Il connaîtrait enfin sa nature. Deux résolutions qui, au matin, s'évanouissaient inévitablement. Au fond de lui-même, il craignait de savoir déjà.

Des romans qu'il avait l'habitude de lire, il passa presque malgré lui à des manuels traitant de médecine et de toxicologie. Et bien qu'il ait consulté des dizaines d'ouvrages au cours de ses veilles, il ne trouva pas de sphères ou de substances qui purent être en lien avec le cas qui l'intéressait. Il passa ensuite aux livres sur la joaillerie. Même si l'idée que l'objet soit une véritable perle avait quelque chose de grotesque. Et ce sont les tests proposés dans un des manuels qui lui donnèrent enfin une première certitude : il s'agissait bel et bien d'une perle, façonnée longuement, couche par couche, au cœur même de sa défunte amoureuse.

Si la perle n'intoxiquait pas Maxime – ce qu'il croyait à l'époque –, elle l'obsédait. Il voulait en faire quelque chose. Comme il s'agissait d'un bel objet et qu'Ancolie avait toujours été folle des « belles choses », peut-être pourrait-il fabriquer un bijou? Il refoula cette idée une première fois, car c'était macabre et qu'il ne saurait pas exactement quoi en faire. Mais elle revint. Il n'avait plus que ça en tête.

C'est ainsi que par ennui, il prit d'informelles leçons de joaillerie. Au commencement, il alla visiter des bijouteries sans jamais rien acheter. Mais au fil des semaines, on finit par le reconnaître et le trouver suspect. Ce n'était pas le genre de commerce que l'on retrouvait à tous les coins de rue dans la petite ville et, surtout, où l'on passait inaperçu. On se mit donc à lui poser des questions, à lui demander avec de plus en plus d'insistance ce qu'il cherchait. Et chaque fois, il répondait évasivement : « Rien de précis ». Ce qui bien sûr était faux.

Inévitablement, on finit par ne plus le lâcher d'une semelle et même à lui demander plus ou moins poliment, de bien vouloir quitter les lieux s'il ne souhaitait rien acheter. C'est ainsi qu'il devint *persona non grata* dans toutes les bijouteries de la ville. À dire vrai, dans presque toutes.

Le bijoutier de la 5^e rue, pour sa part, ne lui portait pas d'attention particulière. Lorsqu'il voyait entrer Maxime, il lui lançait simplement un petit sourire et retournait à son travail dans l'arrière-boutique, sans jamais reparaître. Cela plaisait à Maxime. Il se permit même, une fois, d'aller jeter un coup d'œil derrière le rideau qui couvrait la porte derrière le comptoir. Le bijoutier, qui se prénomait Donatien⁷⁴, travaillait consciencieusement sur une de ses créations. Après avoir terminé sa tâche sans se déranger, il fit signe à Maxime d'approcher. Il était à sertir des boucles d'oreilles avec des pierres de jade. « Elles seront magnifiques », pensa tout haut Maxime. Par la suite, plusieurs fois par semaine, il revint regarder l'homme travailler dans le silence, et il apprit.

Un jour que Donatien était à enfiler sur un fil de soie des perles roses, il ne put retenir la question qui lui brûlait les lèvres. Mais il ne la posa pas directement, de crainte de se trahir : « Vous avez déjà travaillé avec des noires ? » Le bijoutier hocha la tête sans lever les yeux de son ouvrage. Maxime enchaîna avec une seconde question : « Vous en avez déjà vu d'autres coloris. Je veux dire à part les blanches, celles avec des teintes de roses ou de verts. Des perles qui auraient, pour ainsi dire, plus d'une couleur ? » Cette fois, le bijoutier secoua la tête avec vigueur : « Si c'est ce que vous cherchez à savoir : non, je n'utilise jamais de fausses ».

Un peu surpris que ses questions soient perçues comme insultantes, Maxime tenta une explication qui n'était pas loin de la vérité : « Non, détrompez-vous. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Seulement, je suis tombé sur une perle bicolore et l'on m'a assuré qu'elle était véritable ».

- C'est impossible, répondit Donatien. Du moins pas naturellement. Il s'agit soit d'une fausse, soit d'une de ces saloperies modifiées en laboratoire.

⁷⁴ « Étymologie : du latin, donné » (Louis Stanké, *op. cit.*, p. 58).

- Et si je vous disais que j'ai la certitude qu'il ne s'agit de ni l'une ni l'autre, et que j'en ai la preuve ici même?

- Je vous répondrais que vous êtes un menteur.

-4-

Maxime arrêta son récit pour sortir l'écrin de sa poche, l'ouvrir et le déposer au centre de la table pour que chacun puisse bien voir ce qu'il contenait : il n'y avait pas de grosse perle noire irisée de rouge. François émit un léger ricanement pour préciser que si les autres avaient pu l'être, lui n'avait pas été dupe. Maxime déposa alors une petite photo couleur de ce qui aurait dû se trouver sous leurs yeux.

« Ce que vous voyez au fond de l'écrin est ce qui en reste.

- Ce pourrait être n'importe quoi, dit François. Des éclats de verre ou du plastique.

- Il est vrai que ça ne ressemble plus à grand-chose, concéda Maxime. Mais ce que j'ai montré pour la première fois au bijoutier ce jour-là était bel et bien tel que le voyez sur la photo. »

Comme personne ne parlait et qu'Angelina voyait que François était sur le point de perdre patience, elle prit les deux objets pour les examiner et les comparer.

« Vous avez fini par la pulvériser. N'est-ce pas?, demanda-t-elle à Maxime. Elle vous empoisonnait la vie.

- L'Obscurité finit par empoisonner quiconque s'approche de trop près ».

*
* *

Lorsque Maxime montra la perle au bijoutier, ce dernier la prit précautionneusement et lui fit passer plus ou moins les mêmes tests d'authenticité que Maxime des semaines plus tôt. Donatien procéda avec assurance, mais aussi avec une légère pointe de dérision. Il avait la certitude qu'une telle perle ne pouvait exister. Maxime prit donc son mal en patience et le laissa faire. Ainsi, après que Donatien eut recommencé et recommencé les examens, il revint vers Maxime avec une tout autre expression.

« Il semble que ces fichus faussaires aient raffiné leurs méthodes. Avec les maigres moyens dont je dispose ici, je suis forcé d'avouer que je n'arrive pas à trouver le moindre défaut qui prouverait hors de tout doute qu'il s'agit d'une contrefaçon. Ce qui est assez préoccupant. Il faudrait une analyse plus poussée. Maxime laissa donc la perle au bijoutier en lui certifiant qu'il en paierait tous les frais.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Huit jours plus tard, Donatien lui annonça un résultat qui ne le surprit pas. Il s'agissait d'une perle véritable. Toutefois, il restait encore un mystère à résoudre, car selon le spécialiste auquel il avait fait appel, aucun bivalve ou gastéropode n'avaient jamais produit, à sa connaissance, une telle gemme. Un fait que corroborait aussi Donatien, qui voulut en connaître la provenance. Comme Maxime ne voulait pas dire la vérité, il usa d'un mensonge grossier : il avait acheté la perle pour une bouchée de pain lors d'un de ses nombreux voyages, mais ne se souvenait plus trop où exactement. Maxime ne sut jamais si le bijoutier l'avait cru, mais ils n'en reparlèrent pas par la suite. L'apprentissage de Maxime se poursuivit comme si rien ne s'était passé.

Une fois qu'il sut que l'objet était bel et bien une perle, il redoubla d'attention lors de ses leçons. Il voulait tout savoir et tout essayer. Ainsi, presque l'entièreté de l'argent qu'il gagnait passait en achat de métaux et de pierres précieuses. Il coula des anneaux, façonna des pendants d'oreille et tailla des gemmes. Et au bout de quelques années, il devint suffisamment habile pour se voir octroyer des commandes pour le compte de la bijouterie, sur lesquelles il prélevait même du profit, de plus en plus de profit. Suffisamment pour laisser son emploi de gardien de nuit. Ses créations étaient grandement appréciées par la clientèle. Surtout par les femmes. Pas seulement parce qu'elles étaient plus nombreuses que les hommes à acheter à la boutique, mais parce qu'il arrivait à imaginer et réaliser précisément ce qu'elles souhaitaient. « Un peu comme s'il était lui-même une femme. » Ce qu'il reçut, tout compte fait, comme un véritable compliment. Mais sa grande réussite ne plaisait pas à tout le monde. De toute sa carrière, jamais Donatien n'avait reçu autant de louanges et il perdait beaucoup de commandes aux mains de son apprenti. Ainsi, même s'il appréciait que la clientèle soit plus nombreuse que jamais auparavant, Donatien ne put supporter d'être relégué au second rang dans sa propre boutique. Un beau matin, il mit donc un terme à leur association non officielle. Mais Maxime ne se laissa pas démonter par la nouvelle et sentit même souffler sur lui un vent de liberté. Il ouvrirait sa propre bijouterie et concurrencerait Donatien.

La vente de la maison n'avait pas rapporté une fortune, mais ce fut suffisant pour démarrer modestement son entreprise. Et par chance, plusieurs de ses clientes fortunées lui restèrent loyales et en attirèrent d'autres. Il ne manqua donc pas d'ouvrage. Mais ce que les clientes ne savaient pas, et que Maxime ne savait pas encore lui-même, c'est qu'il était horriblement dangereux d'imaginer et de produire de telles parures. Car pour ce faire, Maxime devait écouter avec attention ce que chuchotait l'Obscurité contenue dans la perle. Et elle ne lui

murmurait pas que ce qu'il voulait entendre. Sans qu'il s'en rende compte, la perle lui transmettait insidieusement, goutte à goutte, ce qu'elle renfermait. C'est-à-dire toutes les souffrances d'Ancolie. Et une de celles-là était un profond et funeste sentiment d'infériorité.

Ancolie aurait aimé être une femme forte, respectée et magnifique. Pas une blondinette fragile que les gens, lorsqu'ils la remarquaient, qualifiaient de mignonne, malgré les frêpes qu'elle arrivait tout juste à se payer. Cela l'avait tant enragée et blessée, qu'elle n'aurait pas hésité un seul instant à se faire tremper dans l'or liquide et sertir d'un millier de pierres précieuses si cela avait été possible. Une déesse brillant de mille feux! Mais comme cela ne s'était bien sûr jamais produit, il était absolument nécessaire pour l'Obscurité que Maxime transforme la perle noire en un joyau étincelant.

Il avait pensé en faire un pendentif, une bague, ou encore une broche. Il fit même plusieurs croquis, mais aucun qui le satisfît vraiment. Il continua à se creuser ainsi la tête, jusqu'à ce qu'un jour où il griffonnait sans but, il se surprenne à dessiner une ferrennière⁷⁵. Il sentit immédiatement qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Aucun autre bijou ne pourrait mettre la perle autant en évidence. Il prit un mois pour la confectionner et le résultat fut stupéfiant.

La ferrennière était de loin sa plus belle réalisation. Les fines chaînettes ouvragées en mailles forçat, qui alternaient l'or blanc et l'or bleu azur, mettaient en valeur la teinte sombre et brillante de la perle. Elle était si belle, qu'il se décida sur un coup de tête à l'exposer dans la vitrine. Et étrangement, Maxime se sentit le cœur plus léger d'avoir trouvé le courage de montrer la perle, d'avoir eu l'audace de l'exposer dans un endroit où tous pouvaient l'admirer. C'était comme s'il avait permis à Ancolie de sortir de terre et de ressusciter plus belle que jamais. Elle

⁷⁵ « Bijou porté sur le front, chaînette ou fin bandeau ornés en leur milieu d'une pierre fine ou précieuse » (Petit Larousse illustré 2008, Paris, Larousse, 2007, p. 415).

aurait été satisfaite. Mais son bonheur n'était pas sans nuages, car il était aussi perturbé par la notice bисcripturale qu'il avait jointe au bijou, sans s'en rendre compte tout à fait :

Ferronnière Ancolie

« Hujus, quam cernis, nomen Ancolie. Divi Omnia cuilarga cōtribuere manu. Rara huic forma data est.

Figuravit Tenebrarum, amavit aeternitas ».

Le plus déroutant était que, jusqu'à ce jour, il n'avait pas eu conscience de connaître plus que deux ou trois expressions latines. Par conséquent, le sens de la plupart des mots qu'il lut lui échappa. Il alla donc fouiller dans les boîtes de livres d'Ancolie— qu'il n'avait toujours pas défaits— avec l'étrange certitude qu'il trouverait quelque chose. Après avoir feuilleté une demi-douzaine d'ouvrages plus ou moins susceptibles de l'éclairer, il mit la main sur une page manuscrite couverte d'extraits et de traductions du *Codex Atlanticus*⁷⁶— recueil qui avait vaguement intéressé Ancolie lors de ses études. Le passage original qu'il cherchait, une fois traduit, se lisait ainsi : « Celle dont il s'agit se nomme Lucretia. Les Dieux la dotèrent de tous les dons avec générosité. Rare est la beauté qui lui fut donnée. Leonard la peignit, le Maure l'aima ».

Une fois qu'il en connut le contenu, il était certain de ne pas vouloir mettre l'affichette dans la vitrine. Mais il le fit tout de même. L'Obscurité voulait qu'on la remarque.

À la bijouterie, lorsqu'il se tenait derrière le comptoir, même si Maxime ne voyait pas la feronnière, il ne pouvait s'empêcher d'essayer de se souvenir de celle qui avait été sa femme. Mais dans son esprit, elle n'avait plus rien de la petite femme trop fragile pour vivre : la mort l'avait transformée. Désormais, il ne pouvait plus se la représenter que comme une araignée

⁷⁶ Recueil de dessins et de notes prises par Léonard de Vinci de 1478 à 1518.

souveraine déployant frénétiquement ses longues pattes éthérées à la recherche de l'objet de son désir. Et le plus terrifiant est qu'il la sentait qui s'impatiait.

Dans son travail quotidien, Maxime pouvait se targuer de servir chacune de ses clientes, et chacun de ses clients, avec grand soin et un réel enthousiasme. Mais si on l'avait vu agir le soir où la grande femme aux cheveux noirs entra dans sa boutique, on aurait aussi pu ajouter qu'il faisait du zèle en certaines occasions. Elle était belle, mais pas suffisamment pour lui faire oublier l'impression de huit griffes d'araignée fantomatiques venant se planter dans sa nuque, lorsqu'elle se présenta comme Morgane⁷⁷.

Maxime, se forçant à garder un air calme et accueillant, laissa la cliente faire tranquillement le tour de la boutique. Mais il imaginait, voyait presque la perle qui tressautait dans la vitrine, qui fouettait l'air de ses chaînes pour qu'on la remarque.

Jusque-là, il avait refusé toutes les offres d'achat pour la feronnière, prétextant qu'il ne l'exposait que pour démontrer son savoir-faire. En réalité, chaque fois qu'on s'intéressait au bijou, sa mâchoire se contractait et un sentiment de mépris s'emparait de lui : « Cette femme est indigne de seulement poser son regard sur Ancolie ». Mais pour la belle Morgane, il ressentit l'inverse. Le rouge de la perle semblait plus vif que jamais. Il alla donc lui proposer de venir admirer ce qu'il avait fait de mieux, sous-entendant ainsi qu'elle ne méritait que cela. Flattée, elle le suivit jusqu'à la vitrine avant de lire la notice à haute voix, et en français, bien qu'elle soit uniquement en latin : « Celle dont il s'agit se nomme Ancolie. Les Dieux la dotèrent de tous les dons avec générosité. Rare est la beauté qui lui fut donnée. L'Obscurité la façonna, l'éternité l'aima ». Entendre quelqu'un lire ce que signifiaient ces mots lui donna littéralement froid dans le dos. Mais moins que le sourire radieux sur le visage de Morgane. La perle venait de

⁷⁷ En référence à la Déesse celtique de la guerre Morrigan qui signifie « Grande Reine » et à Morgane la fée-enchanteresse, personnage issu du cycle Arthuri.

trouver sa véritable propriétaire. Ils n'eurent pas à fixer de prix ni à prendre de mesures pour l'ajuster. Maxime se contenta de sortir le bijou de la vitrine et de le poser sur le front de la femme à qui il faisait parfaitement. Avant qu'elle ne passe la porte pour sortir, elle lui mit un dollar dans la main : « Pour votre peine. » Une joie cruelle tordait les traits de l'étrangère et la victoire brillait dans son regard.

-5-

Dans le Salon de l'aéroport, tous gardaient le silence. Même François. Encore une fois, ce n'est pas qu'il croyait ce qu'on lui racontait, mais le vieux savait captiver son auditoire. Pour le moment, Maxime semblait perdu dans ses pensées. Alex en profita pour se dégourdir les jambes en allant se chercher une énième bière au bar, et Mathilde pour poser des questions qui ne reçurent aucune réponse directe : « Comment avez-vous pu faire cela? Savez-vous ce qui est arrivé à la femme? Est-elle encore vivante aujourd'hui? Comment avez-vous retrouvé la perle? »

Maxime prit le temps de terminer son verre d'eau plate avant de reprendre la parole : « Une fois que Morgane eut passé la porte, je mis rapidement la culpabilité au rancart et me dit que peu importe ce qui produirait par la suite, l'essentiel était que l'emprise que l'Obscurité avait sur moi s'était relâchée. » Il leur montra ensuite un vieil article de journal : « Comme on dit : *Deux faiblesses qui s'appuient l'une à l'autre créent une force*⁷⁸. Ancolie et moi-même venions de créer un monstre. »

⁷⁸ Léonard de Vinci, *Les carnets de Leonard de Vinci*, tome 1, Paris, Gallimard, 1987, p. 68.

*
* *

Pendant des semaines, Maxime n'eut aucune nouvelle de la cliente à la ferronnière et il ne s'en sentait que mieux. Il avait pu reprendre sa vie quotidienne sans avoir l'impression que chacune de ses pensées était épiée, que le moindre de ses gestes était orienté. Mais évidemment, ce ne fut qu'une trêve.

Dans la boutique comme ailleurs, il entendit de plus en plus de commérages à propos de Morgane, la femme à la ferronnière. À ce qu'il en comprit, elle avait été jusqu'à récemment une femme que l'on respectait dans la petite ville, mais maintenant il en allait tout autrement. Son mari l'avait jetée à la rue après qu'il eut appris qu'elle avait des aventures avec certains des hommes qu'elle côtoyait sur son lieu de travail. Cela n'avait pas seulement semé la discorde avec son mari, mais aussi à l'hôtel de ville. Vive et charmante, Morgane était devenue une odieuse intrigante. Et comme les hommes de pouvoir pliaient le genou devant elle, les femmes étaient plus ou moins forcées de faire de même. Mais cela ne dura que jusqu'à ce que l'une d'elles en ait assez et la couvre d'injures en public. Selon le journal local, Morgane, furieuse de l'affront, se défendit littéralement bec et ongles : elle défigura l'impudente en pleine salle de conférence. Son geste lui valut une peine d'emprisonnement de quinze ans.

Maxime eut alors espoir qu'avec Morgane en prison, les choses en resteraient là pour lui. Mais c'était nier l'évidence : l'Obscurité ne pouvait l'oublier. C'est pourquoi Morgane, juste avant d'entrer au pénitencier, demanda à ce qu'on rende le bijou à son propriétaire et fabricant. Bien sûr, Maxime aurait simplement pu dire qu'il ne lui appartenait pas, et ainsi la perle serait restée hors de sa vie. Peut-être même pour longtemps. Mais vu la manière dont sa tentative pour s'en débarrasser avait abouti, il accepta de la reprendre.

Au moment même où il eut la feronnière en main, l'Obscurité s'immisça de nouveau dans son esprit. Et elle voulait le briser. Comme elle avait brisé Morgane. L'Obscurité avait toute confiance en sa puissance et la certitude d'encore lui soustraire toute combativité. Percevant ces pensées (qui ne se traduisaient pas vraiment en mots, mais plutôt en images chargées d'émotions), Maxime sourit mentalement en serrant le poing sur la feronnière. Et il attendit. Bientôt, il se mit à percevoir de l'agacement, de l'indignation et finalement de la fureur : la perle ne trouvait plus les remords sur lesquels elle comptait prendre appui pour le soumettre à sa volonté. Ils ne lui étaient plus accessibles. Car pendant que l'Obscurité s'acharnait sur l'esprit de Morgane, elle avait négligé le sien. Cela lui avait laissé du temps pour réfléchir : oui, Ancolie était morte et il avait des remords. Mais la noirceur résiduelle cauchemardesque qui résidait dans la perle n'était pas Ancolie. C'est armé de cette conviction que Maxime se rendit dans son atelier, déposa le bijou sur sa table de travail, sectionna les deux chainettes avec des cisailles et pulvérisa résolument la perle de trois formidables coups de bigorne. L'Obscurité s'éteignit, sans même une dernière image.

*

* *

« Les années qui suivirent furent calmes et sans incident majeur, dit Maxime. À la suite de la disparition d'Ancolie et de sa noirceur, je décidai d'engager quelqu'un pour servir les clients à la boutique les jours de semaine. Je souhaitais rester le plus possible seul, dans mon atelier comme à la maison. Certains auraient sans doute pu voir dans cette réclusion une sorte de punition que je m'infligeais à moi-même. Mais en réalité, je ne faisais que m'accorder des vacances à l'écart du monde. »

Maxime passa presque tout son temps à concevoir, fabriquer et restaurer des bijoux sans rien souhaiter de plus.

« Ce n'est qu'avec la lecture de cette lettre, que nous avons tous reçue, que ma fragile tranquillité fut troublée, expliqua le vieil homme. Comme vous l'avez sans doute lu, l'auteur de la lettre est entré un jour avec une énorme perle noire et rouge. Le choc que je ressentis en revoyant une de ces choses fut si fort que je restai muet. Tout ce que je trouvai à faire fut de le chasser lui et sa gemme. Ce n'était pas mon combat et il fallait qu'ils disparaissent. Ce qu'ils firent. Ainsi, jusqu'à récemment, je n'avais plus entendu parler de cet homme ni de perles noires irisées de rouge, et j'en étais bien aise. Mais maintenant, je ne peux plus faire comme s'il y en avait peut-être encore seulement une quelque part. Il y en a plus de trois dizaines! Et toutes réunies au même endroit. »

-6-

Il était presque l'heure d'embarquer dans l'avion lorsque Maxime termina son récit. Ce que firent remarquer Angelina et Alex en se levant de leurs sièges. François, lui, resta assis.

« C'est une captivante histoire que vous nous avez racontée là. Il faut bien l'avouer. Mais ce n'est pas pour autant que nous allons prendre un vol en direction d'un pays lointain dans le but d'aller, réellement, à la recherche d'un objet imaginaire, déclara François en regardant Angelina. »

Toutefois, Angelina, comme Alex et Maxime, n'était pas de son avis.

« Il est vrai que ce qu'on a lu et tout ce que nous avons vu et entendu ici ce soir est difficile à croire. Mais franchement, je veux connaître le fin mot de l'histoire. L'histoire de ma

mère et mon histoire, en quelque sorte. Et si pour cela je dois partir ce soir avec deux inconnus, soit », déclara Angéline.

François ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

« Je sais ce que tu penses François, ajouta Angelina. Tu as été on ne peut plus clair à ce propos. Tu ne fais pas confiance à ces deux hommes, dit-elle en désignant Maxime et Alex. Mais sache que je ne suis ni naïve ni stupide, que j'ai mes doutes moi aussi. Toutefois, je crois si ces gens avaient inventé tout cela seulement dans le but de me piéger, ils auraient agi plus subtilement, de manière à ce que je ne puisse faire part de quoi que ce soit à qui que ce soit. Surtout pas à un policier. »

François eut beau argumenter encore et encore, il ne parvint pas à faire en sorte qu'Angelina change d'idée. Les seules choses qui le rassurèrent un tant soit peu avant leur départ furent d'avoir la confirmation de l'identité des deux hommes et qu'elle l'appellerait chaque jour pour lui donner de ses nouvelles. Le collègue que François contacta l'assura que les passeports de Maxime et Alex étaient en règle et qu'ils n'avaient pas de casier judiciaire. Il fut donc forcé de regarder partir Angelina, sans bagages – il lui enverrait ses affaires le plus tôt possible à l'hôtel où elle débarquerait –, car il ne pouvait la suivre. Comment justifier une absence d'une durée indéterminée à la fois à ses supérieurs, à sa femme et à ses enfants? Bien sûr, il pouvait toujours dire aux premiers qu'il prenait des vacances ou qu'il était malade, et à sa famille qu'il s'absentait pour le travail. Mais si jamais pour une raison ou une autre on découvrait qu'il avait menti, il se retrouverait dans une situation inconfortable, voire franchement catastrophique. François la suivit donc jusqu'à la porte d'embarquement et la regarda disparaître.

En sortant de l'aéroport ce soir-là, et pendant les nombreux jours qui suivirent, il se justifia à lui-même de qu'il avait fait, ou pas, en se rappelant une phrase qu'il avait entendue ou lue quelque part : « L'amant qui n'est pas tout, n'est rien⁷⁹. » Cela lui semblait de circonstance.

-7-

Le vol dura un peu plus de sept heures. Les trois compagnons d'infortune en profitèrent pour dormir. Lorsque l'avion toucha le sol, il y avait six heures de plus à leurs montres. Il fut d'abord convenu, comme les affaires d'Angelina n'arriveraient pas avant un jour ou deux, qu'elle devait avant toute chose aller faire rapidement les boutiques pour se trouver une tenue appropriée et le nécessaire pour son hygiène. Ils prirent ensuite un train qui les mena à destination en un peu plus de trois heures. Temps dont ils profitèrent non pas pour dormir comme dans l'avion, mais pour discuter de leur plan d'action pour le lendemain, jour de l'enterrement de Judith, l'inaccessible femme au collier.

Tôt le lendemain matin, Alex et Maxime allèrent discuter avec les employés du funérarium, en se faisant passer pour des membres de la famille éloignée de Judith. Ceci fait, ils retrouvèrent Angéline pour déjeuner et pour faire le résumé de ce qu'ils avaient appris.

Célibataire et sans enfant, Judith avait été à la tête d'une entreprise prospère, fondée avec son frère cinquante ans plus tôt. Ils avaient quitté ensemble leur pays natal et n'y étaient revenus que pour permettre à Judith de reposer parmi les siens. C'était ce frère, Serge⁸⁰ — avec qui il était impossible d'avoir un rendez-vous avant au moins un mois —, qui s'occupait de sa succession et de tout ce qui était en lien avec ses obsèques. Comme elle faisait partie d'une

⁷⁹ Honoré de Balzac, *Le lys dans la vallée*, Paris, Charpentier, 1839, p. 232.

⁸⁰ « Étymologie : du latin, serf, esclave ou serviteur. » (Louis Stanké, *op. cit.*, 164).

famille respectée et qu'elle avait été une femme importante du monde des affaires de son vivant, beaucoup de gens souhaitaient lui rendre un dernier hommage. Ainsi, si l'accès au funérarium était restreint à quelques proches, la cérémonie serait publique. Ce qui était une bonne nouvelle, car il ne fallait surtout pas prendre le risque que Judith soit enterrée avec le collier. Il deviendrait beaucoup plus difficile de s'en emparer une fois qu'il se trouverait six pieds sous terre. Si collier il y avait réellement. N'ayant pas davantage d'informations sur lesquelles se pencher, ils conclurent que la seule chose à faire serait de trouver un moyen d'entrer en contact avec le frère.

La cérémonie était à quinze heures. Ils prirent un taxi pour s'y rendre et une fois sur place, ils constatèrent que le parvis, de même que l'intérieur de la cathédrale, était bondé de monde. Voyant cela, Maxime les informa qu'il préférerait tenter quelque chose de son côté avant de disparaître dans la foule. Comme il ne restait aucune place assise, Alex et Angelina jugèrent qu'il était inutile de tenter d'entrer. Mais puisqu'ils n'étaient pas les seuls à être contraints de rester à l'extérieur, ils essayèrent de se tailler une place au plus près des portes. Peut-être réussiraient-ils à l'aborder lorsqu'il sortirait.

En attendant que la cérémonie se termine, ils entamèrent la conversation avec des gens, au hasard, dans l'espoir d'apprendre quelque chose d'utile. Mais tout ce qu'ils réussirent à leur soutirer qu'ils ne savaient pas déjà, et dont ils auraient pu se douter tout seuls, était qu'à la suite de l'enterrement, il y aurait une réception à la résidence familiale, que peu de gens étaient conviés et qu'il fallait présenter un carton d'invitation pour pouvoir y assister. Par la suite, ils maintinrent leurs positions sur le parvis tout en cherchant Maxime du regard. Il ne fallut pas longtemps à ce dernier pour attirer leur attention, en même temps que celle de tout le monde. Sans brutalité, mais sans ménagement non plus, il était escorté hors de l'église par deux hommes. Calmement et sans se soucier le moins du monde de leur étonnement, il les rejoignit en leur

intimant de se taire et d'attendre. Quelques minutes plus tard, un des deux hommes qui l'avaient escorté ressortit et vint remettre trois cartes d'affaires au bijoutier avant de retourner à l'intérieur. Maxime en remit une à Angéline et une à Alex. Sur chacune il y avait leurs noms, une signature et une heure. Tout sourire, Maxime leur fit signe de le suivre jusqu'à un des taxis stationnés devant la cathédrale.

-8-

Maxime était un homme pragmatique. Ayant constaté comme ses compagnons combien minces étaient leurs chances d'entrer en contact avec Serge, il se décida rapidement à jouer le tout pour le tout. Il prit sa copie de la lettre et inscrivit son nom, ainsi que ceux d'Alex et d'Angéline, sur la première page avec la mention : « Les Perles Noires. » Ensuite, il se dirigea calmement et sans s'arrêter vers le premier rang et demanda à haute voix qui était Serge. Et lorsque ce dernier s'identifia, il lui remit promptement le document avant d'être escorté à l'extérieur. Une méthode audacieuse, mais justifiée. Son raisonnement était le suivant : si le collier existait, ce dont Maxime ne doutait pas un instant, Serge serait dans l'attente que quelque chose se produise et réagirait en conséquence. Dans le cas contraire, il passerait pour un vieux fou et il ne leur resterait plus qu'à rentrer chez eux.

Comme le rendez-vous n'était que dans plusieurs heures, ils allèrent prendre un repas dans un restaurant pas trop éloigné de la résidence familiale. Tout au long du repas, même s'ils félicitèrent Maxime pour sa brillante initiative, ils restèrent assez nerveux et un peu sceptiques. Mais ce dernier avait sa petite idée pour la suite des événements. Et décidément, il avait l'amour du risque.

Juste un peu avant vingt-deux heures, ils se présentèrent à l'ancienne magnanerie⁸¹. Sise dans la garrigue, construite en pierres de taille et environnée de mûriers blancs, la propriété offrait un tableau magnifique. L'endroit avait sans doute dû être aussi bondé que l'église plus tôt, mais à cette heure tardive la plupart des gens avaient déjà quitté. Ils allèrent donc frapper à la porte — qui était marquée d'un ver à soie, l'emblème de la famille. Une fois leurs cartes remises, on leur demanda de patienter dans le vestibule d'où l'on n'entendait que le murmure de conversations. L'homme qui les avait reçus, et qui était allé les annoncer, revint quelques minutes plus tard en leur demandant de le suivre.

Le premier étage, bien que rénové comme le reste du bâtiment, gardait beaucoup du charme de sa première vocation : murs de pierre, imposantes poutres visibles au plafond et fenêtres étroites. Une fois au bout du couloir, leur guide s'arrêta pour les laisser passer. Au fond d'une pièce faiblement éclairée et encombrée par d'antiques métiers à tisser et autres instruments⁸², ils virent le profil d'un homme âgé qui fumait en soufflant sa fumée à l'extérieur par une ouverture pratiquée dans le mur d'où émanait la lumière. Sans se retourner, ce dernier fit signe de refermer et continua à fumer. Et comme prévu, Maxime prit la parole :

« Vous l'avez lu?, demanda-t-il de but en blanc. »

L'homme hocha la tête et pointa de sa cigarette le document chiffonné à ses pieds.

« Et vous l'avez toujours?, poursuivit Maxime. »

Serge continua à pointer la lettre en soulevant les épaules, un sourire narquois aux lèvres.

« Le collier, se força de préciser Maxime.

⁸¹ Endroit destiné à l'élevage des vers à soie. Le ver serait, entre autres choses, « la transition, de la terre à la lumière, de la mort à la vie, de l'état larvaire à l'envol spirituel » (Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Le dictionnaire des symboles*, Paris, Bouquins, 1998, p. 1001).

⁸² « [...] tissu, fil, métier à tisser, instruments servant à filer ou à tisser [...] sont tous autant de symboles de destin. Ils servent à désigner tout ce qui commande ou intervient dans notre destin [...] » (*Ibid.*, p. 950).

- J'en avais deux jusqu'à cet après-midi. Par chance, celui qui est enterré avec ma sœur n'était qu'une copie.

- Ce qui veut dire que vous avez encore l'original? », ne put s'empêcher de s'enquérir bêtement Alex. Ce qui fit gronder sourdement Maxime.

Serge accentua son détestable sourire tout en s'asseyant sur une caisse poussiéreuse.

« Si elle ne l'avait pas eu au cou, vous ne seriez pas les premiers à venir me poser des questions à son sujet ce soir. Plusieurs convoitaient ce bijou unique sans même savoir ce qu'il est réellement. »

Avant de prendre la parole, Angéline regarda Maxime avec un regard entendu.

« Vous aviez prévu que l'auteur de la lettre se présenterait aux obsèques et tenterait quelque chose, n'est-ce pas?

- Je ne savais même pas qu'il pouvait écrire, baises Serge en se penchant pour ramasser le document et le feuilleter. C'est vrai tout ce qu'il y a là-dedans? »

Ne sachant trop quoi répondre, chacun garda le silence pendant un moment. Et puis Angelina se décida à parler.

« Vous dites *il*, mais vous connaissez son nom.

- Maevan Bezymenski⁸³, répondit Serge. Mais ne vous faites pas trop d'illusions, vous ne trouvez pas grand-chose de plus à propos de sa personne que ce qu'il a lui-même écrit.

- Mais vous, vous pouvez sans doute nous apprendre quelque chose, dit Angéline.

- Pas vraiment. Je ne l'ai rencontré qu'à peu de reprises.

Après cette réponse laconique, Serge se tut à son tour. Il leur faisait ainsi comprendre qu'il n'allait donner d'informations supplémentaires qu'en échange d'autres informations. Maxime n'eut donc d'autre choix que de lui dire qu'ils étaient là pour récupérer le collier, car le

⁸³ Nom de famille signifiant : sans nom (russe).

contenu de la lettre était fort probablement et fort malheureusement la vérité. La mère d'Angélina et la sœur d'Alex s'étaient bien suicidées et lui-même avait reçu, trente ans plus tôt, la visite d'un homme qui possédait une Perle d'Obscurité.

« Vous allez quand même le lui rapporter, fit remarquer Serge, car c'est tout ce que souhaite cet ornement maudit. D'une manière ou d'une autre, il me l'a fait savoir. Je ne sais pas comment c'est possible, mais il s'agissait vraiment de Maevan sous la forme d'une entité immatérielle maîtrisant l'Obscurité. Une expérience à la fois terrifiante et terriblement excitante. Il m'a montré le chemin. Mais j'ai refusé de toutes mes forces de me laisser manipuler. Il a donc essayé de me contrôler à l'aide de mes sentiments, de ma culpabilité, et je l'ai de nouveau repoussé. Depuis, plus rien. J'ai beau faire, il reste muet. »

Maxime ne cacha pas sa surprise en apprenant que l'Obscurité avait été si facilement repoussée. Il voulait aussi savoir ce que Serge cherchait à obtenir en gardant l'objet.

« Le pouvoir qu'il contient », répondit Serge avant de leur raconter comment le bijou avait agi sur sa sœur.

*

* *

Pendant les premières années de leur association comme copropriétaires et dirigeants d'une entreprise, Judith avait été en quelque sorte son bras droit. Lui s'était toujours occupé des grosses transactions. Elle n'était pas très douée pour les négociations et préférait se consacrer à d'autres domaines, comme les finances. Mais après avoir reçu les perles, elle révéla des aptitudes qui lui permirent rapidement de supplanter Serge comme PDG. Les actionnaires se mirent à l'adorer et les clients, comme les concurrents, à la respecter autant qu'à la redouter, car d'une manière ou d'une autre, elle finissait par soumettre tout un chacun à sa volonté. Elle trouvait

immanquablement chez les gens la faille qui lui permettait de les manœuvrer à sa guise. Sous son règne, l'entreprise prospérait de manière prodigieuse. Serge et Judith étaient invités partout, tout le temps.

Judith finit par devenir un être insupportable et tyrannique. Mais Serge ne chercha pas à la modérer puisqu'elle obtenait toujours de très bons résultats. Même lorsqu'elle se mit à se méfier maladivement de tout le monde, son frère y compris. En privé, son esprit s'égarait parfois : propos incohérents, crises de larmes et fantasmes macabres. On lui administra donc une médication anxiolytique dont les doses ne cessèrent jamais d'augmenter.

Serge n'aurait pas été en mesure de faire le lien entre le collier et l'état de Judith, si ce n'avait été d'un des gardes du corps qu'elle avait engagés. Tard un soir, tandis qu'elle dormait assommée par les somnifères, Serge croisa dans le couloir de la maison commune celui des deux qui venait d'être relevé pour la nuit. Comme Serge lui demandait comment se portait sa sœur, ce dernier se permit de lui rapporter timidement ce qu'elle lui avait chuchoté avant de s'assoupir : « Les Âmes Noires ne peuvent plus être contenues. Elles me dévorent, déchirent mon esprit. »

Pas parce qu'il se souciait de Judith plus qu'à l'habitude, mais parce qu'il allait passer devant sa chambre pour se rendre à la sienne, Serge décida d'aller se rendre compte de son état de santé lui-même. Le garde posté à la porte le laissa entrer sans trop protester, mais sans refermer complètement.

Étendue sur le dos, elle serrait le collier à s'en blanchir les jointures. Espérant qu'il arriverait à la réveiller doucement, Serge s'approcha tranquillement du lit et osa lui effleurer les mains. Elle s'empara aussitôt de son poignet. Et d'une force qu'il ne lui connaissait pas, d'une vive torsion du poignet, elle lui brisa trois doigts. Avant même qu'il ne soit expulsé de la chambre par le garde, elle s'était rendormie. Le lendemain, elle déménageait.

Serge aurait bien voulu lui enlever la direction de la compagnie. La santé de Judith déclinait, mais cela ne paraissait pas en public et les résultats attendus étaient toujours là. Il aurait aussi voulu la faire payer pour ses doigts cassés. Mais les rumeurs qui commencèrent à circuler à propos de sa présence dans la chambre gardée de sa sœur pendant la nuit le convainquirent de laisser tomber.

Dans les jours qui suivirent l'incident et le déménagement de Judith, il apprit qu'elle avait congédié ses deux gardes et en avait embauché dix nouveaux. Mais cela n'était pas le plus troublant. Judith chassait du conseil d'administration chaque actionnaire qui s'opposait à ses décisions ou qui ne partageait pas entièrement son point de vue, en rachetant d'une manière ou d'une autre la totalité de leurs actions. Elle s'emparait peu à peu de la compagnie et n'épargnait personne. Serge le comprit le jour où le jeune et discret garçon qui livrait habituellement le journal chez lui eut été remplacé par un homme qu'il ne pouvait éviter. Peu importe l'heure du jour où Serge sortait de chez lui, il était là. L'homme débarquait sa voiture qu'il garait à proximité de la maison et venait lui tendre son journal, toujours ouvert à la section financière, avant de s'en retourner pesamment. Le cours des actions de sa compagnie était encadré et une adresse était écrite au feutre rouge en plein milieu de la page. Bien sûr, Serge chercha à en parler à sa sœur, mais comme elle refusait de lui adresser la parole en dehors des réunions, il décida d'alerter la police à propos d'un étranger qui le surveillait. Cela eut pour effet de faire disparaître l'indésirable camelot. Toutefois, huit jours plus tard, alors qu'il dormait, un projectile d'arme à feu traversa la fenêtre de sa chambre à coucher et vint se fiché dans la tête en bois de son lit. Le message ne pouvait être plus clair. Après être resté pendant de longues minutes sous les draps sans bouger, Serge se rendit en rampant jusqu'à la cuisine pour tirer de la poubelle débordante un

des journaux qu'il y avait jeté la semaine précédente. Il fut soulagé de constater que l'adresse était encore lisible sur celui du dessus.

Le lendemain matin, on livra « par erreur » un cercueil à son adresse, et c'est qui lui fit prendre sa décision. Il ne perdrait pas la vie pour des profits dont il n'avait pas de réel besoin et encore moins au bénéfice d'une compagnie qui, de toute manière, ne lui appartenait plus depuis longtemps. Et même si la police finissait par faire le lien entre le coup de feu, le camelot, l'adresse écrite sur les journaux, les actions de la compagnie et sa sœur, Serge avait la certitude qu'avec son talent pour obtenir ce qu'elle voulait et ses ressources quasi illimitées, Judith ne serait pas gênée dans ses machinations.

Il se rendit donc sans plus attendre à l'adresse indiquée sur les journaux. Aussitôt qu'il se fut présenté à l'opérateur de marché, ce dernier le fit asseoir et déposa devant lui un dossier contenant les documents nécessaires à la vente de ses titres financiers. Selon lesdits documents, il s'agissait d'un marché de gré à gré avec une tierce personne qui était étrangère à Serge. Ce qu'il fit remarquer au courtier, qui répondit d'une voix blanche : « Y a-t-il quelque chose de plus reposant que de pouvoir lire tranquillement son journal le matin? » Serge signa.

Pendant de nombreuses années, Serge n'eut des nouvelles de sa sœur que par hasard et de manière indirecte, c'est-à-dire par l'intermédiaire de quelques personnes qui continuèrent à la côtoyer. On ne la voyait plus qu'au siège social de la compagnie, dont elle était désormais l'unique propriétaire. Et nulle part ailleurs. Conséquemment, Serge apprit son décès non pas par un membre du personnel médical d'un hôpital, mais par un notaire qui le contacta le jour même pour lui annoncer qu'elle lui avait légué quelque chose et qu'il devait venir en prendre possession le plus rapidement possible. Ce qui piqua sa curiosité. Mais comme il ne s'attendait à rien, il fut stupéfait de découvrir, dans le coffret que lui remit l'officier public, le collier de

trente-sept perles noires irisées de rouge qui n'avait pas quitté le cou de Judith pendant trente ans. Constatant sa réaction, le notaire lui dit en lui remettant une enveloppe : « Madame a dû sentir sa propre mort venir, car ce n'est que d'hier que j'ai la boîte de fer. »

Une fois chez lui, Serge lut la note qu'elle avait laissée à son intention. Ce qu'elle avait écrit le surprit un peu moins que d'apprendre qu'il était le légataire de l'incalculable bijou. Il s'agissait d'une brève directive que Serge ne comprit pas sur le moment: *obéis*. Ce n'est qu'en prenant le collier dans ses mains pour mieux l'observer qu'il comprit. Il comprit tout : un *square décrépit*, une *fontaine asséchée*, un *portail rouillé*, une *usine abandonnée*, une *fenêtre habitée*. Serge refusa. Trente-sept *Judith redoutables*, trente-sept *Judith sombres*, trente-sept *Judith folles*, trente-sept *Judith seules*, trente-sept *Judith mortes*. Serge se raidit et se mit à hurler en tordant les doigts fragilisés de son autre main. Mais il n'y avait rien à faire. Il ne parvint à les déplier qu'en les fracassant contre le mur. Les perles tombèrent au sol avec lui.

-9-

Les quatre personnes réunies avaient trouvé une place où s'asseoir dans la pièce. Comme Serge ne semblait ne rien vouloir ajouter, Maxime prit la parole.

« C'est alors que vous avez su que l'on ne pouvait se servir de l'Obscurité. Que ce n'est qu'elle qui pouvait se servir de vous. »

Comment se fait-il qu'elle n'ait pas eu la même emprise sur vous que sur Maxime? », demanda Alex.

Serge choisit de répondre à ce dernier.

« Sans doute, et par chance, n'avais-je pas suffisamment de souffrances psychologiques et de remords pour ce que vous appelez l'Obscurité plante ses images dans mon esprit. Mais suffisamment pour que je doive me briser moi-même les doigts pour me défaire de son emprise. Toutefois, je crois que j'aurais eu davantage de remords si ma sœur ne m'avait pas attaqué, si elle n'avait pas cherché à me faire tuer pour me dépouiller »

Maxime sentit le besoin de commenter les propos de Serge.

« C'était l'Obscurité qui lui dictait ses actes.

- Et vous ne pouviez savoir avant d'entrer en contact direct avec les perles, ajouta Angéline.

- Absolument, répliqua Serge. Il est encore inconcevable pour moi que ce genre d'objet existe réellement. Mais il existe. Cela dit, j'aurais sans doute dû lui apporter davantage d'aide lorsqu'elle commença à dépérir. Mais j'étais jeune et égoïste. Je croyais simplement, comme bien d'autres, qu'elle donnait beaucoup d'elle-même pour atteindre le succès. J'ai même admiré sa détermination pendant un temps. J'ai aussi profité des gains liés à sa métamorphose, mais j'en ai payé le prix. Un prix moins élevé que le sien, évidemment, mais j'ai payé. Bref, avant de faire moi-même l'expérience de l'Obscurité, le temps avait fait son œuvre et je m'étais détaché d'elle. Il ne me restait que peu de bons sentiments à son égard. »

Les explications de Serge permirent à Angéline et Alex d'expliquer qu'il était difficile pour eux aussi de croire à l'existence du collier de perles noires et à l'Obscurité. Serge se dirigea vers la porte et posa la main sur la poignée.

« Voici venu le moment où vous me demandez de vous l'apporter. Angéline, Maxime et Alex se regardèrent les uns les autres. Dites-moi pourquoi je le ferais. Rien ne m'assure que vous êtes qui vous prétendez être. Et quand bien même ce serait le cas, peu m'importe vos

motivations, car en fin de compte vous ne ferez que ramener le bijou d'où il vient et je le perdrai. »

Angéline demanda à Serge de bien vouloir se rasseoir. Ce qu'il refusa de faire, même si elle le pria de leur donner juste un instant encore.

« Il ya quelques jours, je me considérais encore comme quelqu'un de parfaitement rationnel, s'empressa de préciser Angéline. Lorsque j'ai reçu la lettre, j'ai d'abord eu envie de simplement la jeter et de ne plus y penser que comme l'œuvre d'un psychosé. Mais comme il s'agissait de ma mère et de détails troublants concernant son décès, je me suis forcée à agir. Aujourd'hui nous en sommes rendus plus ou moins à l'aboutissement de notre quête, c'est-à-dire à constater par nous-mêmes si l'objet existe et s'il est bien tel que nous l'ont rapporté autant Maxime que Maevan, l'auteur prétendu de la lettre. En somme, vous n'avez pas à nous donner le bijou Serge, il vous appartient. J'espère seulement le voir et peut-être même le toucher, entrer en contact ... »

Serge n'écoutait plus et tourna finalement la poignée après avoir frappé à la porte. Le garde entra.

« Je n'y gagnerais rien, conclut-il. »

Ce fut au tour de Maxime de se lever.

« Au contraire. Réfléchissez bien. Vous cherchez à savoir comment contrôler l'Obscurité mais n'y arrivez pas. Il est fort possible qu'Angéline et Alex, au contraire de vous, reçoivent un tout autre message des perles que le chemin pour le rendre à son propriétaire. N'oubliez pas qu'une part de leur mère et sœur y est contenue. Je vous donne ma parole que si ce qui se produit ne vous plaît pas, nous vous quitterons sans jamais revenir. De toute manière, nous ne souhaitons mettre personne dans un état d'exposition prolongée avec l'Obscurité. »

Le trio retint son souffle tandis que Serge réfléchissait. La réponse qu'il leur fit fut tout autre que celles auxquelles ils s'attendaient.

« Si je le détruisais? »

Maxime sortit de sa poche la petite boîte contenant les éclats de perle.

« Je me suis toujours demandé où son obscurité s'en était allée, dit tout haut Maxime sans quitter les fragments des yeux. Si elle avait retrouvé et réinvestit Ancolie – mon amour dont j'ai détruit la perle, précisa-t-il pour Serge – après qu'elle s'en soit débarrassée. »

- Il faudrait croire à une vie après la mort pour cela, constata Serge.

- Vous n'y croyez toujours pas après votre prétendu combat contre l'Obscurité? Pas surprenant qu'elle ait choisi de rester muette, jugea Alex. »

La pique porta, car Serge quitta immédiatement la pièce en les laissant avec le garde armé. Mais avant de disparaître dans le couloir, il ajouta :

« Une dernière chose. Je peux vous assurer que Maevan était toujours vivant lorsqu'il a offert son présent à ma sœur et que c'est bien lui que j'ai aperçu au cœur de l'Obscurité. »

Le trio resta songeur un bon moment dans la pièce silencieuse avant que le garde les raccompagne à la sortie. Avant de reprendre la route, Angéline prit la peine de lui laisser l'adresse de leur hôtel en précisant qu'ils prendraient l'avion pour retourner chez eux le jour d'après s'ils n'avaient aucune nouvelle de Serge.

-10-

Vu la manière dont l'entrevue avec Serge s'était conclue, personne n'était particulièrement optimiste lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel. Chacun alla directement à sa chambre, sauf Maxime qui souhaitait prendre un verre au bar de l'établissement avant d'aller dormir.

Vers trois heures du matin, alors que Maxime s'était réfugié dans le salon désert du rez-de-chaussée après que le bar eut fermé, un jeune homme vêtu d'un long paletot noir crasseux traversa le hall et se dirigea vers la sortie. À sa manière à la fois trainante et nerveuse de marcher, Maxime le reconnut tout de suite. Il laissa son verre et le suivit à l'extérieur.

« Où peux-tu bien aller comme ça en pleine nuit?, lui demanda Maxime »

Alex sursauta et répondit sans se retourner qu'il avait simplement besoin de prendre l'air.

« En taxi?, le pressa Maxime »

- Oui, en taxi.
- Et pourquoi le grand manteau, alors qu'il fait si bon.
- J'ai toujours été sensible au froid, rétorqua Alex.

Maxime ne put s'empêcher de s'esclaffer devant une réplique aussi réchauffée. Ainsi, avant même qu'Alex ne mette la main sur la poignée de la portière du taxi, il l'empoigna par les épaules et le fit se retourner. Alex garda les yeux au sol avec l'expression boudeuse d'un gamin qui vient de se faire prendre à faire une bêtise.

« Mais pas sensible au bon goût vestimentaire ni à la subtilité, se moqua Maxime. On dirait un vêtement que tu serais allé prendre à l'employé de la chaufferie. Il est usé, taché de graisse et deux fois trop grand pour toi. »



Le chauffeur du taxi frappa des jointures dans la vitre pour leur faire comprendre que le compteur tournait. Poliment, Maxime lui donna un billet, ainsi qu'un généreux pourboire, et lui demanda de les excuser de l'avoir fait se déplacer inutilement.

« C'est bien mieux que rien. Ce n'est pas comme si j'étais débordé, répondit-il avant d'embrayer et de s'en aller tranquillement. Maxime reporta son attention sur Alex.

« Dis-moi que tu ne retournais pas à la résidence de Serge.

- Et pourquoi n'y retournerais-je pas?
- Peut-être parce que tu ne pourrais qu'y faire des conneries. »

Plus figé que jamais, Alex demanda sur un ton de défi ce qui faisait croire à Maxime qu'il allait faire une bêtise.

« Une intuition. Mais comme je sais que l'on ne peut se baser uniquement sur une intuition pour prouver quelque chose, je te demanderais, s'il te plaît, de bien vouloir ouvrir ton manteau. S'il ne n'y cache rien, je rappellerai moi-même le taxi.

- Je peux très bien le rappeler moi-même.
- Je souhaite juste m'assurer que l'on ne perde pas la seule chance que nous avons de mettre la main sur les perles par un excès d'émotivité. Ce serait trop bête.

Alex obtempéra à contrecœur sans déboutonner le vêtement complètement. Maxime le lui fit donc enlever et découvrit, qui pendait sous le bras d'Alex et le long du flanc jusqu'à mi-cuisse, une imposante hache d'incendie. L'outil était accroché à l'épaule à l'aide d'une corde nouée autour de la tête d'acier, ce qui l'avait rendu presque invisible dans l'ample manteau. La honte se lisait sur le visage d'Alex. La question que lui posa Maxime, alors qu'il emballait la hache dans le paletot pour la soustraire aux regards d'éventuels passants, était toute rhétorique :
« Qu'est-ce que tu pensais en faire? »

Alex marmonna qu'il ne savait pas. Maxime lui posa une seconde question, tout aussi rhétorique : « Avais-tu au moins un plan bien établi? »

Le jeune homme marmonna sensiblement la même réponse que précédemment.

« C'était pour fendre une porte ou un crâne?, s'enquit Maxime. Au cas où les choses tourneraient mal? »

Alex chercha sur le visage de Maxime s'il devait rester et continuer de subir les blâmes, ou s'il pouvait les fuir en rentrant.

« Tu ne sais pas Alex? Alors moi non plus. Et rien ne s'est produit ce soir. Rien du tout. »

Alors qu'Alex se dirigeait vers l'entrée de l'hôtel, Maxime dit à haute voix pour lui-même, lui qui ne souhait plus qu'une bonne nuit de sommeil : « Le criminel, au moment où il accomplit son crime, est toujours un malade⁸⁴. Peut être cela est-il vrai, si l'on considère la lâcheté comme une maladie. »

-11-

Le lendemain matin, alors qu'ils étaient à prendre le petit déjeuner tous les trois au restaurant de l'hôtel, Serge se présenta en compagnie de son garde du corps.

« Prouvez-moi vos dires d'hier, leur ordonna-t-il en prenant place parmi eux et en déposant le collier au centre de la table. »

Un geste étonnant qui fit tressaillir Maxime et bondir Angéline, qui s'en empara sur-le-champ. Au même moment, le garde du corps saisit l'arme qu'il cachait sous son pardessus, Serge lui prit distraitemment le bras et lui fit signe de plutôt porter attention à ce qui allait se produire.

⁸⁴ Fiodor Dostoïevski, *Crime et châtiment*, Montréal, Caractère, 2013, p. 366.

Pendant un certain temps, à la manière d'une croyante qui égrène son chapelet les paupières closes, Angéline fit passer lentement entre ses doigts chacune des trente-sept perles en marmonnant des propos incompréhensibles. Ce n'est que lorsqu'elle eut manipulé trois fois chacune d'entre elles que l'on put commencer à distinguer ses paroles : « ... Lola, Noëlle, maman! Maman! »

Maxime et Alex, en voyant des larmes se mettre à ruisseler sur le visage d'Angéline, voulurent l'arrêter, mais le garde leur fit comprendre d'un regard qu'il était dans l'intérêt de leur intégrité physique de rester tranquille. Maxime lui cria : « N'oublie pas, l'Obscurité n'est pas ta mère. » Angéline hocha doucement la tête.

Après plusieurs minutes de totale immobilité à entendre Serge se plaindre qu'il n'était pas du tout impressionné par la prestation d'Angéline, cette dernière rouvrit les yeux et examina chacun, comme si elle les voyait pour la première fois. Non sans dérision et avec une diction qui ne semblait pas entièrement sienne, elle s'adressa à Serge : « Des preuves. Pourquoi pas? Les faibles ont toujours besoin d'être constamment rassurés, réconfortés, car ils ont si peur. Peur de l'autre, peur d'échouer, peur de se ridiculiser, et peur encore, même lorsqu'ils ont toutes les raisons de croire en ce qu'ils ont devant les yeux. Cela résume à peu de choses près l'histoire de ta vie, n'est-ce pas Serge?

- Ce ne sont que des foutaises, ricana Serge. Tu ne sais rien de moi. Enlève-lui ça, ordonna Serge à son garde du corps. » Mais Angéline se leva et se mit à se déplacer de manière à être toujours hors de portée.

« Non, moi je ne sais rien. Mais ta sœur, si. Et nous avons été en contact avec elle suffisamment longtemps pour apprendre et nous approprier plus de choses que tu ne le souhaiterais. Par exemple, le fait tu as remplacé consciencieusement le médicament de ton père

gravement malade contre une autre substance, dont l'injection lui fut fatale. Tu voulais tellement être certain qu'il n'ait pas le temps de changer d'idée, qu'il te laisse avec rien. Tu l'as toujours détesté et il le savait. Ta sœur aussi. Elle pour qui la vérité était si insupportable qu'elle n'a jamais osé parler. Elle osait à peine le penser. Mais au fond d'elle-même, même si elle t'a suivi dans ta fuite, Judith a toujours su que ce ne pouvait être que toi, immonde lâche ... »

Angéline n'eut pas le temps de terminer sa phrase que Serge se jeta sur elle. Sous la protection de son garde armé, et avec son aide pour se relever, le vieil homme avait repris possession du collier. Mais avant qu'ils soient hors de vue, les membres du personnel du restaurant proposèrent à Angéline d'appeler la police, ce qu'elle refusa de faire. Elle ne souhaitait qu'une chose, retourner à sa chambre pour se reposer.

Une fois qu'Alex et Maxime l'y eurent accompagnée, en une phrase qui ne souffrirait pas de réplique, elle coupa net leur envie de lui poser une des questions sur ce qui s'était produit :
« Nous retournons chez nous au lever du jour. »

-12-

Elle avait eu raison. L'usine désaffectée était bien là, comme le square et sa fontaine asséchée. Mais pour s'y rendre, il avait fallu qu'Angéline donne des indications tout au long du trajet au chauffeur du taxi sur la route à prendre, car ce dernier, même s'il prétendait avoir sillonné la ville de long en large, ne connaissait pas cette partie de la ville qui pourtant se trouvait en plein en son centre.

Dès qu'ils eurent débarqué, Angéline prit les devants. Ainsi, ils arrivèrent bientôt sur le square devant l'usine d'épuration. Le portail et la porte d'entrée étaient grands ouverts. Angéline entra. Maxime et Alex suivirent.

L'intérieur du bâtiment était sombre, vide, poussiéreux et l'atmosphère était chargée de relents d'humidité et de rouille. Rien d'autre. Ce qui n'empêcha pas les deux hommes d'être nerveux et de regretter de ne pas être armés. Mais Angéline avait menacé d'y aller seule si Alex ne laissait pas son pistolet chez lui. Et elle avait vérifié avant leur départ.

Comme il n'y avait rien à voir au rez-de-chaussée de l'usine, ils montèrent au premier. Le long couloir où ils débouchèrent était mieux éclairé, car à son extrémité se trouvait une pièce illuminée d'où provenait une sorte de crépitement qui s'intensifia à mesure qu'ils s'en approchèrent.

Du seuil, ils virent, dos à eux et face à une bâche opaque qui couvrait la fenêtre du somptueux boudoir, un homme aux épaules voutées qui tapait à la machine. Levant une main au-dessus de son épaule et continuant de taper de l'autre, il leur signifia qu'il s'était aperçu de leur présence, mais qu'il terminerait d'abord ce qu'il avait entrepris. Maxime et Alex auraient voulu le forcer à se retourner immédiatement, mais l'endroit avait quelque chose de surréel qui les empêchait de penser et d'agir normalement. Ils restèrent donc sur le pas de la porte. Et c'est en examinant attentivement l'endroit qu'ils finirent par le remarquer au milieu des livres et des œuvres d'art. L'air absent et assis bien droit dans un fauteuil Second Empire avec le collier sur les genoux, Serge attendait sans bouger que l'on s'occupe de lui. « Il n'est plus maître de lui-même », commenta Angéline dans un murmure. Les nouveaux venus, eux, ne retrouvèrent leurs moyens que lorsque cessa le bruit des touches de la machine.

Ils s'attendaient tous à découvrir un homme d'âge mûr. Au lieu de quoi, celui qui leur fit face était dans sa jeune trentaine. « Tu ne devrais pas avoir au moins soixante ans?, s'exclama Maxime. » Le rédacteur n'approuva ni ne contredit. Il fit plutôt signe à Angéline de s'avancer vers lui et lui remit la feuille fraîchement tapée qu'elle lut à haute voix :

D'abord, sachez que je suis sincèrement désolé. Soyez certains que j'aurais voulu m'adresser à vous de vive voix. Mais l'écrit est désormais pour moi la seule manière de communiquer efficacement. Cela dit, je tâcherai de répondre au mieux à toutes les questions que vous ne pouvez vous empêcher de vous poser, et, par la même occasion, à certaines auxquelles vous croyez avoir déjà répondu.

Le rédacteur n'eut pas à attendre longtemps pour que Maxime reformule sa question en affirmation: « Je ne sais pas comment cela est possible, mais tu es bel et bien Maevan Bezymenski. »

L'homme se retourna pour taper sa réponse sur la machine et comme précédemment, un phénomène étrange se produisit. Pour les trois conviés, c'était comme si le temps et l'espace n'existait plus que dans le son et le mouvement des touches.

Il est la trente-septième perle noire irisée de rouge. Après avoir remis un bijou incomplet, il n'avait plus d'autres solutions que de prendre le risque d'aller la chercher en lui-même. La plus belle et la plus volumineuse de toutes : la Pèlerine. C'est ainsi que sous la surveillance d'une équipe médicale illicitement engagée, il s'est donné la mort dans l'espoir de revenir à la vie après avoir expulsé la gemme. Mais il s'est retrouvé en état de mort clinique plus de temps qu'il n'aurait fallu pour éviter les séquelles, sans pour autant parvenir à ses fins de la manière prévue : éjecter une perle au moment de la mort. Étrangement, ce n'est que lorsqu'il est revenu à la vie que cela s'est produit. À jamais muet, il n'est retourné vers l'objet de son adoration

qu'après plusieurs semaines de convalescence et il lui remit le bijou entier. Toutefois, au moment même où les perles le quittèrent, son amour, son admiration et sa dévotion en firent autant. L'Obscurité dissipée, il fût libéré.

« Alors, quel nom portes-tu? », poursuivit le bijoutier qui ne se laissa pas charmer par l'aspect pathétique du récit.

Je l'ai su ici même, au moment de signer mon ouvrage : Noeh Mirant⁸⁵.

Maxime eut tout juste le temps de lire que la feuille lui fut arrachée par Alex qui s'esclaffa : « Ben voyons! C'est pas un nom ça! »

Maxime passa à deux doigts de tomber d'accord avec lui, juste avant que l'envie de lui ficher une gifle le prenne : « Idiot, râla-t-il en lui reprenant la feuille pour la relire et la remettre à sa place sur le charriot. Je comprends que l'on ne se passionne pas seulement pour les mots, mais pour les lettres aussi. »

Cherchant à ignorer le commentaire désobligeant fait à son endroit, autant que ce qu'avait bien pu comprendre Maxime, Alex demanda sans réfléchir : « Ton ouvrage, c'est le livre vert que tu tiens sur tes genoux? »

Noeh sourit presque en posant la main sur le volume.

Tant d'idées, de réflexions inabouties. Un seul récit quasi complété.

Angéline n'en pouvait plus du bruit des touches qui lui faisait perdre le fil de ses pensées. C'est pourquoi elle se boucha les oreilles, n'entendit pas la question, ni ne lut la réponse. Sans que personne ne s'y attende, elle aboya : « Pourquoi chercher à reprendre les perles? Et pourquoi t'être servi de nous? »

Elle attendit que Noeh eût terminé, après un sursaut, de taper sa réponse avant de désobstruer ses tympans.

⁸⁵ Anagramme de Heon Martin

Ceux qui les possédaient, Judith et ensuite Serge, n'auraient jamais voulu les rendre : recherche de pouvoir. Tandis que vous, vous ne vouliez assurément pas savoir comment, mais plutôt qui, et pourquoi.

« Et aussi savoir où va l'Obscurité une fois libérée. Savoir si elle retourne vers celle qu'elle possédait », ajouta Maxime.

C'est à ce moment qu'Angéline vit Serge, le regard vide, se lever pour aller remettre servilement les perles à Noeh. Il retourna ensuite se rasseoir et retrouva son immobilité. Un éclair de terreur avait peut-être tendu furtivement ses traits.

Je veux retrouver mon Obscurité pour sa puissance, son souffle créateur, et ce, même si elle découle du désespoir et inversement l'engendre.

« Pourtant, cela ne t'a pas tellement réussi, rétorqua Angéline. Est-ce que l'Obscurité ne t'a pas déjà tué? »

Cette fois, Noeh ne répondit pas en frappant sur les touches de la machine, mais à grands coups de presse-papier sur la Pèlerine. Qui ne se brisa pas. Pas plus qu'aucune des autres perles sur lesquelles il déploya pourtant toutes ses forces.

Ils furent ébranlés autant par le geste lui-même que par ce que ce dernier leur révélait. Personne ne saurait si l'Obscurité contenue dans une perle brisée retournait ou non à celui qui l'a produite.

Ensemble, elles forment un tout indivisible. Elles attendent quelqu'un.

Alex profita de la commotion que chacun éprouvait pour s'emparer du presse-papier et exprimer clairement son mépris et sa haine : « Crois-tu, maintenant que tu n'es plus utile à qui que ce soit, que je, que nous n'allons pas te massacrer pour ce que tu as fait? Que tu sois toujours le même ou pas? »

La vengeance. Pourtant, quelqu'un est entré en contact avec les perles.

Angéline signifia d'un signe de tête que c'était le cas.

Elles ne souhaitent pas être vengées. Comme je n'ai pas envie de me venger de Maevan – si c'était chose possible. Enfin, à quoi cela vous servirait-il, si ce n'est à nourrir votre propre obscurité?

Comme personne ne répondit, Noeh Mirant se leva sans se soucier d'aucune menace et alla à la fenêtre. Il poussa la bâche poussiéreuse qui la couvrait et regarda la nuit à l'extérieur. Le square décrépit, sa fontaine asséchée et le banc. Le banc sur lequel quelqu'un attendait en contemplant misérablement le vide. La tuyauterie de l'usine de traitement des eaux désaffectée trembla. Il sourit à pleines dents. Le réel avait tant à offrir.

CONCLUSION

Dans la partie analytique du présent mémoire, nous avons confirmé l'hypothèse selon laquelle le protagoniste de *La Citadelle des ombres*, FitzChevalerie Loinvoyant, est un antihéros. Pour ce faire, nous avons analysé, dans le premier chapitre, son parcours et nous avons démontré qu'il possède la plupart des éléments qui constituent un héros mythique selon Philippe Sellier. Cette analyse nous a aussi permis de mettre lumière quelques particularités propres au personnage qui ne correspondaient pas au modèle. Dans le second chapitre, nous avons porté une attention particulière auxdites particularités. Nous les avons analysées à l'aide d'une définition de l'antihéros forgée à partir de différents textes traitant du sujet, dont nous avons retenu trois principaux critères qui font d'un héros un antihéros : les failles, l'éthique et l'échec. En somme, nous avons fait la preuve que FitzChevalerie est un antihéros, car, au contraire du héros mythique, il a des failles, une éthique qui va à l'encontre des normes établies par sa société et il n'atteint pas l'apothéose une fois sa quête terminée.

Pour la partie création, nous nous sommes entre autres inspiré des éléments constitutifs de notre définition de l'antihéros (failles, éthique et échecs) et de FitzChevalerie pour créer nos personnages, choisir nos thèmes et structurer le récit. Ainsi, dans *Fabulam agere*, nous avons voulu que les différents personnages soient imparfaits, démontrent certaines failles, certaines faiblesses. Par exemple, au départ le narrateur-protagoniste du texte intitulé *Quelque chose de soi*



doute de lui-même, de son talent d'auteur : « J'avais du talent. Peut-être au moins un peu. Mais le génie me manquait. J'étouffais de honte en relisant mes textes⁸⁶ ». Il manque aussi de courage, car ce n'est que grâce à la curiosité qu'il se décide à entrer dans l'usine d'épuration des eaux et, une fois à l'intérieur, il ne pense qu'à « [...] [s']enfuir au moindre signe de danger⁸⁷ ». Par la suite, il dit être en mauvaise condition physique, démontre un manque de volonté en s'effondrant, malade de panique (après avoir bu seulement un cognac double), dans la ruelle à proximité d'un bar, en s'enfuyant devant la page vierge passée dans la Crandall au lieu d'écrire, et en se laissant aller au désespoir au point de se saouler pendant trois jours.

Maevan, le protagoniste du second texte intitulé *Quelque chose de bien*, en vient à respecter une éthique qui va à l'encontre des normes sociales préconisées. Pour parvenir à son but, qui est de réunir des perles noires irisées de rouge et fabriquer un collier dans le but de faire la conquête d'une femme, il utilise consciemment des moyens qui sont contraires aux usages : dissimulation, manipulation, mensonge, viol et pseudomeurtre. Au départ, il n'est pas à l'aise avec sa responsabilité par rapport à la souffrance et la mort des femmes qui lui procurent les gemmes. Il se sent vaguement coupable. Mais il justifie rapidement ses crimes et en vient à les considérer comme prodigieux et même moraux : « Ce fut pour Maevan une illumination : il avait un véritable don. [Ces femmes] étaient des Ariane, des mollusques laissés à crever sur la grève. Des victimes de choix qui appelaient de leurs vœux la venue d'un charognard qui les mettrait en pièces pour dévorer leur intérieur putréfié et en faire quelque chose de beau. Il était celui qui les exauçait⁸⁸ ». Maevan croit que son devoir a une finalité morale, car ses actions sont justes : il libère des femmes de leur souffrance et, en échange, elles lui offrent ce dont il a besoin pour

⁸⁶ Voir le présent mémoire à la page 49.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 78.

mener sa quête à bien. Et même s'il sait qu'il agit de manière « immonde⁸⁹ » avec sa dernière victime, il se rassure en se convainquant qu'une fois qu'il en aura terminé avec elle, il pourra se défaire de son costume de « bourreau⁹⁰ » et redevenir lui-même.

Quelque chose de vrai présente des personnages qui, individuellement, doivent faire face à l'échec. Par exemple, Maxime, le bijoutier, ne parvient pas à s'occuper convenablement de sa femme malade qui finit par se suicider, Alex n'arrive pas à assouvir sa vengeance sur le meurtrier de sa sœur, Angelina s'empare du collier mais se le fait reprendre par Serge et son garde du corps, Judith ne réussit pas à contrôler le pouvoir contenu dans le collier de perles (l'Obscurité) et se fait posséder, François ne parvient pas à convaincre Angéline de ne pas partir au loin en compagnie de deux inconnus potentiellement dangereux, et Serge perd tout ce qu'il a aux mains de sa sœur et de l'Obscurité. Mais l'échec le plus retentissant est l'échec commun. Les trois protagonistes, Angéline, Alex et Maxime, ont pour objectifs de s'emparer du collier, de confronter Maevan, d'apprendre où va l'Obscurité une fois qu'une perle est pulvérisée et de détruire le bijou. Or, ils n'atteindront aucun de ces buts. D'abord, Serge gardera le collier pour le rapporter à N. M. Ensuite, celui qu'ils confronteront se défendra de ne plus être la même personne et les convaincra que la vengeance ne règle rien. Finalement, ils ne pourront apprendre où va l'Obscurité, puisque les perles sont indestructibles. Le récit se conclut donc sur l'échec de leur quête.

La citadelle des ombres et son protagoniste FitzChevalerie, nous ont inspiré le thème

⁸⁹ « D'une bassesse, d'une immoralité ignoble, répugnante. » (*Petit Larousse illustré 2008*, Paris, Larousse, 2007, p. 521).

⁹⁰ « Personne qui infligeait les peines corporelles prononcées par une juridiction répressive [...] » (*Petit Larousse illustré 2008*, op. cit., p. 132).

principal de *Fabulam agere* : l'écriture. L'œuvre de Robin Hobb commence et se termine avec les réflexions de FitzChevalerie à propos de ce qu'il écrit. Tout comme ce dernier, nos protagonistes (celui de *Quelque chose de soi* et N. M.) questionnent la littérature et leur entreprise littéraire, et c'est ainsi qu'ils parviennent à mieux comprendre ce qu'ils sont et qui ils sont. C'est donc à travers eux, et aussi à travers Maevan, que nous avons abordé les difficultés et les raisons qui les poussent à écrire, les notions de talent, de génie, de chef-d'œuvre, de créativité, d'espace créatif et d'inspiration. Et c'est ce thème de l'écriture qui a donné sa structure à l'ensemble des trois textes.

Finalement, l'action de *La Citadelle des ombres* se situe dans une sorte de hors-temps et de hors-lieu, dans la mesure où ils sont imaginaires. Et c'est un peu ce que nous avons fait en situant nos personnages dans un espace et une époque non précisés. Toutefois, il serait surprenant que, pour ces raisons, notre récit puisse être qualifié de *fantasy*. Par contre, comme il y a présence d'éléments qui sont de l'ordre du merveilleux (les perles noires irisées de rouge et l'Obscurité) et qu'il se veut une allégorie du processus d'écriture, notre récit serait tout de même de l'ordre des littératures de l'imaginaire.

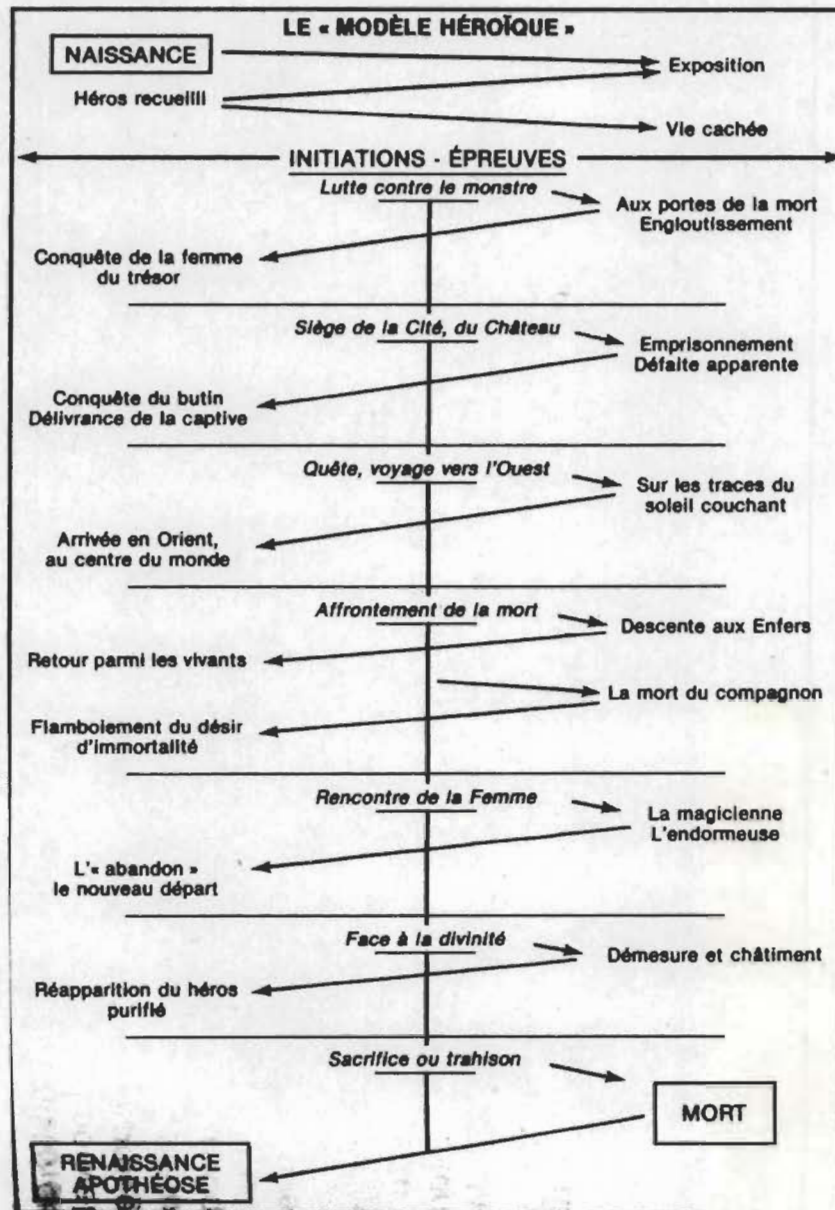
La signification des noms a une place importante dans notre récit, tout comme dans *La Citadelle des ombres*. En choisissant les noms à partir de leur signification ou de leur étymologie, nous avons donné aux personnages une caractéristique qui les définit ou qui souligne leur fonction dans le récit. Nous avons aussi créé un personnage aux multiples personnalités. Pas un bâtard, un assassin et un catalyseur, mais plutôt ce que nous avons voulu être les différentes facettes d'un auteur. D'abord, Maevan représenterait en quelque sorte le passé indésirable,

obscur, métaphorique et plus ou moins inconscient de N. M. Ensuite, N. M. serait la part plus consciente et créatrice de l'auteur qui, jour après jour, invente et accumule des récits qui restent incomplets parce qu'il ne peut plus accéder à la puissance créatrice de l'Obscurité (souffrances, fantasmes, souvenirs, expériences, emprunts aux grandes œuvres artistiques, etc.). Finalement, le protagoniste de *Quelque chose de soi* serait l'auteur qui, une fois entré dans son espace mental de création (l'usine de traitement des eaux), devient autre, c'est-à-dire à la fois multiple et complet, car c'est en se joignant à N.M. par ses textes et à Maevan et l'Obscurité par les perles qu'il arrive enfin à écrire quelque chose qu'il juge valable. Et c'est par le processus de l'écriture qu'il parvient à mieux comprendre qui il est, comme FitzChevalerie :

Je me demande si je puis écrire cette histoire ou si, à chaque page, transparaîtra un peu de cette amertume que je croyais éteinte depuis longtemps. Je m'imagine guéri de tout dépit, mais, quand je pose ma plume sur le papier, les blessures d'enfance saignent au rythme de l'écoulement de l'encre née de la mer, et je finis pas voir une plaie rouge vif sous chaque caractère soigneusement moulé. [...] Je crains de devoir abandonner cette tâche si je ne puis accepter de revenir sur tout ce qui m'a fait tel que je suis. [...] je m'efforce d'expliquer qui je suis (CO, t. 1, p. 12).

Au final, notre mémoire fait le lien entre théorie et création. Cette approche nous a, entre autres, permis de démontrer l'intérêt que peut avoir une étude de l'antihéros, un type de protagoniste dont les caractéristiques fondamentales ont un potentiel de variabilité quasi infini et qui, pour cette raison, a beaucoup à offrir, autant aux chercheurs qu'aux auteurs.

ANNEXE A



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres analysées

Hobb, Robin, *La Citadelle des ombres*, tome 1, Montréal, Flammarion Québec, 2000, 1116 p.

Hobb, Robin, *La Citadelle des ombres*, tome 2, Montréal, Flammarion Québec, 2001, 898 p.

Articles et ouvrages sur Robin Hobb et/ou *La Citadelle des ombres*

Camus, Chrystelle, « Robin Hobb », *Faeries*, n° 14, automne 2003, p. 55-90.

Descz-Tryhubczak, Justyna, « ...Sacrifice. To whatever was to the good of my land and people : the utopian political and social perspective in Robin Hobb's fantasy trilogies », dans *To see the wizard : Politics and the literature of childhood*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2006, p. 315-333.

Jackson-Corbeil, Stéphanie, « Le mythe réactualisé dans *La citadelle des ombres*, tome 1 de Robin Hobb. Pour une symbolique de l'immortalité », M.A. (études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 123 p.

Ouvrages théoriques et méthodologiques

Aron, Paul et Jean-Pierre Bertrand, *Les 100 mots du symbolisme*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 2011, 127 p.

Baudou, Jacques, *La Fantasy*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 2005, 127 p.

Baudou, Jacques, *La Science-fiction*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 2003, 127 p.

Besson, Anne, *La Fantasy*, Paris, Klincksieck, 2007, 205 p.

Brassey, Édouard, *L'Encyclopédie du merveilleux*, Paris, Éditions le Pré aux clercs, 2005, 135 p.

Campbell, Joseph, *Le Héros aux mille et un visages*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1978, 370 p.

Clute, John et John Grant, *The encyclopedia of fantasy*, Londres, Orbit Books, 1997, 832 p.

Goimard, Jacques, *Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, 2003, 766 p.

Lündun, Mats, *La Fantasy*, Paris, Ellipses, 2006, 160 p.

Sadjo Barry, Amadou, « L'interdiction du mensonge chez Kant », M.A. (philosophie), Montréal, Université de Montréal, 2010, 99 p.

Sellier, Philippe, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1993, 208 p.

Vierne, Simone, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1973, 139 p.

Ouvrages divers

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, 634 p.

Borges, Jorge Luis, Bernès, Jean-Pierre, dir., *Borges : œuvres complètes*, tome 1, Paris, Gallimard, 2010, 1856 p.

Brunel, Pierre (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 2003, 1504 p.

Chevalier, Jean et Gheerbrant, Alain, *Le dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Bouquins, 1998, 1072 p.

Davies, Norman, *Europe : a history*, Harper Perennial, New-York, 1998, 1392 p.

De Balzac, Honoré, *Le lys dans la vallée*, Paris, Charpentier, 1839, 387 p.

De Vinci, Leonard, *Les carnets de Leonard de Vinci*, tome 1, Paris, Gallimard, 1987, 672 p.

Dostoïevski, Fyodor, *Crime et châtiment*, Montréal, Caractère, 2013, 766 p.

Fyodor Dostoevsky, *L'esprit souterrain*, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1886, 298 p.

Finlay, Victoria, *Jewels: A Secret History*, Random House Trade Paperbacks, New-York, 2007, 496 p.

Flaubert, Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, 1972, 528 p.

Hobb, Robin, *L'Héritage et autres nouvelles*, Paris, Pygmalion, 2012, 336 p.

Hobb, Robin, *Retour au pays*, Paris, Pygmalion, 2007, 144 p.

Kant, Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Le livre de Poche, 1993, 252 p.

Nothomb, Amélie, *Acide Sulfurique*, Paris, Le livre de poche, 2007, 212 p.

Petit Larousse 2003, Paris, Larousse, 2002, 1818 p.

Petit Larousse illustré 2008, Paris, Larousse, 2007, 1812 p.

Pichard, Alexis, « Jack, Patty, Vic et les autres : antihéros modernes et postmodernes dans les séries américaines contemporaines », *TV/Series*, 2012, n° 1, 541 p.

Stanké, Louis, *Les prénoms*, Éditions Héritage, Montréal, 1979, 187 p.

Triolo, Jean-Luc, *Index de la Fantasy, L'Héroïc fantasy en France en 2002*, Amiens, Encrage, 2003, 448 p.

Triolo, Jean-Luc, *Index de la fantasy volume 2, L'Héroïc fantasy en France en 2003*, Amiens, Encrage, 2004, 496 p.

Wilde, Oscar *Le portrait de Dorian Grey*, Albert Savine, Paris, 1895, 316 p.

Whipple, Edwin Percy, *Literature and life*, Charleston, BiblioBazaar, 2009, 346 p.

Sites internet consultés

http://www.academia.edu/7130049/A_Genealogy_of_Antihero

<http://archiv.ub.uni-heidelberg.de/artdok/volltexte/2006/169>

<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/442451/parachute/284366/Development-and-military-applications#ref1172527>

<http://www.kissmygeek.com/3-interviews/itw-robin-hobb>

<http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/initiation/61453>

http://litteraturacomparata.ro/Site_Acta/PDF/Numar%20curent/10.AIC_15_Doua_Oulai.pdf

<http://www.universalis-edu.com.biblioproxy.uqtr.ca/encyclopedie/brigit/>

<http://www.universalis-edu.com.biblioproxy.uqtr.ca/encyclopedie/dagda>

<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/epopee/>

<http://www.universalis-edu.com.biblioproxy.uqtr.ca/encyclopedie/morgane/>

<http://www.universalis-edu.com.biblioproxy.uqtr.ca/encyclopedie/mythologies-dieux-des-peuples-barbares/>